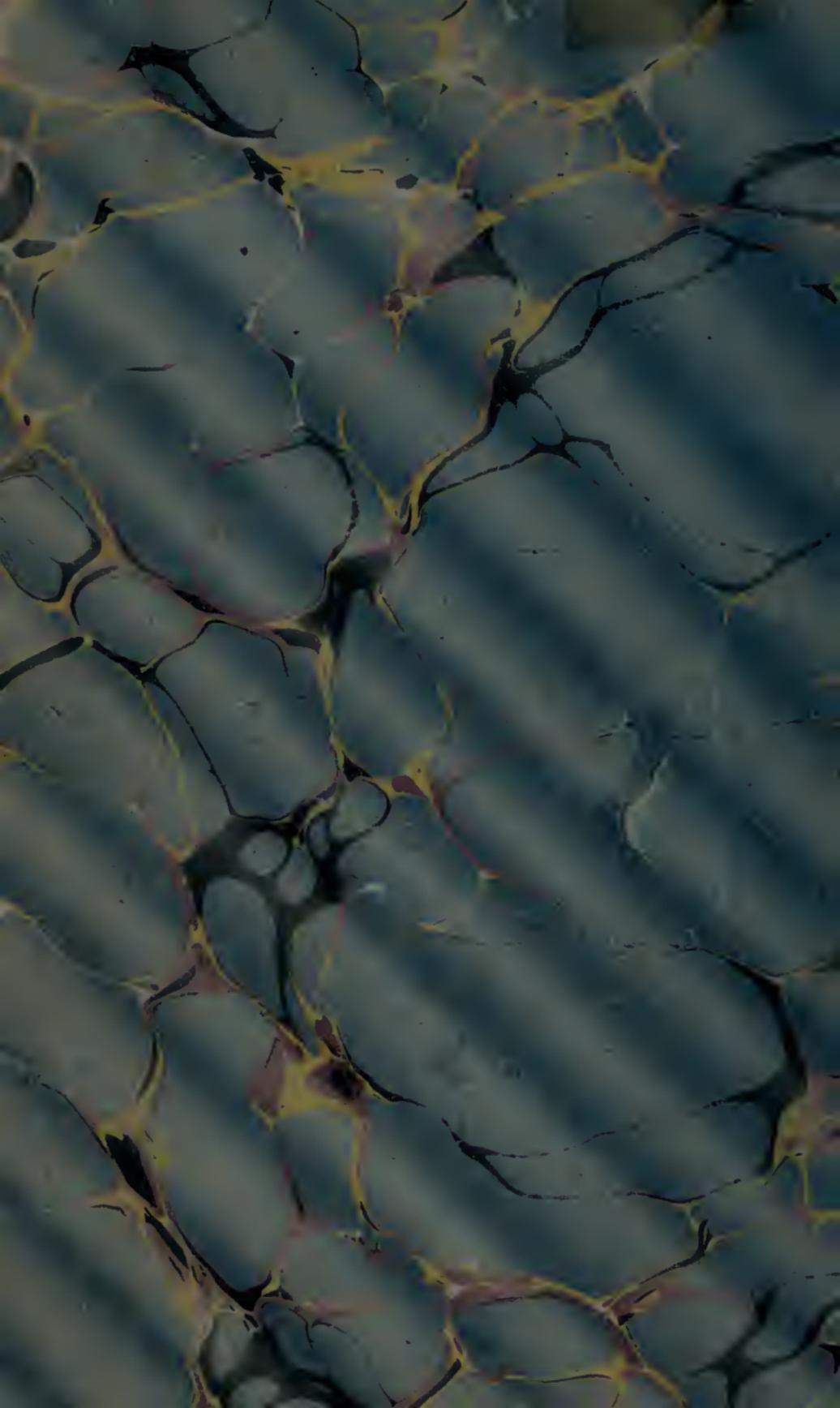
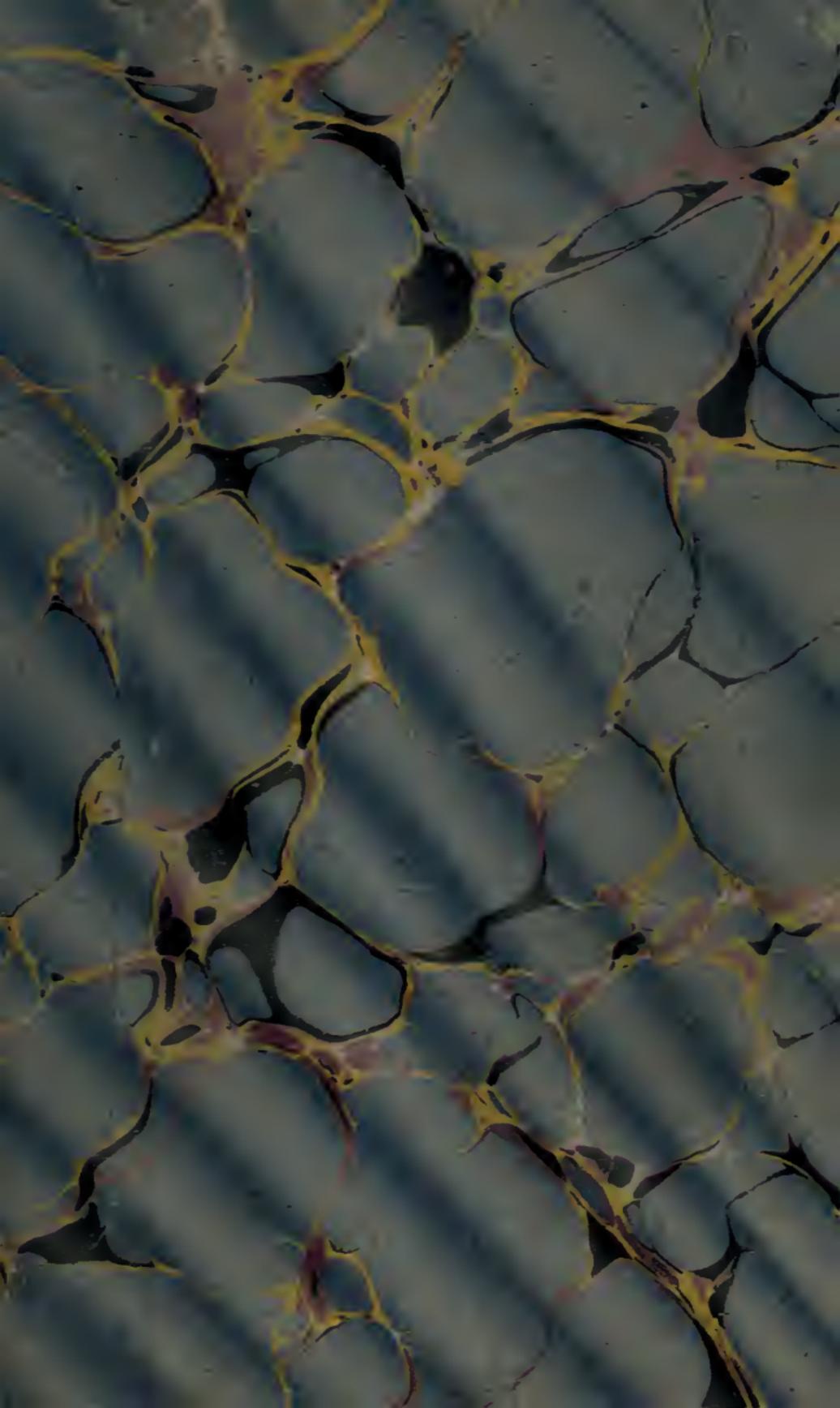




3 1761 04284 7459











JEAN DE LINGENDES  
ŒUVRES POÉTIQUES



105  
SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

---

JEAN DE LINGENDES

---

# ŒUVRES POÉTIQUES

ÉDITION CRITIQUE

*Avec une Introduction et des Notes*

PUBLIÉE PAR

E.-T. GRIFFITHS



\$ 1.95

149897

6/5/19

PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—  
1916

PQ  
1628  
L65  
1916

# INTRODUCTION

## I

### LA BIOGRAPHIE DE JEAN DE LINGENDES

PARMI les écrivains qui marquent la transition entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles en France, il est peu de personnalités plus attirantes que ce Jean de Lingendes dont nous rééditons aujourd'hui les œuvres. Une partie de cet attrait, peut-être, est faite de mystère. La vie de ce poète si charmant reste, en effet, et a toutes chances de rester éternellement une pure énigme, car tous les documents connus sur lui (et l'on n'a guère d'espoir d'en déterrer de nouveaux) ne nous offrent que des indications vagues et indirectes, quand elles ne sont pas contradictoires. Il n'est donc pas bien étonnant que l'on ait fait sur son compte tant de vaines conjectures.

Gustave Flaubert a dit quelque part : « L'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille ! » Certes le poète bourbonnais réalise, mieux que nous ne le voudrions, le vœu du grand romancier. En dehors de ses œuvres, il ne nous reste de lui que son nom seulement. Aucun détail biographique certain, aucune trace généalogique qui soit visible. En quelle année naquit-il, et où, exactement ? Le premier écrivain qui nous offre quelques renseignements sommaires est Moréri : dans son *Dictionnaire Historique* (1674, 20<sup>e</sup> éd. 1759), il fait naître notre poète à Moulins et le présente comme le « parent de M. de Lingendes, évêque de Macon, et du Père de Lingendes, Jésuite ». — « Il mourut jeune », ajoute-t-il,

« en 1616 ».<sup>1</sup> Vers le même temps, Bayle, dans son *Dictionnaire Historique et Critique*, ne fait guère que répéter ce qu'avait dit l'Abbé de Marolles en ses *Mémoires* (1656), et c'est chose négligeable. Ce n'est qu'en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, en 1752, date de la publication de la *Bibliothèque Française* de l'abbé Goujet, que l'on rencontre un chapitre entier consacré à De Lingendes. L'auteur, combattant cette assertion du *Dictionnaire de Trévoux* : « Les Stances n'ont été introduites dans la Poésie Française que sous le règne de Henri III, en 1580. Lingendes . . . est le premier de nos Poètes qui ait fait des Stances », déclare : « Premièrement il n'est pas certain que le sieur de Lingendes fût déjà au monde en cette année-là ; ou du moins qu'il fût en âge de pouvoir se produire. Ce poète, né à Moulins, mourut assez jeune en 1616 ».

Et c'est là tout ce que l'abbé Goujet peut nous dire. On voit qu'il se garde bien de fixer la date de la naissance, que d'autres n'hésiteront pas à placer, comme d'après lui, en 1580, ou vers 1580. La tradition commune — rarement scrupuleuse — a donc adopté cette date ; et l'on s'étonne que Viollet-le-Duc, dans sa *Bibliothèque Poétique* (1843), fasse naître De Lingendes seulement en 1586. Avait-il des documents que nous ne possédons pas, et qui fixeraient cette date exacte ? Nous n'en croyons rien. Il est même des raisons pour que le millésime que propose Viollet-le-Duc soit suspect. Selon ce biographe, De Lingendes n'aurait eu que dix-huit ans en 1604. Or nous savons que déjà à ce moment-là il écrivait avec élégance et facilité. Quatre pièces de

<sup>1</sup> Dans les premières éditions de son *Dictionnaire*, Moréri n'est visiblement pas très informé des rares éléments de la biographie du poète. L'impression de 1718, par exemple, l'appelle encore N. de Lingendes, et répète encore l'assertion erronée du *Dictionnaire de Trévoux* au sujet des Stances ; cela est rectifié par la suite.

On ne s'attendrait guère à voir reproduire de nos jours de telles inexactitudes, aggravées d'autres. Ainsi la notice qu'on lit dans le livre de M. Paul Olivier, intitulé : *Cent Poètes Lyriques, Précieux ou Burlesques du XVII<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1898) est tout ce qu'il y a de plus fautif. Que le poète y soit nommé Pierre de Lingendes, cela est déjà fâcheux. Mais on ne saurait accepter qu'un historien littéraire ne se donne pas la peine de vérifier une seule de ses affirmations : il n'en est pas une qui ne soit sinon absolument fausse, au moins extrêmement douteuse.

lui furent publiées cette même année, pour saluer l'apparition de la pastorale d'Honoré d'Urfé, et pour apostiller un ouvrage de Jean Aubery, Intendant des Bains du Bourbonnais. De plus, nous n'ignorons pas que dès 1604 il avait composé une bonne partie de son poëme sur l'inconstance d'Iris. Peut-on voir en tout cela le travail d'un enfant de dix-huit ans ? La chose paraît bien improbable. D'autre part, la date consacrée par la tradition semble répondre à toutes les exigences. A l'accepter, est-ce que l'on ne pourra plus dire que ces premières effusions d'une muse délicate et passionnée accusent un poëte encore très jeune ? Né en 1580, Jean de Lingendes n'a que vingt-quatre ans en 1604.

Mais pourquoi cette date plutôt qu'une autre ? On se demande si quelques-uns de ceux qui l'ont adoptée ne sont pas allés puiser des indications dans ce récit pastoral où Philène égrène le chapelet de ses misères. Procédé très légitime, et qui peut être efficace. De Lingendes a bien l'air de raconter dans son poëme, sous un déguisement champêtre, sa jeunesse, à la manière de D'Urfé dans *Le Sireine*. Un souci de précisions chronologiques, le sentiment d'une vive souffrance personnelle, autoriseraient cette supposition, qui semble se confirmer définitivement aux stances où De Lingendes félicite l'auteur du *Sireine*. A prendre donc au pied de la lettre l'œuvre de De Lingendes, nous voyons que son Philène quitte la maison paternelle à l'âge de seize ans ; il n'y rentre qu'au bout de trois ans et après avoir goûté les joies d'un amour naissant. La nécessité de se séparer de Lysis l'attriste, influe sur sa santé ; il passe sept mois en cet état, s'en distrayant par occasion avec la nymphe Cilize, jusqu'au moment où il rencontre la bergère Iris, charmante jeune fille de quinze ans, qui, en cinq mois de coquetteries, réussit à le captiver. Les amours de Philène et d'Iris durent trois années, au bout desquelles Charis, rival de Philène, s'empare du cœur de la jolie bergère. Le total de ces chiffres nous donne vingt-trois ans, comme étant l'âge de Philène au moment où il commence le récit de ses amours infortunées. En prenant comme point stable l'année 1604, où le poëme est proche de sa publication, et en remontant, on arrive à 1580, ou 1581, pour la date de naissance du poëte. Et c'est 1580 de préférence à 1581, car

entre terminer un récit et le publier, il y a forcément des mois d'intervalle.

Certains ont voulu voir dans la personne d'Iris une des grandes dames de la Cour, voire la Princesse de Conti elle-même à qui le poëme est dédié. M. Madeleine<sup>1</sup> a déjà démontré qu'il n'en est rien, et que la volage bergère ne peut être qu'une « jeune Bourbonnaise dont nous ignorerons toujours le véritable nom ». Un témoignage à l'appui de cette opinion est apporté par un ami et compatriote de De Lingendes. Le Mouloinois Étienne Bournier, dans son *Jardin d'Apollon & de Clémence* (Moulins, 1606), insère des stances « pour celebrer Delingendes »

Qui dans le doux miel de ses vers  
Faict distiler par l'vniuers  
L'honneur des Mouloinoises bandes.

Qu'il s'agisse des *Changemens de la bergere Iris*, il ne peut y avoir de doute. C'était la seule publication faite jusqu'alors par le poëte, si l'on omet les pièces laudatives de ce même an 1604 ; et Bournier s'est ingénié à employer pour ses stances la forme strophique usitée dans la pastorale.

Après l'étude ingénieuse et aussi complète que possible mise par M. Madeleine en tête de sa petite édition des *Stances* de Jean de Lingendes, il reste très peu à glaner, et encore moins à corriger. Pour ce qui est de la vie et de l'existence du poëte, nous nous contenterons de renvoyer à cette notice, en nous bornant à insister sur quelques points, à tirer de certaines indications tout ce qui en était insuffisamment dégagé.

Sur l'entourage du poëte, sa filiation, sa parenté, nous ne pourrions apporter beaucoup plus de lumière. Il sortait d'une famille noble et ancienne du Bourbonnais,<sup>2</sup> à laquelle ap-

<sup>1</sup> Jean de Lingendes, *Stances*, précédées d'une notice par Jacques Madeleine, Paris, Sansot, 1911 (*Petite Bibliothèque Surannée*).

<sup>2</sup> L'ancienneté et l'origine noble de la famille sont constatées dans un document daté du 10 décembre 1648 : *Lettres de réhabilitation de noblesse accordées à Jean de Lingendes, évesque de Sarlat, à Anthoine de Lingendes, esquier, sieur de Bourgneuf, à Nicolas et à Charles de Lingendes, conseillers & maistres d'hôtel du roy, & à Jean de Lingendes, conseiller au siege presidial de Moulins*. Cet acte, dont M. Madeleine a fait un résumé, retrace

partenait aussi le jésuite Claude de Lingendes (1591-1660) et le prédicateur célèbre Jean Riquetel de Lingendes (1595-1665), évêque de Sarlat en 1642, et de Macon en 1650. Jean de Lingendes était poète de cour, et familier des maisons du Maine et de Nevers, comme le montrent suffisamment ses pièces de circonstance.<sup>1</sup> On ne saurait préciser davantage. Il convient toutefois de remarquer qu'une indication relevée tout dernièrement sur un registre paroissial de la ville de Moulins, introduit un élément d'obscurité dans le joli roman fort convaincant que M. Madeleine a fait du mariage de Jean de Lingendes avec Marguerite Gascon, fille de noble René Gascon, commissaire de l'artillerie de France. Le registre, appartenant à la paroisse de Saint-Pierre des Menestreaux, porte que « le douziesme iour de mars seize cens douze » figure en qualité de marraine cette « Marguerite Gascon, femme de noble Pierre de Lingendes ».<sup>2</sup>

l'histoire de la famille depuis l'année 1300, où Guillaume de Lingendes, qualifié damoyse, damoyseau, ou domicellus, « a reconnu tenir en fief lige du Comte de Clermont » les terres qu'il possédait en certaines paroisses. Une « desrogeance à noblesse » survint au milieu du XV<sup>e</sup> siècle : le père d'un certain Jean de Lingendes, « s'estant endebté et engagé par les mauvaises rencontres des guerres où il avoit continuellement servy, tout son bien fut vendu, de sorte que le dit Jean estant pauvre sans avoir aucun des fiefs de noblesse qui avoient esté possédés par ses predecesseurs, & sans aucun bien pour soustenir sa noblesse, se retira au lieu de Chantrolle, au susdit pais de Bourbonnois, où il fut obligé d'exercer un office de judicature de notaire ».

<sup>1</sup> Notamment le *Sonnet pour Mademoiselle du Maine*, un autre *Pour un bracelet d'ambre & de perles*, et les *Stances Sur la naissance de M. le Duc de Rethelois* (fils du Duc de Nevers). Dans l'« *Advertissement aux Lecteurs* » qui précède *LES EPISTRES D'OVIDE traduites en prose . . .* (1616), De Lingendes dit : « Il y a dix ans que ces Epistres furent commencées pour le contentement de deux Princesses à qui il m'eust esté bien difficile de les pouvoir refuser . . . » M. Madeleine commente très justement : « L'une de ces deux Princesses ne peut être que Mademoiselle du Maine, si l'autre est ou bien la Duchesse de Nevers ou bien la Princesse de Conti ».

<sup>2</sup> Nous devons cette communication à l'obligeance de M. Raynaud, qui, apprenant que nous préparions une édition du poète, nous en a aussitôt fait part. M. Raynaud s'occupait lui-même d'un Mémoire sur Jean de Lingendes.

Faut-il admettre, pour une explication un peu facile, que le prénom de Pierre a été inscrit par erreur ? Que faire alors de la qualification de « noble » que nulle part dans les actes on ne voit accolé au nom du poète ? Étant donné que la famille était fort nombreuse, on est quand même tenté de soupçonner là une distraction de greffier pas assez soucieux de ses devoirs de teneur d'archives, et qui n'aurait peut-être rédigé l'acte qu'après coup. La thèse de M. Madeleine paraît trop bien fondée pour être rejetée à la légère. Quel serait, sinon le poète, ce « Jean de Lingendes, secrétaire de la chambre du Roy et de Monseigneur le Duc du Maine » dont Marguerite Gascon est veuve dans deux actes d'octobre 1616 et de janvier 1617 des « Insinuations de la Senechaussée de Bourbonnois » ? M. G. Ascoli,<sup>1</sup> dans son compte-rendu du petit volume publié par M. Madeleine, met en doute cette identification, mais il n'apporte aucune raison contre elle.

Au 20 octobre 1616, Marguerite Gascon est déjà remariée. M. Madeleine part de là pour conjecturer que Jean de Lingendes est mort en 1615, plutôt qu'en 1616. La date de 1616 a l'avantage d'être consacrée par la tradition commune. Ce n'est d'ailleurs qu'un motif « sentimental » qui porte M. Madeleine à se rapprocher du « douziesme Aoust 1615 » où Toussaint du Bray obtint Privilège pour les *Epistres d'Ovide, traduites en prose par les sieurs Du Perron, De La Brosse, De Lingendes, & Hedelin*, qu'on acheva d'imprimer « le trentieme iour de Iuillet 1616 », De Lingendes étant « decedé sur l'impression de son livre ».

Si la biographie du poète reste à peu près en le même état, il en sera autrement en ce qui est de sa bibliographie. La quote-part que nous y apportons complétera, nous osons l'espérer, le travail de nos devanciers. Grâce à des rencontres très heureuses au cours de nos recherches, nous avons été plus fortuné qu'eux, et nous sommes à même de restituer au gracieux poète plusieurs pièces que l'ignorance ou l'oubli lui avaient dérobées.

<sup>1</sup> Dans la *Revue Universitaire* du 15 janvier 1913.

## II

## « LES CHANGEMENS DE LA BERGERE IRIS » ET « LE SIREINE »

On ne connaissait que deux pièces de Jean de Lingendes dont la publication ait précédé celle des *Changemens de la Bergere Iris* : des Stances liminaires à un livre sur *Les Bains de Bourbon-Lancy & Larchambaut* par I. Aubery, Bourbonnois, Docteur en Medecine, Medecin de Monseigneur le Duc de Monpensier (Paris, 1604) ; puis d'autres Stances dans le corps du même volume, au verso du feuillet 144. Elles ont été signalées à plusieurs reprises ; on peut bien avouer que ni l'une ni l'autre n'a une grande valeur.

Par contre, elles ont un extrême intérêt, les deux pièces, également de 1604, qu'une de ces rares bonnes fortunes qui font la joie d'un lettré nous a permis d'être le premier, actuellement, à lire en tête de la vraie édition originale du *Sireine* d'Honoré d'Urfé. Ici, il est indispensable que nous nous arrêtions un moment, d'autant que nous ne sortirons de notre sujet qu'à peine, et pour vite y rentrer.

La plus ancienne impression de la pastorale de D'Urfé cataloguée jusqu'ici était celle que publia Jean Micard, en 1606. Et même on l'eût considérée comme première édition, sans cette phrase de l'*Avis au Lecteur* : « Je te fay voir, Amy Lecteur, le *Sireine* de Monsieur d'Urfé en meilleur estat qu'il n'estoit pas les années passées quand ie l'imprimay sur vne tres mauuaise copie ». Il y avait donc une édition antérieure, mais personne ne l'avait vue et ne pouvait par conséquent lui assigner une date en parfaite connaissance de cause. On aurait pu citer une lettre, due à la plume d'un Forézien, et insérée au *Mercuré Galant* de juin 1683, où il était affirmé que l'édition primitive du *Sireine* avait paru à l'insu de D'Urfé. Mais l'auteur de la lettre ne paraissait en somme que rappeler l'aveu du libraire, et cela avançait peu la question. Elle va être aujourd'hui résolue, grâce à Jean de Lingendes.

C'est en effet au cours de nos recherches, sur le désir exprimé de pouvoir consulter un exemplaire de l'œuvre d'Honoré d'Urfé, que l'aimable et précieuse initiative de M. Guppy, conservateur

de la Rylands Library, de Manchester, fit entrer dans cette Bibliothèque *le Sireine* à la date de 1604<sup>1</sup>; — et confirma l'assertion, grosse d'incertitudes, de Micard, et celle, à la suite, du correspondant du *Mercur*.

La particularité la plus intéressante de ce petit volume est la dédicace qu'en fait Jean Aubery à Diane de Châteaumorand. Jean Aubery est cet « Intendant des Bains de Bourbonnois » pour le livre de qui nous venons de voir De Lingendes écrire des vers. Il n'y avait point d'indice que Aubery fût en relations personnelles avec le second mari de la belle Diane. Nous apprenons, par cette dédicace, qu'il était admis dans son intimité, et qu'il fit séjour à Châteaumorand, probablement en 1603 ou 1604. De là vint que *le Sireine* vit la lumière, prématurément, et « à l'insceu de l'auteur ».

Les termes de la dédicace apportent un témoignage nouveau et décisif à l'appui de la théorie de M. le Chanoine Reure (*Honoré d'Urfé*, Paris, 1904), que les amours de Diane et de Sireine représentent, sous un déguisement pastoral, l'histoire réelle d'Honoré d'Urfé et de Diane de Châteaumorand. Jean Aubery, qui savait les choses, montre, aussi clairement que le permet le style guindé et volontiers amphigourique des préfaces du temps, que lui-même certainement n'interprétait pas autrement l'allégorie du poème : il exprime la satisfaction qu'il éprouve de rendre Sireine « à sa Diane que seule il desiroit ».

Revenons aux deux pièces liminaires fournies par De Lingendes à la publication de Jean Aubery, et qui ne sont pas reproduites dans les éditions suivantes du *Sireine*. C'est l'hommage d'un poète à un autre poète, tous deux unis dans un commun amour de la poésie pastorale ; et l'on verra que c'est aussi autre chose et mieux que cela. De Lingendes n'y ménage point l'éloge à D'Urfé. Il y va même jusqu'à l'adulation, ce qui s'explique assez facilement si l'on se rappelle que Jean de Lingendes à ce moment ne faisait encore que s'essayer dans la carrière, et qu'il adressait ses vers à un aîné, à un personnage de marque, dont il recherchait sans doute la protection.

<sup>1</sup> Voir à la *Bibliographie*. — Pour la description détaillée de ce petit volume in-16, de 68 feuillets, 115 x 55 mm., cf. notre article de la *Modern Language Review*, 1916.

La première pièce est écrite dans ce style recherché, chargé de pointes et d'exagérations, qui est parfois celui de l'auteur à ses débuts. Il n'est pas jusqu'au lyrisme tout intellectuel qu'on y remarque qui ne nous frappe par son caractère factice et affecté. Cela n'empêche pourtant que l'on n'y trouve quelques beautés de premier ordre, comme en la charmante stance où il reproche à D'Urfé de tarder tant à publier ses vers. Après avoir énuméré les diverses raisons de ne les plus cacher, il allègue celle-ci :  
Amour, étant aveugle,

ne peut savoir  
Ce qu'en tes pleurs il ne peut voir,  
Si ta voix ne luy fait entendre.

Garde-toi donc, ajoute-t-il, d'encourir le reproche d'avoir trop jalousement

celé les traicts piquans  
Qui te blessent depuis cinq ans  
Par l'oubly de ton infidele.

Ce chiffre de cinq ans n'est point un chiffre en l'air. On sait que le manuscrit entièrement achevé du *Sireine* porte la date du 1<sup>er</sup> juillet 1599.<sup>1</sup> C'est donc bien dans l'été de 1604 que De Lingendes écrit ses vers ; et l'édition parut peu après, avec privilège du « 17 jour d'Aoust ».

La seconde pièce est d'un faire gracieux et facile qui rappelle les meilleures pages des *Changemens de la Bergere Iris* ; mais nous insisterons surtout sur son côté documentaire.

La question de priorité entre *Le Sireine* et *Les Changemens* se tranche, presque d'elle-même, en faveur du *Sireine*. Il existe, en outre du manuscrit achevé de 1599, deux manuscrits de premier état, dont l'un remonte à novembre, l'autre à décembre 1596. A cette époque Jean de Lingendes était encore un enfant. Nous avons en commençant calculé, d'après les précisions chronologiques contenues dans son œuvre elle-même, qu'il pouvait l'avoir commencée en 1603. Cela correspond de près à la date où Jean Aubery avait entre les mains la « mauvaise copie » du *Sireine* qu'il songeait à faire imprimer. Au moment où Jean Aubery mit son projet à exécution, le poème de De Lingendes

<sup>1</sup> La copie manuscrite « dérobée » par Aubery est datée « de Virieu le grand, ce 15 juillet, 1599 ».

était, sinon entièrement écrit, du moins pas très loin de l'être. Nous en avons l'indication formelle dans les trois dernières stances de cette seconde pièce liminaire écrite à la prière d'Aubery. L'intention de publier sans retard les vers que lui avait inspirés l'inconstance d'une maîtresse, y est nettement annoncée :

Je me mire en luy cependant  
Que ie vay le iour attendant,  
Car pour accuser la meurtriere  
Qui fut aueugle à mes amours  
Et mit en tenebres mes iours,  
Je verray bien tost la lumiere.

Il aurait donc composé près de cinq cents sixains en une seule année, ou en seize ou dix-huit mois. Cela n'a rien d'in vraisemblable. L'on sait par Tallemant des Réaux que De Lingendes répugnait au travail lent et patient imposé par Malherbe à ses disciples, et qu'il « ne voulut jamais subir la censure » du grand Réformateur, « et disoit que ce n'estoit qu'un tyran et qu'il abattoit l'esprit aux gens »<sup>1</sup>. De fait, bien que sa diction soit fort soignée, on sent incontestablement qu'il ne se pliait pas servilement à une discipline bien stricte. Il n'écarte pas les archaïsmes ; il abuse un peu de la mythologie ; il se laisse aller au développement qui s'offre. Il ne maîtrise pas son inspiration et il écrit de verve. Il ne peut guère concevoir qu'on garde une œuvre cinq ans de suite dans l'ombre de l'atelier, et il blâme presque D'Urfé d'en agir ainsi.

A D'Urfé revient donc l'honneur d'avoir créé en France le poème pastoral, comme de l'avoir astreint au mode du sixain de vers octosyllabiques dont les rimes se groupent selon la formule : *aabcbb*, la dernière rime étant féminine. Il est un point toutefois où c'est Jean de Lingendes qui fut suivi par ceux qui vinrent après : François Maynard (qui n'est peut-être pas le vrai Maynard) avec son *Philandre*, paru en 1619 (seule date qui ne soit pas hypothétique), et A. Grivet, dont *les Diverses Humeurs de la Bergere Clysiante* sont de 1620. *Le Sireine* est en trois parties, intitulées respectivement : *Le Depart...*, *L'Absence...*, *Le Retour de Sireine*. Dans *les Changemens de la Bergere Iris*,

<sup>1</sup> Tallemant des Réaux, *Les Historiettes*, éd. Paris et Monmerqué, I, 277.

De Lingendes inaugure la division en cinq chants, à l'instar des cinq actes du poëme dramatique.

Pour Grivet, l'imitation de De Lingendes se sent jusque dans ce titre : *les Diverses Humeurs de la Bergere Clysante*.

Terminons par une double remarque.

La politesse que Jean de Lingendes avait faite à Honoré d'Urfé, en 1604, lorsqu'il mit des Stances laudatives en tête du *Sireine*, Honoré d'Urfé, en 1605, la rendit à Jean de Lingendes, en inscrivant un semblable hommage aux feuillets liminaires des *Changemens de la Bergere Iris*.

Mais, en 1606, le même D'Urfé se décide à donner une édition « avouée » de sa pastorale. Il n'y reproduit ni les deux pièces de vers de son émule, ni la préface de Jean Aubery. Pour la préface, cela s'explique de soi-même : elle n'était plus utile dans la publication faite par l'auteur, qui pouvait être mécontent en outre que l'on eût livré son œuvre au public sans son consentement. Pour les Stances de De Lingendes, cela se conçoit moins. Est-ce parce que *la Bergere Iris* avait eu trop de succès ?

### III

#### LE MANUSCRIT DES « CHANGEMENTS DE LA BERGERE IRIS »

Un manuscrit du poëme de De Lingendes fut retrouvé et acquis, en 1875, par Prosper Blanchemain. Il est aujourd'hui en la possession du fils du célèbre bibliophile, M. Paul Blanchemain, qui a bien voulu, très aimablement, nous permettre de le consulter.

C'est un petit volume de format carré, contenant 73 feuillets écrits recto et verso, trois stances à la page ; il est incomplet d'ailleurs des quelques feuillets qui contenaient les dernières stances du cinquième Chant.

Il s'ouvre par une façon de frontispice gravé, de caractère religieux : dans un portique dont le fronton est marqué du signe I H S, sont représentés, à gauche, Saint Philibertus tenant une houlette de berger, à droite, Saint Carolus, coiffé d'une mitre. Au bas du dessin, cette signature : *Iaco Faber fecit*. Dans une

sorte de monogramme, Prosper Blanchemain pensait pouvoir déchiffrer les initiales de Jean de Lingendes : I. D. L. Véritablement, cela ne saute pas aux yeux. — Il est évident que ce frontispice est totalement étranger à l'œuvre qu'il précède, et n'a été mis là que par un goût d'ornementation bizarre, tant elle est déplacée. L'on ne saurait par suite en tirer aucune indication valable. Il serait même tout à fait oiseux de s'enquérir de la provenance.

Un titre figurait dans la gravure. Il a été soigneusement gratté, et, à la place, on a inscrit un autre titre, qui, pour singulier qu'il puisse paraître, n'en constitue pas moins la désignation primitive de la pastorale. Il est tel :

LES POEMES. | De La Gynegyrie | Représentée par la | Bergere YRIS.

Ce n'est manifestement pas un manuscrit autographe, mais bien ce qu'on appelle un manuscrit de circulation. On n'y sent nulle trace du travail de l'auteur. L'écriture est assez bonne, l'orthographe, plus archaïque que de raison, un peu provinciale (*escripre, soubz, assureur*, etc.). Les ratures et corrections sont rares, et ne remédient qu'à des inattentions du copiste. Ainsi, un mot avait été mis pour un autre, souvent contre le sens ou contre la rime. Ces erreurs ont été invariablement corrigées ; parfois une graphie fautive est rectifiée dans l'interligne.

Ce manuscrit nous présente indiscutablement le poëme en son état primitif et sa première venue, avant toutes retouches ; il est antérieur aux éditions, où des passages entiers ont été ajoutés. Il est toutefois remarquable que des fautes de métrique, des hiatus, aient passé du manuscrit dans certaines éditions, notamment celles de Toussaint du Bray. Le vers 187 du premier Chant en fournit un exemple :

Que me profite il aussi...

Cette leçon inexacte de la copie subsiste dans les imprimés de 1614, 1618 (Du Bray), et 1623.

En général les particularités que l'on rencontre ici, ou bien sont purement orthographiques, ou bien consistent en des transpositions de phrases, de parties de phrase, ou de mots, qui ne modifient pas profondément le sens, mais se traduisent par

une moindre précision verbale ou une moindre élégance de la versification.

Par contre, il arrive, à de rares occasions, il est vrai, que le manuscrit donne seul, à l'encontre des éditions, la leçon acceptable, comme dans les cas suivants : Chant I, vers 283, manuscrit : « i'aurois » ; éditions : « i'auroy » ; vers 405, manuscrit : « Qui me la fist treuuer si belle » ; éditions : « Qui me la firent voir si belle ».

Il fallait donc tenir grand compte de cette copie, quand même elle n'est pas de la main de l'auteur. Les variantes qu'elle nous fournira seront annoncées par le sigle M.

## IV

## BIBLIOGRAPHIE DES « CHANGEMENS DE LA BERGERE IRIS »

## O (Édition Originale)

LES | CHANGEMENTZ | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La  
Princesse | de Conti | Par | J. de Lingendes. | 1605. | *Avec  
priuilege du Roy. | A Paris | Chez Tous-sainctz du Bray | au  
palais, en la | galerie des prisonniers. |*

Frontispice de Léonard Gaultier.

In-12.

## A

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A Madame  
La | Princesse de Conty. | Par I. de Lingendes. || *A Paris | Chez  
Toussainct du Bray, rue S. Iacques, | aux espics meurs, & au Palais  
en la galle-rie allant à la Chancellerie. | M.DC.XIII. | Avec  
Priuilege du Roy. |*

In-12, 96 feuillets.

[British Museum, 11482. a. 17.]

## B

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La Princesse  
de Conti. | Diuisez en cinq chants. Et augmentez de nouveau |

de la Complainte de Leandre. | Par | I. Delingendes. || *A Rouen* |  
*par Claude Le Vilain.* | M.D.CXIV. |

In-12, 12 feuillets et 137 pages.

[Bibliothèque Mazarine, 22037.]

B<sup>2</sup>

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La Princesse  
de Conti. | Diuisez en cinq Chants. Et augmentez de nouveau |  
de la Complainte de Leandre. | Par | I. Delingendes. || *A Rouen* |  
*par Claude Le Vilain.* | MDCXIV. |

In-12, 12 feuillets et 142 pages.

[Bibliothèque Mazarine, 22037<sup>bis</sup>.]

C

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A Madame La  
Princesse | de Conty. | Par I. de Lingendes. | Reueus, corrigez,  
& augmentez par l'Autheur. || *A Paris, Chez Toussainct du*  
*Bray, ruë S. Iacques, aux | Espics meurs, & au Palais en la*  
*gallerie, | allant à la Chancellerie.* | M.DC.XVIII. | *Auec*  
*Priuilege du Roy.* |

In-12, 98 feuillets.

[Bibliothèque de l'Arsenal, B.L. 8639.]

D

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS | par | I.  
Delingendes. | *A Paris. Chez Iacques Le Gras.* | M.DC.XVIII.  
| *Auec Priuilege du Roy.* |

In-12, 12 feuillets et 142 pages.

E

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La  
Princesse | de Conti. | Diuisez en cinq Chants, & | augmentez de  
nouveau | de la Complainte | de Leandre. | Par | I. Delingendes.  
| *A Tournon.* | *Par Claude Michel.* | 1618. |

In-24, 176 pages.

[Bibliothèque de l'Arsenal, B.L. 9133 (Rés.).]

## F

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A Madame la  
Princesse | de Conti. | Par I. de Lingendes. | Reueus, corrigez  
& augmentez | par l'Autheur. || *Chez Mathurin Henault, | rue  
Clopin, deuant le petit | Nauarre.* | M.DC.XXIII. |

In-12, 96 feuillets.

[Bibliothèque Nationale, pYe. 421 (Rés.). — Bibliothèque  
Mazarine, 43954. — British Museum, 1073. f. 46.]

La bibliographie des *Changemens de la Bergere Iris* ne laisse pas d'être compliquée, et le commentaire n'en est pas toujours facile à faire.

Nous n'avons pu rencontrer un exemplaire pur et homogène de l'édition originale de 1605 (O). Cette édition existe pourtant : on en connaît le frontispice ; et elle faisait partie des livres de Viollet Le Duc. C'est sur un « bon exemplaire », relié en veau granité, qu'il rédige la notice consacrée à Jean de Lingendes dans sa *Bibliothèque Poétique*, parue en 1843 ; et le même volume assurément, qu'entre temps il a fait habiller de maroquin rouge par Niedrée, figure sous le n° 389 au Catalogue de sa vente, qui eut lieu le lundi 5 novembre 1849 et jours suivants.

Ce qui, faute de mieux, représentera pour nous cette première édition est un volume composite que M. Paul Blanchemain tient de son père, M. Prosper Blanchemain. Il provenait de la vente Méon. Voici de quels éléments hétéroclites il a été formé :

1° — Le titre-frontispice.

Le titre du poème, tel qu'il est transcrit à l'article O, y compris les noms de la dédicataire et de l'auteur, remplit un cartouche oblong au centre d'un massif architectural. Sur la gauche se dresse un berger Philène, sur la droite une bergère Iris, tons deux d'assez rustique tournure. Deux Amours, juchés sur une corniche, font pleuvoir, l'un des flammes sur la tête de Philène, l'autre des cœurs sur la tête d'Iris. La date 1605 se lit sur le plan horizontal où posent les pieds d'Iris. Une double console porte, sur le saillant de gauche, la mention *Avec privilege du Roy*, sur le saillant de droite, la signature *L. Gaultier sculp.* ;

dans le rentrant du milieu s'appuie un médaillon ovale qui donne le nom et l'adresse du libraire.

Prosper Blanchemain, dans une note jointe au volume, dit : « J'ai ajouté le titre gravé de l'édition originale (1605)... » Il ne nous fait pas connaître où il l'a pris.

Ce même frontispice a été reproduit dans le *Bulletin de la Société d'Émulation du Bourbonnais*, année 1898. Il illustre une bibliographie très sommaire de Jean de Lingendes par M. Roger de Quirielle. Si l'on interprétait les termes dont se sert M. de Quirielle, il semblerait que, cette fois, la provenance est l'exemplaire Viollet Le Duc.

2° — La page de titre de l'édition de 1623 (F).

3° — Deux Dédicaces, pour une. Une dédicace à la Reine Marguerite, et la dédicace connue à la Princesse de Conti ; la seconde n'est qu'un remaniement de la première. Dans la note dont nous venons de parler, Prosper Blanchemain ne nous donne non plus nul renseignement sur l'origine du document qu'il nous a conservé.

Comment donc doit-on expliquer ce fait extraordinaire de l'existence d'une double dédicace ? Deux hypothèses sont possibles. Ou bien l'hommage à Marguerite faisait partie d'une édition antérieure à celle que nous tenons pour l'originale. Mais il n'y a nulle part la moindre allusion qui puisse nous faire soupçonner rien de semblable. Nous savons que dans l'été de 1604, De Lingendes avait tout juste mis la dernière main à son œuvre. On ne peut croire à deux tirages en 1605 ; le privilège accordé à Toussaint du Bray, pour dix ans, est du 15 octobre, et le frontispice gravé par Léonard Gaultier est au nom de la princesse de Conti et à la date de 1605. — Ou bien, la Reine, à qui De Lingendes avait songé d'abord à dédier ses vers, a-t-elle, pour une raison ou pour une autre, refusé d'en accepter l'offrande ? Et le poëte s'est-il trouvé dans la nécessité de s'adresser à une autre protectrice, moins haut placée, mais peut-être plus libérale, en tout cas plus accueillante ? Mais ce premier feuillet était déjà imprimé : un hasard peu commun l'a fait échapper ici à la destruction. En tout cas, seule, l'Épître à Louise de Lorraine, princesse de Conti, a pu figurer à la suite du frontispice de Léonard Gaultier placé sous la même invocation. — Cette seconde hypothèse semble donc de beaucoup la plus plausible.

La Dédicace à la Reine Marguerite, qui serait déplacée en tête du texte du poëme, peut être admise dans la Bibliographie. Nous la reproduisons donc ici :

A | LA | ROYNE | MARGVERITE |  
DVCHESSE | DE | VALOIS

*MADAME,*

Je me presante à vne Princesse de qui la grandeur se peut plustost admirer que dire, & de qui la gloire est respandue en tant de lieux, que tout le Monde n'est qu'un Temple où sa Majesté est adoree de tous les peuples, & chantée de toutes les langues de la Renommée. Je m'adresse à vne Royne, pour qui le Ciel est ialoux de la terre, pour qui les Siecles passez enuieux du nostre, voudroyent auoir esté retardez iusques à ce temps, pour auoir l'honneur de l'auoir fait naistre, & pour qui les Aages suiuanz sospireront de n'auoir esté plustost aduancez, pour voir en leurs iours vne si glorieuse Princesse, que la publique voix de la Memoire leur fera reconnoistre & desirer. Or Madame, encores qu'on me puisse accuser de presumption en vous adressant cette petite Bergere ; toutesfois puis que c'est la coustume des Escriuains de parer le front de leurs œuvres, comme d'une Sauue-garde contre le Temps, du Nom de quelque illustre Personne, que le sang & le merite recommandent à la Posterité ; Permettez moi que ce petit Liure ait la faueur de porter le vostre Auguste, qui par vos Vertus estant immortel, empeschera par le respect de cette qualité que les Ans n'ozeront l'attaquer quand ils luy verront cette marque sacree sur la face. Ainsi ce que j'ai entrepris n'est qu'à fin que ceux qui me surpasseront à bien escrire, me cedent en l' Election que j'ay faite de vous dédier cest Ouurage, & par lui l'Ouurier, de qui (s'il vous plaist) vous excuserez l'ignorance par le desir qu'il auoit de se presanter à vous, & montrer qu'il ne souhaite que de viure

Madame, de V. M.

Le tres-humble & obeïssant seruiteur,

I. DE LINGENDES.

4° — Les *liminaires*. Douze feuillets, dont les six derniers ne sont pas chiffrés.

Les deux premiers sont pris par le frontispice et la dédicace. Nous n'avons plus à nous en occuper. Huit de ceux qui suivent, soit seize pages, contiennent les vers à la louange de l'auteur et de son livre. Ils sont placés dans cet ordre.

*Au Berger Philene*, Davity ; — *Au Berger Philene*, Honoré d'Vrfé ; — *A Iris*, Motin ; — *A Philene sur ses Amours*, Infrainville-Touvant ; — *A Iris*, Anonyme ; — *A Philene*, De Vyon ; — *Pour Philene*, Aube[rr]i ; — *A Philene*, Berthelot ; — *A Iris*, De Corlieu ; — *Au Bergere Philene*, P. de Nancei.

En aucune autre des éditions la liste des *liminaires* n'est semblable, ni dans le même ordre. Voici ces listes :

A.C.F. — D'Vrfé ; Berthelot ; Corlieu ; Nancei ; Davity. Cinq pièces ont été sacrifiées, sur dix.

B.B<sup>2</sup>.D. — D'Vrfé ; Motin ; Touvant ; Anonyme ; De Vyon ; Auberr]i ; Berthelot ; Davity ; De Corlieu ; P. Moysson. C'est presque la même liste que O, sauf que Davity est rejeté du premier rang au huitième, et que la pièce de P. de Nancei est remplacée par une *Ode à la louange de Monsieur Delingendes*, signée P. Moysson.

E. — La même liste que B, B<sup>2</sup>, D, sauf qu'entre d'Vrfé et Motin vient s'intercaler une pièce : *Au mesme Philene*, par H. Fagot.

Il reste deux feuillets sur les douze qui ont été annoncés. Au recto de l'un (verso en blanc) est le sonnet de De Lingendes adressé *A Elle-Mesme*, c'est-à-dire à la Princesse de Conti. Dans toutes les éditions, il vient à la suite de l'Épître à Louise de Lorraine. La place qu'il occupe ici, après les vers de P. de Nancei, adressés *Au berger Philene*, ce qui rend inintelligible le : *A Elle Mesme*, est un non sens. Ce n'est peut-être qu'un caprice du brocheur : il faudrait interchanger ce feuillet avec le feuillet, également non chiffré, qui contient les vers de Davity. L'avantage serait de rendre à Honoré d'Vrfé, sur la liste, le rang qu'il est bien plus probable qu'il avait, et, en rejetant beaucoup plus loin Davity, de retrouver de plus près l'ordre suivi par les autres éditions.

Du dernier feuillet, le recto est blanc, le verso offre l'*Extrait du Privilege*.

Il semblera résulter sans doute de l'examen de ces *liminaires* que nous en avons ici une forme distincte de toutes les autres, et qu'il y a lieu de l'attribuer à l'Édition Originale.

5° — Une suite de 165 pages, donnant *Les Changemens de la Bergere Iris*.

C'est également une forme distincte de toutes les autres. Le nombre de pages, à 2 pages près (cette différence s'explique par des inutilisations de versos), est le même que dans A, C, F, c'est-à-dire qu'il y a trois stances à la page pleine. Mais A, C, F, se numérotent par feuillets, tandis que O l'est par pages, ainsi que B, B<sup>2</sup>, D, E. Dans B, B<sup>2</sup>, D, le poëme lui-même tient en 128 ou 127 pages, avec quatre strophes par page normale. Dans E, qui est de plus petit format, il occupe 142 pages.

Ce texte des *Changemens* est manifestement antérieur à tous les autres. Il est d'une orthographe plus archaïque. S'il échappe à certaines améliorations qui ne furent apportées que dans l'édition de Paris 1614 (A), il est également exempt de plusieurs erreurs typographiques communes au groupe A, C, F. Ainsi au Chant IV, le vers 462 :

Alors qu'au suplice il chemine.

deviendra dans A, C, F :

Alors qu'on le meine au suplice.

ce qui supprime la rime avec le vers correspondant (459) :

Le contrefis meilleure mine.

Au contraire B, B<sup>2</sup>, D, E, gardent la bonne leçon, provenant du Manuscrit, et de l'Édition Originale que ce serait un motif de reconnaître ici.

6° — Le volume de Prosper Blanchemain se termine par quatre feuillets, chiffrés de 93 à 96, contenant les trois pièces *Pour un Bracelet d'Ambre & de Perles*, *Pour Cloris*, *Stances (Belle Armide)*, que l'on retrouve dans tout le groupe A, C, F. Les feuillets ont été empruntés à l'édition de Paris, 1623 (F), de même que la page de titre qui a été mentionnée. Ont-ils été mis là pour suppléer à des pages 167-174 occupées par ces mêmes pièces ? Ou n'est-il pas plus probable que l'édition de 1605 ne les connaissait pas ? Elles n'apparaissent parmi l'œuvre de notre poëte, que dans le recueil collectif de Rosset, publié en 1609.

Il y a de fortes probabilités pour que les parties authentiques de ce volume factice, à savoir la Dédicace et le Sonnet à la princesse de Conti, les dix poèmes à la louange, et enfin les *Changemens* ne soient pas autre chose que l'Édition Originale de 1605. Mais en l'absence d'un exemplaire régulier, la prudence commande de faire des réserves. C'est ce qui nous a déterminé à adopter de préférence comme édition type l'édition de Paris 1614 (A), certainement établie, elle aussi, par les soins de l'auteur, non sans noter les variantes que nous procurait celle-ci.

Nous avons été insensiblement amené, dans ce qui précède, à effleurer la question des filiations. On a vu se former peu à peu deux groupes, A, C, F, d'une part, et de l'autre, B, B<sup>2</sup>, D, E.

Le groupe A, C, F, se compose des deux éditions publiées par Toussaint du Bray, en 1614 et en 1618, auxquelles vient se joindre l'édition que Mathurin Hénault procura en 1623, à Paris, sans être couvert par un privilège. L'absence d'Extrait du Privilège est l'unique différence que l'on remarque, par rapport aux deux autres volumes, dans la composition de son livre.

Les caractéristiques communes sont : le numérotage par feuillets ; les pièces liminaires réduites à cinq et toujours dans le même ordre ; à la fin, les trois pièces du recueil de Rosset qui, partout ailleurs, sont remplacées soit par la *Complainte de Leandre* seule, soit par la *Complainte de Leandre* suivie de l'*Elegie pour Ovide*.

Quant au texte, nous avons relevé, en parlant du manuscrit, une mauvaise leçon du vers I, 187, et, en décrivant l'édition présumée originale, une leçon plus défectueuse encore du vers IV, 462, qui toutes deux sont dans A, C, F. S'il faut un exemple de plus, une faute d'impression (*ce iour* pour *sejour*) au vers I, 334 ne se trouve corrigée que dans l'autre groupe B, B<sup>2</sup>, D, E.

On serait tenté de croire que l'édition de Mathurin Hénault 1623 (F), descend de l'édition de 1618 (C), plus directement que de celle de 1614 (A), pour ce fait que le titre en 1623 comme en 1618 porte l'indication : *reueus, corrigez & augmentez par l'Authheur*. Mais cela est loin d'avoir rien d'absolu. Dès 1618, l'auteur, n'existant plus depuis deux ans, ne pouvait plus ni

revoir, ni corriger, ni augmenter. Il faudrait du moins supposer une édition en date de 1615 ou 1616, disparue. La réalité est plus probablement celle-ci : en 1615, le privilège accordé à Toussaint du Bray le 15 octobre 1605 (et qui n'avait d'ailleurs rien empêché) pour « le temps et terme de dix ans entiers, et accomplis », allait expirer ; jour pour jour, le 15 octobre 1615, Du Bray se munit d'un autre privilège, prolongeant ses droits pour dix ans encore, dont on peut lire l'Extrait au dernier feuillet liminaire de 1618. Et il n'est pas invraisemblable que ce ne fut que pour motiver sa nouvelle demande qu'il ajouta au titre cette mention, « reueus, corrigez & augmentez », dont l'Extrait du Privilège se fait un écho fidèle. Et l'édition de 1623 est si peu augmentée qu'il y a une lacune de six stances au Premier Chant.

Le groupe B, B<sup>2</sup>, D, E, où aucune édition ne porte la marque de Toussaint du Bray, se distingue, d'une manière générale, par quatre caractères communs. L'auteur est appelé Delingendes (de Lingendes en A, C, F). La pagination ne compte plus par feuillets, mais bien par pages. Les liminaires ne se réduisent plus à cinq pièces comme dans le groupe A, C, F, mais opèrent une régression vers la liste mieux fournie de O ; à ce que nous venons de noter à ce sujet, il n'y a qu'un détail à ajouter, c'est que la pièce de De Corlieu perd une de ses stances et sa signature. Le quatrième caractère commun est dans le changement déjà indiqué des petits poèmes complétant le volume.

Les exemplaires B, B<sup>2</sup> et D soulèvent une série de problèmes bibliographiques qui comptent parmi les plus curieux et les plus ardu.

B. (Rouen, Claude Le Vilain, 1614) est un volume d'une composition fort régulière. Après les liminaires, le poème des *Changemens* occupe les pages 1-128 ; il n'y a là qu'une anomalie à signaler sous ce rapport : entre le Premier Chant et le Second, les pages 23-24 forment un feuillet qui reste blanc, qui peut être enlevé ou maintenu à la fantaisie du relieur ; la pagination saute de 22 à 25. Après le poème vient la *Complainte de Leandre* (pp. 129-137). — Nous avons signalé l'exemplaire de B qui est à la Bibliothèque Mazarine. La Bibliothèque de la ville de Lyon

en possède un autre, conforme, à ce que nous pouvons en juger d'après une consultation de M. J. Baudrier, l'éminent bibliographe lyonnais, qui a bien voulu examiner rapidement pour nous ce volume.

Mais B<sup>2</sup>, qui est également une édition de Rouen, du même Claude Le Vilain, et portant la même date de 1614, introduit un trouble notable. Cela commence à la page 121. La page 120 contenait, comme les précédentes, quatre stances de six vers séparées les unes des autres par un intervalle. A partir de la page 121 (feuille signée F), les blancs entre les stances sont supprimés ; cela crée un gain de trois vers par page, qui permet de terminer les *Changemens* en haut de la page 127 au lieu de la 128. La *Complainte de Leandre* commence vers le milieu de la page 128 ; la même suppression des intervalles entre les stances, cette fois de quatre vers, fait aboutir la *Complainte* au premier quart de la page 133 (au lieu de la 137) : et, immédiatement, débute l'*Elegie pour Ovide* dont les vers, sans séparation de stances, se poursuivent jusqu'au bas de la page 142<sup>e</sup> et dernière.

Il est à remarquer en passant que la hâte de ce remaniement n'a pu aller sans de graves négligences. La pagination se trouble ainsi : 128, 299, 130. A la page 131, le titre courant écrit : LEANDE, au lieu de LEANDRE. Il n'y a pas de titre courant en haut des pages consacrées à l'*Elegie pour Ovide*. A la fin de ce dernier poème on lit cette signature défigurée : DELINGNDES. La page 142 est numérotée 140.

Quelle explication invoquer de tout ce bouleversement, sinon celle-ci : l'*Elegie pour Ovide* était, non sans raison, l'œuvre la plus admirée de Jean de Lingendes ; l'éditeur s'avisait d'en enrichir son livre. Un nombre quelconque d'exemplaires étaient déjà sortis des presses où, sur la dernière feuille de 24 pages d'impression, 6 pages restaient inutilisées au tirage. On serra, pour faire place à l'*Elegie* ; on serra même trop, dans la rapidité de l'opération, puisque l'on pouvait aussi bien aller jusqu'à 144.

Si la priorité de la forme B n'était pas évidente de soi, on en aurait la preuve dans ce fait que, sur les titres B et B<sup>2</sup>, la *Complainte de Leandre* est bien annoncée, mais que l'*Elegie pour Ovide* ne l'est pas sur le titre B<sup>2</sup>. Si la forme B<sup>2</sup> était la première, et que l'on eût retranché après coup le poème final, dans le but

d'établir un meilleur ordre, l'un des deux titres, sinon les deux serait ce qu'est le titre d'une édition que nous n'avons pas portée à la Bibliographie, n'en ayant connaissance que par un catalogue de vente : *LES CHANGEMENS DE LA BERGERE IRIS. A la Princesse de Conti. Diuisez en cinq Chants. Et augmentez de nouveau de la Complainte de Leandre. Ensemble vne Elegie sur l'exil d'Ouide. A Lyon, Jouxte la copie imprimée à Rouen. 1618. In-12.* — Dans quelle mesure ce volume suit-il les errements de B<sup>2</sup>, de qui il avoue sa filiation ? Il faudrait l'avoir vu pour en juger.

Quant à D, il dérive également de B<sup>2</sup>. Cette édition, ignorée de tous les bibliographes, nous est connue par un exemplaire que M. L. Grégoire, libraire à Moulins, a bien voulu communiquer à M. Madeleine. Le titre, simplifié : *LES CHANGEMENS DE LA BERGERE IRIS. Par I. Delingendes. A Paris, chez Iacques Le Gras. M.DC.XVIII. Avec Priuilege du Roy,* — a été fabriqué à la main, d'une écriture professionnelle récente. Le nom du libraire, le lieu, la date, sont-ils bien exacts ? Comment les aurait-on inventés de toutes pièces ? Les Le Gras sont notoires sur les rôles des libraires parisiens de cette époque. Il y a tout lieu de croire que l'on a calqué un titre imprimé, qui s'est trouvé en trop mauvais état pour que le relieur ait cru pouvoir l'utiliser lorsqu'il a splendidement habillé cet exemplaire d'un maroquin lavallière, orné de rinceaux au petit fer et incrusté de pièces bleues et vertes. On a de plus ajouté le titre-frontispice de 1605, mais seulement du tirage moderne dont il a été parlé. Ce titre-frontispice ne suffisait-il pas, si l'on avait le moins du monde agi dans un esprit de fraude ?

D'ailleurs, que Jacques Le Gras soit ou non le véritable éditeur, cela n'a pas une importance absolue, si nous voyons par la suite que D a bien son individualité propre.

Les pages 121-142 de D concordent au plus petit détail près avec les correspondantes de B<sup>2</sup>. — Mais il importe d'examiner ensemble les trois formes B, B<sup>2</sup>, D, afin d'arriver à des conclusions plus exactes.

La typographie, y compris fleurons et lettres ornées fourniraient ici des renseignements décisifs, mais pour les produire il faudrait des fac-similés. Force est donc de se restreindre aux fautes d'impression survenues, corrigées ou reproduites.

Un relevé de cette espèce, exécuté sur le Chant premier, lequel tient toute la première feuille (pages 1-22, les pages 23-24 restant partout en blanc), conduit à cette conviction que cette partie du livre a, comme la dernière feuille, été réimprimée pour le passage de B à B<sup>2</sup> et D. Il serait chimérique de chercher à savoir pourquoi ni comment. Mais le fait est qu'en toute occasion B est d'un côté, quand B<sup>2</sup> et D sont de l'autre. On admettra que, pour éviter d'être fastidieux plus qu'il n'est tolérable, nous ne donnions qu'un ou deux exemples sur dix.

1<sup>o</sup> Fautes de B, corrigées en B<sup>2</sup>-D :

Vers 73 : B. *D'une main sur son bras prissé* ; — B<sup>2</sup>-D. *plissé*

Vers 158 : B. *Vous eussiez toas deux* ; — B<sup>2</sup>-D. *tous deux*

Vers 429 : B. *i'en en cognoissance* ; — B<sup>2</sup>-D. *i'en eu*

Page 6, titre courant : B. PREMIFR ; — B<sup>2</sup>-D. PREMIER

2<sup>o</sup> Fautes introduites en B<sup>2</sup>-D :

Vers 40 : B. *Pourquoy t'en offencerois-tu* ; — B<sup>2</sup>-D. *efforcerois*

Vers 159 : B. *Mon malheur, mon mal, mon enuie* ; — B<sup>2</sup>-D. *non envie*

Vers 229 : B. *De là ie cognois que mes pleurs* ; — B<sup>2</sup>-D. *ie recognois*

Vers 346-347 : B. *Vn si grand renom m'appella, Et mon pere m'en-uoya là* ; — B<sup>2</sup>-D. *En si grand renom m'appella, Vt mon pere m'enuoya là*

Vers 416 : B. *Par Cilize, ie me trouuay* ; — B<sup>2</sup>-D. *Par Ciliz, ie*

Vers 464 : B. *Indigne d'auoir eu cet heur* ; — B<sup>2</sup>-D. *d'auoir eut*

La proportion des fautes en B<sup>2</sup> et D est la plus forte, et elles sont plus graves, puisque l'on en voit qui faussent le vers. Ce n'est pas pour indiquer que la réimpression fut une amélioration.

Nous nous laisserons moins entraîner pour la suite. Au surplus, un petit nombre d'observations suffira à établir que, s'il s'agit de toute la partie du milieu du volume, soit quatre feuilles d'impression (pages 25 à 120), la parité cette fois est entre B et B<sup>2</sup>, et que D corrige le plus souvent, gâte quelquefois, en tout cas diffère, ce qui ne permet pas qu'on le considère comme une simple répétition de B<sup>2</sup>.

1° Fautes de B-B<sup>2</sup>, corrigées en D :

III, 9 : B-B<sup>2</sup>. *Ceint de mille flesthes* ; — D. *flesches*

IV, 89 : B-B<sup>2</sup>. *Et puis sondain* ; — D. *soudain*

IV, 174 : B-B<sup>2</sup>. *Fut par mes souspirs artestée* ; — D. *arrestée*

Page 30, titre courant : B-B<sup>2</sup>. SEC8ND CHANT ; — D. SECOND

Page 77 : B-B<sup>2</sup>. Fin du rroisiesme Chant. — D. troisiesme

2° Fautes introduites en D :

Page 54 et page 60, titre courant : D. TORISIESME CHANT

Page 84 et page 94, titre courant : D. QTATRIESME CHANT

En résumé, l'on entrevoit ceci : Claude Le Vilain, en 1614, imprima à Rouen une édition des *Changemens de la Bergere Iris*, suivis de la *Complainte de Leandre*. Il voulut ensuite joindre à son édition l'*Elegie pour Ovide*, et réimprima à cet effet la dernière feuille de son livre, en la remaniant. Pour une autre raison, qu'il est impossible de pénétrer et sur laquelle on ne saurait faire que de vaines conjectures, il en réimprima également la première feuille.

Quelque temps après, un libraire parisien, Jacques Le Gras, si on le veut bien, se trouva possesseur de ce qui restait du tirage de ces deux feuilles refaites. Pour les utiliser, il réimprima, plutôt avec plus de soin, les feuilles intermédiaires qui lui manquaient. Tout ce trafic ne surprendra pas extrêmement ceux qui connaissent les conditions de la fabrication des livres au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles. Les tirages étaient restreints, le débit l'était plus encore. On reliait peu d'exemplaires à la fois, & avec le temps, il se produisait de ces combinaisons qui nous déconcertent aujourd'hui, et qui font que, sur dix volumes d'une même édition, on n'en rassemble pas toujours cinq ou six qui se ressemblent parfaitement.

Du dernier volume de ce même groupe <sup>1</sup>, E, il y aurait peu de choses à dire. Son format plus petit le met forcément à part. L'édition se fit loin de Paris, dans l'officine d'où sortit le *Philandre*, et après la mort de l'auteur.

<sup>1</sup> Un examen des variantes relevées au bas des pages montrera que M est plus proche de B, B<sup>2</sup>, D, E que de A, C, F.

## V

BIBLIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX RECUEILS CONTENANT  
DES VERS DE JEAN DE LINGENDES

## P

- LE PARNASSE DES PLUS EXCELLENS POETES DE CE TEMPS (Recueil de D'Espinelle). *A Paris, chez Mathieu Guillemot, 1607 et 1618, in-12.* — *A Lyon, chez Barthelemy Ancelin, 1618, in-12* (Tome II : LE PARNASSE DES MUSES FRANÇOISES).
- Le Martyre et la Constance de Thyrsis, Stances. *Thyrsis pres d'un ruisseau ...* (25 stances).
- Cloris se defend contre Dorinde de la mort d'Alcidon dont elle estoit accusée. *Dorinde croiriez vous ...* (27 st.)
- Il permet à sa Dame d'en aimer d'autres que luy pourueu qu'il n'en sçache rien. Stances. *Cognoissant vostre humeur ...* (23 st.)
- Les Vanitez de Floride esprouuant sa puissance sur son miroir. Stances. *Floride ayant les yeux ...* (17 st.)

## NR

- NOUVEAU RECUEIL DES PLUS BEAUX VERS DE CE TEMPS (Recueil de De Rosset). *A Paris, chez Toussaint du Bray, 1609, in-8.* — *A Paris, chez Mathieu Guillemot, 1609* (LE NOUVEAU PARNASSE).
- Stances. *D'où vient que sans effort ...* (11 st.)
- Pour la naissance de Monsieur le Duc de Rethelois. Stances. *Les portes d'Orient ...* (30 st.)
- Tirsis. *Tirsis pres d'un ruisseau ...* (29 st.)
- Elegie pour Ouide mise au deuant de ses Metamorph. traduites par M. Renouard. *Ouide, c'est à tort ...* (60 st.)
- Stances. *Cognoissant vostre humeur ...* (24 st.)
- Stances. *O Dieux ! qui vit iamais ...* (9 st.)
- Sonnet Pour Madamoyselle du Mayne. *Toy qui lis dans le cœur ...*
- Pour vn bracelet d'Ambre & de perles. A Elle-mesme. *Si c'est quelque chose certaine ...* (3 st.)

- Pour Cloris. *Vous qui pour le prix d'une pomme ...* (5 st.)
- Chanson. Pour M. la Vicontesse d'Ochi. *Amour, quitte tes armes ...* (5 st.)
- Sonnet. *Si faut-il se resoudre ...*
- Alcidon parle. *Fillis aupres de cest ormeau ...* (3 st.)
- Stances. *Belle Armide, à quelle raison* (9 st.)
- Cloris se deffent contre Dorinde, de la mort d'Alcidon, dont elle estoit accusée. *Dorinde croiriez vous ...* (28 st.)
- Stances. *Par l'aide de Venus ...* (10 St.)
- Responce au Cartel de Floriodorants, qui soustenoit le Dedain des Dames. *Cheualier de Dedain ...* (5 St.)
- Pour le Balet, des Amoureux vestus de vent. Aux Dames. *Hé! pourquoy nous voyant paroistre ...* (4 St.)
- Pour le Balet, des Dieux Marins. Aux Dames. *L'humeur de nos cœurs inconstans ...* (13 St.)

## DP

LES DELICES DE LA POESIE FRANÇOISE OU RECVEIL DES PLUS BEAUX VERS DE CE TEMPS (Recueil de De Rosset). *A Paris, chez Toussaint du Bray, 1615, in-8.* — ... ou RECUEIL ..., corrigé de nouveau par ses Autheurs, et augmenté de plusieurs belles & rares pieces non encores imprimées. *A Paris, chez Toussaint du Bray, 1618.* — ... ou DERNIER RECUEIL ... & augmenté d'une eslite de plusieurs rares pieces ... *A Paris, chez Toussaint du Bray, 1620 et 1621.*

— (Les dix-huit pièces du Recueil précédent (NR), dans le même ordre)

et à la suite :

— Ode A La Reyne. *Grands Arbitres de toutes choses ...* (33 St.)

## CS

LE CABINET SATYRIQUE OU RECVEIL PARFAICT DES VERS PICQVANS ET GAILLARDS DE CE TEMPS. Tiré des sieurs de Sygognes, Regnier, Motin, Berthelot, Maynard, et autres des plus signalez Poetes de ce siecle. Dernière edition reueüe, corrigée et de beaucoup augmentée. *A Paris, iouxte la coppie imprimée à Rouen, 1617.*

— Stances. Sur vne ieune Courtisanne. Par le Sieur de Lingendes. *Cognoissant vostre humeur ...*

RS

RECVEIL DES PLUS EXCELLANS VERS SATYRIQUES DE CE TEMPS. Trouvez dans les Cabinets des Sieurs de Sigognes, Regnier, Motin et autres des plus signalez Poëtes de ce siecle. *A Paris, chez Anthoine Estoc, 1617.*

- Stances. Sur vne ieune Courtisane. Par le sieur de Lingendres. *Cognoissant vostre humeur ...*

CM

LE CABINET DES MVSES OU NOUVEAV RECVEIL DES PLUS BEAUX VERS DE CE TEMPS. *A Rouen, de l'Imprimerie de David du Petit-Val, 1619, in-8.*

- Stances. *Cognoissant vostre humeur ...*
- Stances. *D'où vient que sans effort ...*
- Sur la naissance de monsieur le duc de Retelois. *Les portes d'Orient ...*
- Tirsis. *Tirsis pres d'un ruisseau ...*
- Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort ...*

AC

V. LIVRE D'AIRS DE COVR, ET DE DIFFERENTS AVTHEVRS. *A Paris, par Pierre Ballard, Imprimeur de la Musique du Roy, demeurant rue S. Jean de Beauvais, à l'enseigne du Mont Parnasse, 1623.*

- Ballet du Roy. Recit d'Amphyon. *Je suis cét Amphyon ...*
- *Si c'est un crime que l'aymer ... (4 St.)*

SM

LE SEIOVR DES MVSES OU LA CRESME DES BONS VERS : tirez du meslange & cabinet des sieurs de Ronsard. Du Perron. Aubigny pere & fils. De Malherbe. De Lingendes. Motin. Maynard. Theophile. De Bellan. Et autres bons Auteurs. *A Rouen, chez Daré, 1624, 1626, 1627, in-8. A Rouen, chez Martin de la Motte, 1627, 1630, in-8.*

- Stances. *D'ou vient que sans effort ...*
- Le Tyrsis. *Tyrsis pres d'un ruisseau ...*

- Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort ...*
- Sonnet. *Toy qui lis dans le cœur ...*
- Stances à sa Syluie. *Cognoissant vostre humeur ...*
- Pour vn bracelet d'ambre & de perles. *Si c'est quelque chose certaine ...*
- Pour Cloris. *Vous qui pour le prix d'une pomme ...*
- Pour Madame la Vicomtesse d'Ochy. *Amour, quitte tes armes ...*
- Alcidon parle. *Fillis aupres de cet ormeau ...*
- Stances à Armide. *Belle Armide, à quelle raison ...*
- Cloris se defend (&c.) *Dorinde, croiriez vous ...*
- Pour le Ballet des Amoureux vestus de vent. *Hé ! pourquoy nous voyant paroistre ...*
- Pour le Ballet des Dieux Marins. *L'humeur de nos cœurs inconstans ...*

## R

RECVEIL DES PLUS BEAUX VERS de Messieurs de Malherbe, Racan, Monfuron, Maynard, Bois-Robert, L'Estoille, Lingendes, Touuant, Motin, Mareschal. Et autres des plus fameux Esprits de la Cour. *A Paris, chez Toussainct du Bray, 1626, 1627, 1630, in-8.* — *A Paris, chez Pierre Mettayer, 1638.* — *A Paris, chez Nicolas de la Vigne, 1642.*

- Stances. *D'où vient que sans effort ...*
- Pour la naissance du duc de Retelois. *Les portes d'Orient ...*
- Tirsis. *Tirsis pres d'un ruisseau ... (27 St.)*
- Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort ...*
- Stances. *Cognoissant vostre humeur ... (23 St.)*
- Sonnet pour Madamoyselle du Mayne. *Toy qui lis dans le cœur ...*
- Pour Cloris. *Vous qui pour le prix d'une pomme ...*
- Pour Madame la Vicomtesse d'Ochi. *Amour, quitte tes armes ...*
- Stances. *Belle Armide, à quelle raison ...*
- Cloris se defend, &c. *Dorinde, croiriez vous ...*
- Responce au Cartel de Floridorants, &c. *Cheualier de Dedain ...*
- Pour le balet des Dieux Marins. *L'humeur de nos cœurs inconstans ...*

IM

JARDIN DES MUSES. ou se voyent les Fleurs de plusieurs agreables poësies, Recueillies de diuers Autheurs tant anciens que modernes. *A Paris, chez Antoine de Somma-ville & Augustin Courbé, 1643, in-12.*

— Epigramme, Imitée de l'Autheur de Diane de Montemaior, par de Lingendes. Alcidon parle. *Phylis auprès de cet ormeau ...*

LES DOUX ENTRETIENS DV PARNASSE OU LE THRESOR DES ESPRITS DE CE TEMPS. *A Paris, chez Claude Tupin, 1667, in-12.*

RPD

RECVEIL DE POÉSIES DIVERSES. Dedié à Monseigneur le Prince de Conty. Par M. de la Fontaine. *A Paris, chez Pierre le Petit, 1671, 3 v. in-12.*

— Elegie pour Ovide. *Ovide, c'est à tort ...*

NOUVEAU RECVEIL DES PLUS BEAUX VERS MIS EN CHANT. *A Paris, chez Guillaume de Luyne, 1680, in-8.*

— Chanson. *Si c'est un crime que l'aimer ...*

RB

RECVEIL DES PLUS BELLES PIECES DES POETES FRANÇAIS tant anciens que modernes. Avec l'histoire de leur Vie. Par l'Autheur des Memoires et Voyage d'Espagne. *A Paris, chez Claude Barbin, 1692, 5 v. in-12. — A Amsterdam, chez George Gallet, 1692.*

— Elegie pour Ovide ; Mise au devant de ses Metamorphoses, traduites par M. Renouard. *Ovide, c'est à tort ... (60 st.)*

(dans la Notice) :

— *Si c'est un crime de l'aimer ... (1 st.)*

— Stances. *Connoissant vôtre humeur ... (14 st.)*

ANNALES POÉTIQUES ou Almanach des Muses depuis l'origine de la poesie françoise. *Paris, 1778-1788, 40 v.*

— Elegie pour Ovide. *Ovide, c'est à tort ...*

— Epigramme imitée par l'Autheur de Diane de Montomajor. *Phylis auprès de cet ormeau ...*

- Stances. *D'où vient que sans effort ...* (7 st.)
- Stances. *Vous qui pour le prix d'une pomme ...* (4 st.)
- Stances. *Cognoissant vostre humeur ...* (21 st.)

POÉSIES ANCIENNES ET MODERNES, Pour servir de suite et de supplément aux autres Recueils. Paris et Rouen, 1781, 2 v. in-12.

- Stances. *Connoissant votre humeur ...* (15 st.)
- Pour Cloris malade. *Vous qui, pour le prix d'une pomme ...*
- Pour la naissance de Monsieur le Duc de Rethelois. *Les portes d'Orient ...* (25 st.)
- Stances. *Tirsis près d'un ruisseau ...* (28 st.)
- Stances. Sur les Metamorphoses d'Ovide, traduites par M. Renouard. (51 st.)
- A Madame la Vicomtesse d'Ochi. *Amour, quitte tes armes ...*
- Chloris se défend, &c. ... *C'est bien injustement ...* (20 st. — En note : *Si c'est un crime de l'aimer ...* 1 st.)
- Stances. *D'où vient que sans effort ...* (7 st.)
- Stances. *Belle Armide, à quelle raison ...* (5 st.)

Ces Recueils collectifs du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle nous donnent, à côté du poëme pastoral de De Lingendes, toute son œuvre purement lyrique, à laquelle la récolte des liminaires n'ajoutera pas énormément.

Il n'est pas sans intérêt de constater comment cette œuvre lyrique, d'ailleurs prématurément interrompue, s'est formée.

Deux ans après la publication des *Changemens*, Jean de Lingendes contribue, pour quatre pièces, au Recueil de D'Espinelle (P). Il sacrifiera ensuite l'une des quatre, *Les Vanitez de Floride*, que l'on ne verra plus jamais reparaitre. On s'explique mal les motifs d'une telle sévérité.

En 1609, l'éditeur du recueil de D'Espinelle, Guillemot, s'associe à Toussaint du Bray, l'éditeur des *Changemens*, pour mettre en vente un nouveau Recueil, dont l'arrangement a été confié cette fois à Fr. de Rosset (NR). Chez Du Bray, De Lingendes est chez lui. Il apporte dix-huit pièces, trois des quatre déjà connues, mais qu'il a renouvelées en les corrigeant et en les augmentant, et quinze nouvelles.

Et voilà son œuvre entièrement constituée. Elle ne s'accroîtra plus, en 1615, dans le second Recueil de De Rosset que d'une *Ode à la Reyne*, à la vérité très importante, dont l'abbé Goujet signale une édition séparée, de format in-octavo, à la date de 1611. Mais, si elle a existé en effet, elle est introuvable.

Les publications collectives qui, après la mort de De Lingendes, se sont succédé jusque vers la fin du dix-huitième siècle, n'ont plus fait que puiser dans cet ensemble telle ou telle série de pièces, tantôt les unes, tantôt les autres, selon le caprice, et sans toujours respecter suffisamment le texte. Il fallait noter cela par le détail, afin de mesurer l'étendue et la durée de la renommée du poète.

L'œuvre lyrique de De Lingendes est aussi variée qu'il se peut vu son étendue restreinte. Il y atteint à la grande poésie, par exemple dans l'*Elegie pour Ovide*. Il sait trouver des caresses de mots et de sentiments, qui sont délicieuses, et aussi de terribles ironies (ses *Stances à Silvie*) ; et il n'est pas jusqu'à ses vers de Ballet où il ne se montre le plus fin des poètes de cour.

## VI

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES D'ÉCRIVAINS DU TEMPS  
CONTENANT DES VERS DE JEAN DE LINGENDES

LE SIREINE de Messire Honoré d'Vrfé, Gentilhomme de la Chambre du Roy, Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses Ordonnances, Conte de Chasteauneuf, & Baron de Chasteaumorand, &c. *A Paris, chez Jean Micard, au Palais, en la gallerie allant à la Chancellerie, 1604.* In-16. [Seul exemplaire connu, Rylands Library, Manchester.]

— Au Berger Sireine. *C'est trop célé les traicts piquans ...*

— Le Berger Philene à Monseigneur d'Vrfé. *Stances. Soucy du Ciel, cœur genereux ...*

LES BAINS DE BOVRBON LANCY & LARCHANBAVT de I. Auberi Bourbonnois Docteur en Medecine medecin de Monseigneur le Duc de Montpensier. Au Roy. *Chez Adrian Perier, ruë S. Iacques, 1604.* In-12.

— *Stances. Ainsi (docte Aubery) ...*

— A Monsieur Du Laurans ... *Stances. Vous par qui cet Autheur ...*

RECVEIL DES ŒUVRES POÉTIQUES de I. Bertaut, Abbé d'Aunay et premier aumosnier de la Roynie. Seconde édition augmentée de plus de la moitié outre la précédente impression. *A Paris, pour Lucas Breyel, 1605, in-12.*

— A Monsieur Bertaut. Sur ses Cantiques. Sonet. *Modelle inimitable ...*

RECVEIL DE QUELQUES VERS AMOUREUX [de I. Bertaut]. Edition dernière, reueuë & augmentée. *A Paris, par Philippes Patisson, 1606, in-12.*

— A l'auteur de ce recueil. Sonet. *Belle ame, clair miroir ...*  
Signé : De L'ingendes.

ŒUVRES du feu sieur de Mont-Gaillard. *A Paris, chez Matthieu Guillemot, 1606, in-12.*

— Sur la mort du sieur de Mont-Gaillard. Sonnet. A son liure. *Jeune Orphelin, ne peux tu pas comprendre ...*

— Tombeau du feu messire Laurens de Galles, Seigneur du Mestrail, Voiron & Viuiers. *Icy du grand Mestrail repose ...*

TOMBEAU de tres haute, tres illustre et tres vertueuse Princesse Catherine de Rohan, Duchesse de Deux-Ponts. *A Paris, par Jean Ianon, rue du Foin, à l'enseigne de Ianus, 1609, in-4.*

— Pour Madame de Rohan ... Stances. *Ne penses pas triste Amarante ...*

LE JUGEMENT DE PARIS [par N. Renoüard]. *A Paris, chez Mathieu Guillemot, 1610, in-12.*

— A l'auteur. *En ouurant ce discours ...*

LES METAMORPHOSES D'OVIDE, traduites en françois, reueuës & ornées de figures, avec XV Discours contenans l'explication historique & morale des Fables, de plus, outre le Jugement de Paris, augmentées de la metamorphose des Abeilles traduite de Virgile, & autres diuers traitez. Par Nicolas Renoüard. *A Paris, chez la veuve Langelier, 1617, in-fol.*

Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort ... (61 St.)*

On lira, dans notre édition, toutes ces pièces, qui sont d'inégales valeurs.

Nous avons déjà parlé ci-dessus des liminaires, ignorées jusqu'à nous, du *Sireine* de Messire Honoré d'Urfé.

Le sonnet à Bertaut « Sur ses Cantiques » a été l'occasion d'une bévue bibliographique qu'il importe de relever. A la page LXI de son édition des Œuvres poétiques de Bertaut (Bibliothèque Elzévirienne, 1891), M. Adolphe Chenevière reproduit le sonnet, le signe : Cl. Garnier, et ajoute cette note : « Ce sonnet, non signé dans l'édition de 1620, est de Claude Garnier ; il est signé dans l'édition de 1633 ». Il est signé, mais de quel nom ? M. Chenevière lui-même, quand il examine l'édition de 1633 (p. 528), dit : « le sonnet non signé qui se trouve dans l'édition de 1620 aux pièces liminaires ... est signé de *Lingendes* dans l'édition de 1633 ». Pourquoi dès lors l'attribuer à Garnier ? Sans attendre à 1633, déjà 1605 donnait la véritable signature ; et toute la confusion vient sans doute de ce que là, immédiatement avant l'hommage de De Lingendes, figurait une Ode de Cl. Garnier, Parisien, que M. Chenevière ne reproduit pas, probablement pour la seule raison qu'il s'y est complètement embrouillé. S'il avait étudié avec attention le RECUEIL DES ŒUVRES de 1605, il n'aurait pas non plus fait dire à Jean de Lingendes : « ... ton ame est entrée dans les Cieux ». Notre poète ne commettait pas de ces fautes de prosodie. D'ailleurs cette mauvaise leçon entraîne plusieurs non-sens.

Nous citons de la traduction des Métamorphoses la plus ancienne édition que nous ayons rencontrée (Arsenal, 2874<sup>bis</sup>). Mais l'ouvrage avait paru pour la première fois bien antérieurement, puisque, dans le Recueil de De Rosset, 1609, De Lingendes intitule ses vers : « Elegie pour Ouide, mise au deuant de ses Metamorph. traduites par M. Renouard ».

## VII

## QUELQUES POÉSIES IGNORÉES DE JEAN DE LINGENDES

Jusqu'ici l'ensemble de la production littéraire du poète bourbonnais, telle que l'avaient reconstituée les bibliographes, était incomplet de plusieurs pièces (il en manque sans doute d'autres encore) que nous avons pu retrouver et que nous faisons

connaître pour la première fois dans cette édition. Il a déjà été question des liminaires du *Sireine* d'Honoré d'Urfé. Il nous reste à parler de trois autres pièces.

C'est d'abord, dans son texte complet, la Chanson : *Si c'est un crime que l'aymer ...* De cette délicieuse chanson qui, à elle seule, assura et prolongea la renommée de Jean de Lingendes, on ne connut longtemps que le premier couplet. L'éditeur du Recueil collectif de poésies dit Recueil de Barbin (Paris, 1692), qui en tout ce qui touche notre poète n'est pas plus avancé que les autres, déclare que « cette chanson plut si fort à Monsieur le Cardinal de Retz qu'il la fit repeter plusieurs fois à Lambert qui la chantoit devant luy ». Il se donne l'air d'être bien informé ; il ne fait cependant que résumer ce qu'en avait dit Gilles Ménage dans son *Anti-Baillet*, ouvrage de polémique publié à Paris en 1688. Baillet<sup>1</sup> avait accusé Ménage d'impiété pour avoir osé dans un de ses madrigaux italiens faire remonter à Dieu la responsabilité première de ses souffrances amoureuses. Ménage se disculpe en invoquant l'exemple de Jean de Lingendes, « homme de beaucoup de vertu et digne parent du Père de Lingendes, Prêtre de la Compagnie de Jésus et de M. de Lingendes, Evêque de Mâcon ».

« Il y a cinquante ou soixante ans, nous dit-il, qu'on chante à Paris et à la Cour, dans les compagnies les plus vertueuses de l'un et de l'autre Sexe, des vers qui disent une chose semblable en termes exprès :

Si c'est un crime de l'aimer ... (*un couplet*)

Le vieux Boisset fit sur ces paroles un air merveilleux : et je me souviens que Lambert le chantant un jour devant le Cardinal de Retz, alors Coadjuteur de Paris, Mr le Cardinal de Retz le lui fit repeter plusieurs fois, ce qu'il n'eust pas fait, s'il eust jugé ces paroles impies. Et je me souviens que Mr le Cardinal de Retz me dit en ce tems-là que ces vers estoient du Poëte de Lingendes. Mr de Charleval m'a depuis confirmé la même chose. »<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Dans son ouvrage intitulé : *Jugement des Sçavans*, Paris, Dezallier, 1685-1686, 4 tomes en 9 volumes in-12.

<sup>2</sup> Ménage, *Anti-Baillet*, t. XIV, pp. 20-21 : nous citons d'après l'édition d'Amsterdam, 1725.

Le Recueil de Barbin ne donne, et pour cause, pas un couplet de plus que *Ménage*. Le couplet unique se perpétua dans la mémoire des hommes pendant deux siècles,<sup>1</sup> et malgré tout, la chanson, dans son intégralité, demeurait ignorée. Prosper Blanchemain, il y a une cinquantaine d'années, pensa enfin la tirer toute entière de l'oubli, et n'y réussit encore qu'aux trois quarts. Le *Nouveau Recueil des plus beaux vers mis en chant* (2<sup>e</sup> édition, Paris, 1680), où ce prince des bibliophiles prit le texte qu'il publia dans le n<sup>o</sup> du 1<sup>er</sup> décembre 1871 du *Bulletin du Bouquiniste*, ne contient que trois stances sur quatre.<sup>2</sup> Une plus heureuse rencontre va nous permettre de faire revivre, au XX<sup>e</sup> siècle, l'adorable chanson telle qu'elle fut chantée à la cour de Louis XIII, aussi bien qu'à la ville. Complète, et accompagnée de cet « air merveilleux » de Boesset le père qui faisait les délices du Cardinal de Retz, elle se cachait dans un recueil de vers et de musique intitulé *Airs de Cour*, en huit fascicules dont le premier parut en 1615 et le dernier en 1628.<sup>3</sup>

Une autre chanson de De Lingendes a eu moins de chance encore. N'eût été le favorable hasard qu'un chroniqueur du XVII<sup>e</sup> siècle nous en conservait le premier hémistiche, ces vers nous auraient assurément échappé : même exhumés, ils étaient voués à retomber aussitôt dans cette pitoyable catégorie qui a pour rubrique : Auteurs Inconnus. C'est Tallemant des Réaux

<sup>1</sup> Une preuve assez curieuse de la popularité de cette chanson est la survivance en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, des deux vers : *La faute en est aux Dieux | Qui la firent si belle*, sous la forme d'un dicton « monostique » dont on fit l'application à Madame Du Barry (voir *Revue Bleue* du 21 février 1914, article de M. Marion). — Et, même pour le XIX<sup>e</sup> siècle, voici ce qu'on lit dans *Le Corsaire* du 11 janvier 1849 : « *La faute en est aux dieux qui la firent si belle* forme un vers de douze syllabes devenu proverbe. Peu de personnes savent qu'il est formé des deux avant-derniers vers de six syllabes qui terminent le couplet suivant de Lingendes, chansonnier contemporain de Boileau : *Si c'est un crime de l'aimer ...* ». — Lingendes, chansonnier contemporain de Boileau : le rédacteur de cet entrefilet du *Corsaire* savait beaucoup de choses ! (Communication de M. Madeleine.)

<sup>2</sup> C'est la deuxième stance qui manquait à Prosper Blanchemain.

<sup>3</sup> Voir à la Bibliographie des Recueils contenant des vers de De Lingendes.

qui nous vaut de pouvoir rendre à notre poëte de jolies stances composées par lui pour l'un des ballets royaux de 1609. Le spirituel auteur des *Historiettes* dit en parlant d'Angélique Paulet : « Le Ballet de la Reyne mère ... se dansa en ce temps-là. Elle (Mademoiselle Paulet) y chanta des vers de Lingendes qui commençoient ainsy :

Je suis cet Amphion, &c.

Or, quoy que cela convinst mieux à Arion, elle estoit pourtant sur un dauphin ... »<sup>1</sup>

Partant sur cette piste, nous nous mîmes à la recherche du petit poëme. Par bonheur la tâche ne fut ni longue ni stérile. Les stances se trouvent à la page 2 du cinquième livre de ce recueil d'*Airs de Cour* déjà signalé, et l'éditeur a eu le soin de nous conserver aussi la mélodie, due, comme la plupart de celles de l'époque, au talent de Boesset le père. Seulement la chanson est donnée comme provenant du Ballet du Roy, ce qui ne peut être que la vérité, puisqu'elle ne figure pas dans le *Recueil des vers du Ballet de la Reyne* (A Paris, chez Toussaint du Bray, 1609). Ce petit in-octavo de 11 pages<sup>2</sup> ne contient que trois pièces de vers, dont la dernière est de Malherbe et se lit dans ses œuvres. Les deux autres ne sont pas signées. Aucune, naturellement, ne débute par l'hémistiche que cite Tallemant. Mais la première a pour titre : *Récit de la Naïade portée sur un Dauphin*. Cela soulève une question intéressante. Tallemant aurait-il brouillé dans sa mémoire les souvenirs de deux ballets différents, et le Récit de la Naïade du Ballet de la Reine ne serait-il pas de la même main que les vers du Ballet du Roi ? M. Madeleine, notre devancier encore sur ce terrain, avait déjà été mené à cette pièce par Tallemant et n'hésitait pas à l'attribuer à Jean de Lingendes. Rien toutefois ne marque très expressément qu'elle soit effectivement de lui, sauf, peut-être, cette tournure : *Si c'est quelque chose possible ...* qui se retrouve presque textuellement dans

<sup>1</sup> Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édition Monmerqué et Paulin Paris, 1840, t. III, p. 11.

<sup>2</sup> Reproduit dans les *Ballets et Mascarades de la Cour, de Henri III à Louis XIII*, publiés d'après les éditions originales par M. Paul Lacroix, Genève, Gay et fils, 1868-1878, 6 v. in-12.

cet autre de ses vers : *Si c'est quelque chose certaine ...* ; puis aussi la coupe métrique qui lui est chère, qui est celle des *Changemens*, et de plusieurs morceaux de commande analogues, par exemple les stances *Pour le Ballet des Dieux Marins*. Le style, par sa grâce et sa facilité accentuée l'air de parenté, et une comparaison minutieuse de tous ces textes de caractère semblable nous conduit finalement à la même conclusion que M. Madeleine. Il n'est que vraisemblable que Jean de Lingendes ait été appelé à fournir au Ballet du Roy le *Récit d'Amphyon* et le *Récit de la Nalade*, émule d'Arion, au Ballet de la Reyne-mère. L'étourderie de Tallemant nous aura donc dotés de deux pièces pour une.

## VIII

## SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Le texte des *Changemens* que nous reproduisons est celui de l'édition de Paris, 1614, dont le seul exemplaire connu se trouve au British Museum. Nous avons exposé avec toute la minutie désirable comment l'exemplaire que nous désignons par le sigle O, encore qu'il nous paraisse bien en effet représenter, dans sa majeure partie, l'Édition Originale, ne nous semble pas présenter des garanties de sûreté absolues ; en outre il n'est pas conservé dans un dépôt public, et ne peut par conséquent être consulté à loisir par tous.

L'impression de Paris, 1614 (A), est, selon toutes probabilités, la seconde par ordre chronologique. Elle porte la marque de l'éditeur officiel et « privilégié » de De Lingendes. Elle a été exécutée du vivant de l'auteur, et a été assurément revue par le poète lui-même.

Chaque fois que le texte est fautif, nous le corrigeons, à l'aide autant que possible, des autres éditions ou du manuscrit de la *Gynégyrie*, en ayant soin toujours d'indiquer la correction en note. Dans les rares occasions où ce secours nous manquait, nous avons fait la rectification qui s'imposait, selon les exigences du sens, de la grammaire ou de la versification, et nous n'avons jamais manqué d'en avertir le lecteur au bas de la page. Seuls quelques détails de ponctuation modifiés, assez rares d'ailleurs,

tels qu'un point d'interrogation substitué au simple point, ou une virgule ajoutée çà et là, n'ont pas, à notre sens, nécessité cette mesure.

Pour les poésies diverses qui forment la seconde partie du volume, nous avons adopté l'ordre suivant :

La pièce intitulée *Les Vanitez de Floride* passe en premier lieu. Elle a paru, pour la seule et unique fois, dans la série de quatre pièces que l'auteur offrit en premier au public. Les trois autres ont passé dans la série des dix-huit pièces de 1609, et elles y figurent avec un bien meilleur texte. Nous les y avons donc maintenues, et nous avons laissé à ce groupe toute son homogénéité. Il se complète par l'*Ode à la Reyne* et la Chanson : *Si c'est un crime ...* En dernier lieu viendront les vers repris aux œuvres de divers écrivains contemporains et compatriotes ou amis de Jean de Lingendes.

Le *Récit d'Amphyon* et le *Récit de la Nalade*, afin de satisfaire à de derniers scrupules seront placés en Appendice, ainsi que la *Complainte de Leandre*. Cette dernière pièce ne s'est introduite que dans les éditions irrégulières et non avouées, toutes exécutées à l'insu et loin des yeux de l'auteur, évidemment sans sa participation. Et puis, elle est si inférieure au reste comme langue, comme style et allure générale, et comme correction prosodique, qu'il est bien permis d'émettre quelques doutes sur son authenticité.

D'autres Appendices contiendront quelques remarques littéraires et historiques ayant trait aux textes publiés, et enfin les vers à la louange de De Lingendes, accompagnés de notes biographiques sur ceux qui les ont écrits.

Je ne terminerai pas sans remercier plusieurs personnes qui ont bien voulu me faciliter ma tâche par leur concours ou par leurs conseils. J'ai une obligation particulière à M. Kastner, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Manchester : le premier, il m'a conseillé d'entreprendre cet ouvrage et m'a sans cesse encouragé dans mes études. M. Paul Blanchemain, avec une extrême bienveillance, s'est empressé de mettre à ma disposition deux documents de la plus grande importance, et qui m'étaient indispensables : le Manuscrit de *la Gynégurie* et l'édi-

tion qu'il possède des *Changemens*. Il s'est en outre chargé de collationner ma copie du texte sur le Manuscrit ; et combien cette opération a dû être laborieuse, le nombre des variantes qu'il a relevées le prouve à lui seul.

M. Jacques Madeleine mérite bien ici une place à part. L'intérêt si affectueux qu'il a porté dès le début à mon travail, les indications que sa grande expérience et son érudition sur le sujet traité lui ont permis de me donner à tout instant, enfin le secours qu'il m'a constamment prêté dans la préparation et l'exécution de l'œuvre entreprise, m'ont été d'un prix inestimable. La nécessité de me conformer, étant si loin, au plan des éditions de *Textes Français Modernes* a naturellement entraîné de nombreuses difficultés ; mais, grâce à l'obligeance du Conseil de la Société, grâce aux soins précieux de M. Madeleine et de M. M'Kechnie, l'infatigable Secrétaire de la *Publications Committee* de l'Université de Manchester, voici qu'enfin ce modeste volume aura pu paraître, bien que des circonstances sur lesquelles nous ne pouvions rien en aient retardé quelque peu la publication.

LES CHANGEMENS  
DE LA BERGERE IRIS

### EXPLICATION DES SIGLES

- M = Le Manuscrit de *La Gynégyrie Représentée par la Bergere Iris*.  
A = *Les Changemens*. Édition de Paris, 1614.  
B = *Les Changemens*. Édition de Rouen, 1614.  
C = *Les Changemens*. Édition de Paris (T. du Bray), 1618.  
D = *Les Changemens*. Édition de Paris (Jacques Le Gras), 1618.  
E = *Les Changemens*. Édition de Tournon, 1618.  
F = *Les Changemens*. Édition de Paris, 1623.

A TRES-HAVTE  
ET PVISSANTE, MADAME  
LOVYSE DE LORRAINE, Princesse de Conty

MADAME,

5 Puis que c'est la coustume des Escriuains de  
mettre sur le front de leurs œuures, comme vne  
sauuegarde contre le Temps, le Nom de quelque  
illustre Personne, que le sang & le merite recom-  
mandent à la Memoire, Je m'adresse à vne Princesse  
10 en qui la perfection se faisant admirer, peut rendre  
avec raison les Siecles passez enuieux du nostre, &  
le Ciel ialoux de la Terre. Permettez-moi (MADAME)  
que ce petit Liure ait la faueur de porter vostre  
Nom Auguste, qui par vos vertus estant immortel,  
15 empeschera par le respect de cette qualité, que les  
Ans n'ozeront l'attaquer, le voyant paré d'vn tiltre  
si glorieux : N'ayant toutesfois rien entrepris par  
presomption, mais seulement afin que ceux qui  
blasmeront mon ignorance en cet Ourage loüent  
20 mon iugement en l' Election que i'ay faicte de vous  
le presenter, & par luy l'Ouurier de qui (s'il plaist à  
vostre Grandeur) vous excuserez les defauts, par le  
desir qu'il auoit d'estre recogneu,

MADAME,

25 *Vostre tres-humble seruiteur,*

I. DE LINGENDES.

2. D, et puissante Dame, Madame — 3. D, Loyse — 12. D, Permettez moy donc, Madame, — 16. F, voyons | F. titre — 26. *Signature* : A, C, F, de Lingendes ; B, D, E, Delingendes



## A ELLE-MESME

### SONNET

Princesse que du Ciel les Dieux ont fait descendre  
Pour monstrier ce qu'ils font, & se faire honorer,  
En qui tant de vertus ils ont voulu respandre,  
4 Que sans Idolatrie on vous peut adorer.

Vertus que le penser ne peut mesme comprendre,  
Et telles que celuy qui les sçait admirer,  
Iuge que sans miracle on ne les peut attendre,  
8 Ny sans outrecuidance aussi les desirer.

Quand on louera ces Ducs tant renommez en France,  
De qui vous auez eu le Nom & la Naissance,  
11 Entr'eux par ces vertus vous tiendrez vn beau rang :

Et bien qu'ils soient desia demy-Dieux dans l'Histoire,  
On ne peut toutesfois vous louer de leur sang,  
14 Qu'on ne les loue encor' bien plus de vostre gloire.

*Titre.* A elle-mesme, c'est-à-dire : A la Princesse de Conti. —

2. D, ce qu'ils sont

## EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY

Par grace & priuilege du Roy, il est permis à Toussaint du Bray, Marchant Libraire Iuré en l'Vniversité de Paris : d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer vn  
5 liure intitulé, *Les Changemens de la Bergere Iris*. Sans qu'aucun Imprimeur ou Libraire, de ce Roiaume le puisse imprimer ou faire imprimer sans le consentement dudict du Bray, pendant le temps & terme de dix ans entiers, & accomplis, & ce à peine de cent escus d'amende, applicable  
10 moitié aux pauvres, & l'autre audict du Bray, & de tous despens dommages & intherests, & de confiscation des exemplaires : comme plus amplement est declaré audit Priuilege. Donné à Paris ce 15. Octobre 1605.

*Par le Roy en son Conseil.*

BRIGARD.

# LE PREMIER CHANT

## DES CHANGEMENS

de la bergere IRIS

6  
BEAUX Espris qui dedans ces Vers  
Lirez de mes malheurs diuers  
La vraye & lamentable Histoire,  
Ie vous en trace le Discours  
Pour estre plaint en mes Amours,  
Non pour en tirer de la gloire.

12  
Le vert Laurier qui sert de pris  
Au trauail des meilleurs Espris,  
N'est pas le prix que ie souhaite,  
Ie desire icy seulement  
Le titre de fidelle Amant  
Et non celuy de bon Poëte.

18  
Car aussi vous tromperiez-vous  
D'attendre vn ourage bien doux  
D'vn pauvre Amant que la Nature  
Produisit pour le martirer,  
Qui ne sçait que bien endurer,  
Non bien dire ce qu'il endure.

*Titre.* M, Premier Poeme | de la Gynegyrie | Representé (*sic*) par la Bergere | Iris. | — 11. M, D, tiltre | A, C, F, fidell'. Dans M, B, D, E, *cette forme hétéroclite est remplacée par la forme usuelle (que nous adoptons).*

O toy Tyran de mes desirs,  
 Auteur de tant de deslairs  
 Dont mourant ie sens les ataintes,  
 Amour mon immortel vainqueur,  
 Puis que tu fais mourir mon cœur,  
 24 Au moins fais-en viure les plaintes.

Ou pour descrire mes douleurs  
 Fay de l'ancre de tant de pleurs  
 Pleurs helas ! si pleins d'amertume,  
 Qu'en trois ans mon œil a versé,  
 Et des traits dont tu m'as percé  
 30 De chacun fais-en vne plume.

Et toy qui me va consumant  
 Belle cause de mon tourment,  
 Reçois cet ouurage en memoire  
 De mon Amour, & permets moy  
 De chanter ta gloire & ma foy,  
 36 Et ma foy pour ta seule gloire.

Que si les vers que i'ay chantez  
 Ne monstrent toutes tes beautez  
 Ne crois point que ce soit par haine,  
 Pourquoi t'en offencerois-tu,  
 Voyant que de mesme i'ay teu  
 42 Plus de la moitié de ma peine ?

Cependant, Iris, s'il te plaist  
 Tu recevras telle qu'elle est,  
 Ceste Histoire de mon martire,

20. M, de tous mes deslairs — 25. M, Ou pour escripre — 26. M, encre — 31. D, vas — 39. E, pour haine — 41. M, que moy-mesme i'ay teu — 45. A, C, E, F, Cest' Histoire

48 Et tu me lairras esperer  
 Que me l'ayant faict endurer  
 Tu prendras plaisir de le lire.

54 Dans la Crete vn iour du Printemps  
 Deux bergers de chaut halletans,  
 Alloient dans vn bocage sombre,  
 Et fuyans la chaleur du iour  
 Qui brusloit les prez d'alentour  
 Ils menioient leurs troupeaux à l'ombre.

60 Ils suiuoient vn petit ruisseau,  
 Qui courtois baignoit de son eau  
 Les racines de ce bocage,  
 Bocage qui pour empescher  
 Que le chaut ne le fist secher  
 Le tenoit frais sous son ombrage.

66 Des-ja s'estans mis à couuert  
 Dessous ce doux ombrage vert,  
 Dessus l'herbe ils s'alloient estendre,  
 Quand ils ouyrent vne voix  
 Qui, foible pour sortir du bois,  
 Se faisoit sourdement entendre.

72 Lors à petis pas s'approchans,  
 Dedans vn buisson se cachans,  
 Ils virent vn viuant Idole  
 Tel qu'on despeindroit la Pitié,  
 Couché sur le sable à moitié  
 Et moitié sur la mousse molle.

46. E, lerras — 48. M, D, E, de la lire — 51. M, boccage — 60. M, soubz — 63. M, Ilz s'alloyent dessus l'herbe estendre — 72. M, A moytie sur

78 D'une main sur son bras plissé  
 Dont le coude estoit enfoncé  
 Dans un gazon de mousse verte,  
 Il soustenoit en se baissant,  
 Son chef sur son col languissant,  
 Et tenoit sa face couverte.

84 A son habit, bien qu'estranger,  
 Ils creurent qu'il estoit Berger,  
 Dont l'Ame estoit d'ennuy touchée,  
 Car ils voyoient de temps en temps  
 Dedans l'eau ses pleurs dégouttans,  
 Sur qui sa teste estoit panchée.

90 On eut creu que de ce ruisseau  
 Ses yeux espuisoient toute l'eau  
 Pour apres en pleurs la respandre,  
 Si plustost encor on n'eust creu  
 Que ce ruisseau de pleurs accru,  
 Sa source en ces yeux devoit prendre.

96 Si tost qu'ils furent pres de luy,  
 Il se teut, semblant que l'ennuy  
 Ou la Mort causât son silence,  
 Car ils ne le creurent vivant  
 Que par ses sospirs, qui souuent  
 Leur en donnoient de l'apparence.

Les Zephirs pour ne l'esueiller,  
 Pensants qu'il voulut sommeiller,  
 Craintifs retenoient leur haleine,

81. M, ennuitz — 83. M, ses pleurs dedans l'eau dégoutans — 90. M, a ses yeux : D, en ses yeux — 92. M, croyant que l'ennuy — 93. M, causoit — 99. M, leurs halaines

102 Ou, touchez de ses desplaisirs,  
Ils se changeoient en ses souspirs  
Pour l'aider à plaindre sa peine.

En fin s'esmouuant en sursaut  
Et leuant ses yeux mous en hault  
Appellant la mort à son aide,  
Helas (dit-il), pauure affligé,  
108 Seray-ie iamais alegé ?  
Mon mal-heur est-il sans remede ?

O Dieux ! pourquoy si longuement  
Opiniastre en mon tourment  
Sur moy vostre ire est-elle eprise ?  
Finissez ma vie, ou ma foy,  
Et ne permettez que par moy  
114 La Mort en fin s'immortalise.

Permets ô destin importun,  
Qu'vn remede aux hommes commun  
De ce fier malheur me deliure ;  
Ou qu'il ait sans plus m'offencer,  
Des æles pour me delaisser,  
120 Ou qu'il n'en ait plus pour me suiure.

A ces mots la voix le laissant,  
Vne langueur le saisissant,  
Ayant la couleur pasle & perse,

101. M, changeoyent en soupirs (*vers faussé*) — 102. M, ses paines  
— 103. M, Enfin se mouuant — 104. M, Leuant ses yeux moites en  
haut — 107. M, E, allégé — 109. M, O Dieu — 110. M, a mon  
tourment — 111. E, éprinse — 120. M, n'en ayt point

126 Les yeux à my-clein decouverts,  
Les deux bors de la bouche ouuerts,  
Il cheut sans force à la renuerse.

132 Ces Bergers saisis d'un transport,  
Et croyans tous deux qu'il fust mort,  
Accoururent sur ceste riue,  
Et touchez d'un semblable ennuy,  
Ils ietterent de l'eau sur luy,  
Rappellans son ame fuitiue.

138 A ce coup encor' mi-pasmé,  
Encor' de langueur assommé  
Il ouurit sa lente paupiere  
Pour voir qui l'alloit secourant,  
Mais pour ce coup son œil mourant  
Ne peut mesme voir la lumiere.

144 Et ne pouuant ouurir les yeux,  
Pour voir ces bras officieux,  
Dont la vie il sembloit reprendre,  
Il voulust s'ayder de la vois,  
Qui foible encor' pour ceste fois,  
Son desir ne put faire entendre.

150 Mais se leuant, ayant repris  
La voix, la veue, & ses esprits,  
Et sentant sa vigueur s'accroistre,  
Il tourna ses yeux languissants,  
Sur ces deux Bergers gemissants,  
Mais il ne les peut recognoistre.

124. M, my clin descouverts — 125. M, Les deux os de la bouche  
— 140. M, les bras — 141. D, Ou la vie — 144. D, peut — 145. M,  
s'esleuant — 146. M, et les esprits — 148. M, Il tourne — 149. M,  
Vers ces deux bergers

156 Bergers qui m'avez secouru,  
 Leur dit-il, il a bien paru  
 Par vostre cruelle assistance  
 Que vous ne sçavez qui ie suis,  
 Qu'eussiez vous eu de mes ennuis  
 Ou point ou plus de cognoissance.

162 Si deuant qu'estre esuanoui  
 Vous eussiez tous deux bien ouï  
 Mon malheur, mon mal, mon enuie,  
 Et quel suiet i'ay de mourir,  
 Vous n'eussiez peu me secourir  
 Qu'en m'aidant de finir ma vie.

168 Hélas ! c'est bien m'estre ennemis  
 Que de m'auoir ainsi remis  
 En vie, ou plustost au supplice,  
 M'empescher ainsi de mourir  
 Las ! ce n'est pas me secourir,  
 C'est me faire vn mauuais office.

174 Vn Amant est bien consolé  
 Lors qu'estant ainsi bourrelé  
 Vn sien ami n'ose pretendre  
 De venir pour le consoler,  
 Et moins encor' de lui parler  
 Du remede qu'il y peut prendre.

Bergers, en mon affliction  
 Fuiant la consolation  
 Plus que mon mal mesme inhumaine,

151-186. F, Ces six stances sont supprimées. — 154. M, que ie suis —  
 155. M, ennuitz — 156. M, Ou plus ou point — 160. M, subiet —  
 162. M, m'aidant a finir — 170. D, ainsi *omis (vers faussé)* — 173.  
 M, pour luy parler — 175. B, D, Bergere

180 Je fuis les cœurs plains de pitié  
Aiant mis vne inimitié  
Entre le remede, & ma peine.

186 Que si ie pensois de l'auoir  
De crainte de le receuoir  
Je m'osterois plustost la vie,  
Et ie vis, à fin seulement  
Que la cause de mon tourment  
Par la mort ne me soit rauie.

192 Que me profite-[t-]il aussi,  
Qu'vn amy piteux vienne icy,  
Afin qu'vn remede il m'ordonne  
En ce mal, dont mon cœur se deult,  
Si mon mal luy mesme ne peut  
Me permettre d'ouyr personne ?

198 A tous ces mots tout soucieux,  
Il portoit les mains à ses yeux  
Moüillez d'vne pluye eternelle,  
Et l'on eust dit en son ennuy  
Que la douleur parloit par luy,  
S'il ne parloit plustost par elle.

Lors Daphnis l'vn de ces Cretois  
Poussant en crainte ceste voix,  
Cesse (luy dit-il) de destruire

182. M, de la recevoir — 184. M, affin seulement — 186. M, Par la fin ne me — 187. *Nous corrigeons la leçon défectueuse des diverses éditions et de M.* — 190. M, se deut — 194. M, ses mains — 195. M, B, D, Moüillez : A, F donnent Mollieez. *Nous corrigeons cette graphie* — 196. D, dit *omis* (*vers faussé*).

204 Le repos qui peut t'assister,  
La douleur ne peut profiter,  
Elle qui ne sçait rien que nuire.

Et quelle estrange cruauté,  
Pauvre estrange, nous eust-ce esté,  
Si nous t'eussions veu de la sorte  
Sans te prester quelque support,  
210 Dedans nous vray'ment par ta mort,  
Quant-&-quant la pitié fut morte.

Et croy pour certain que ce Dieu,  
Qui nourry iadis en ce lieu,  
Nous recommanda l'hostellage,  
De ta vie ayant pris le soin,  
216 Nous a conduits pour ton besoin  
Tout à point dedans ce bocage.

Ta douleur eust donc souhaité,  
Qu'au lieu que nous auons ietté  
Sur toy d'un charitable office  
De l'eau puisée en ce ruisseau  
222 Que nous t'eussions fait vn tombeau  
Dans le sable où ceste eau se glisse.

De l'eau (dit-il lors à Daphnis,  
Ses mots derniers n'estant finis  
Renforçant sa foible parole)  
C'est donc l'eau qui va m'animant,  
228 Elle est donc ores l'Element  
De la passion qui m'affolle.

214. M, soing — 215. M, a conduit pour ton besoing — 216. M,  
point — 220. M, dans ce ruisseau — 223. E, (dit alors à Daphnis)

De là ie cognois que mes pleurs,  
 Pleurs qui deuroient de mes douleurs  
 Epuiser toute la substance,  
 Au lieu de me faire mourir  
 Seruent afin de les nourrir  
 234 D'aliment propre à leur essance.

De mesme quand à chef baissé  
 Dedans la mer ie me lançay,  
 Du plus profond de l'onde amere  
 L'Amour me ramena sur l'eau,  
 M'empeschant d'auoir mon tombeau  
 240 Dans le saint berceau de sa mere.

Plaise aux Dieux de te soulager,  
 Luy dit Damis l'autre Berger,  
 Et d'estouffer par l'oubliance  
 De la cause de ton tourment  
 En toy ce trop vif sentiment,  
 246 Ou l'adoucir par l'esperance.

Cest heur nous estant arriué,  
 Que nous t'ayons ainsi trouué  
 Pour te rendre ce bon office,  
 Pour nous rendre cet heur plus doux :  
 Vis content icy parmy nous,  
 252 Et nous te ferons tout seruice.

Mais nous pouuons icy nous seoir  
 Pendant que la frescheur du soir  
 Rendra l'ardeur du iour esteinte,

229. B, D, ie recognois (*vers faussé*) — 238. M, L'Amour me renleva  
 — 241. F, Plaisent aux Dieux : M, Plaise au Dieu — 246. M, par  
 esperance — 251. M, Vis icy content — 255. M, Rendra du iour  
 l'ardeur esteinte

258

Et nous sommes prêts d'escouter  
S'il te plaist de nous le conter,  
Le triste suiet de ta plainte.

264

Alors ce Pasteur estranger  
Demeura long-temps à songer  
Comment il pourroit l'entreprendre,  
En-fin d'un maintien plein de dueil,  
Ayant sur tous deux ietté l'œil,  
En ces mots il se fit entendre.

270

Quand Dedale eschappa d'icy,  
Son filz qui le suiuoit aussi  
Moins esleué par son plumage  
Qu'il ne l'estoit par son orgueil  
Voulant s'approcher du Soleil,  
Au milieu de l'air fit naufrage.

276

Ce pauvre Pere en sa douleur  
Voulut despeindre ce malheur  
Causé par son Filz temeraire,  
Mais essayant de le tracer,  
Il ne sceut par où commencer,  
Ny mesmes ce qu'il vouloit faire.

Ainsi pensant en mesme accés  
A mes amours dont le succés  
Tout plain de desespoir m'affolle,

257. M, de nous raconter — 258. M, subiet — 260. M, B, D, Demeurant longtemps — 261. M, Comme il le pourrait entreprendre — 262. D, maintien de dueil (*vers faussé*) — 271. M, Le pauvre Pere — 272. M, son malheur — 276. M, D, mesme — 277. M, en mes accés — 278. M, En mes amours

282           Ie viens muet, & mes douleurs  
 Me laissans seulement des pleurs,  
 M'ostent la voix & la parole.

288           Car, Bergers, i'aurois bien desir,  
 Pour vostre enuie & mon plaisir,  
 Que vous cogneussiez mon martire,  
 Car comme ce m'est vn tourment  
 D'endurer muet en aymant,  
 Ce m'est vn plaisir de le dire.

294           Vous apprendrez si ie le puis  
 Par mon discours mes longs ennuits,  
 Mais ayez mesme patience  
 Pour m'ouyr, & les escouter,  
 Que i'en eus pour les supporter,  
 M'estant perdu par ma constance.

300           Ces Cretois s'assirent tous deux  
 Et luy s'assit au milieu d'eux,  
 Tous trois sur cette mesme rieu,  
 Lors Philene (ainsi fut nommé  
 Ce Berger d'Amour consommé)  
 Fit oüir ceste voix plaintiue.

Bergers, vous cognoistrez ce iour  
 Vn pauure cœur sur qui l'Amour  
 Donna mille attaintes mortelles,

281. M, Me lassant seulement de pleurs — 282. M, M'ostant —  
 283. M, i'aurois. *Les éditions portent auroy. Nous suivons M.* — 285.  
 M, De vous raconter mon martyre — 286. B, D, torment — 292. M,  
 Pour oüyr a les raconter — 293. M, Que i'ay eu pour les supporter |  
 B, C, D, E, i'en eu — 295. M, Les Cretois — 303. M, Donne

Et voidant souuent son carquois  
 Versa plus de traits mille fois  
 306 Qu'il n'a de plumes en ses æsles.

Encor' luy suis-ie tant tenu  
 Qu'on ne m'eut iamais recogneu  
 Que par l'histoire de ma peine,  
 Iris l'obiet de mes ennuits,  
 A bien fait sçauoir qui ie suis  
 312 Et combien elle est inhumaine.

Nous soulions tre-tous l'appeller  
 Du nom d'Iris, qui dedans l'air  
 Sur vne humide nuë esclose,  
 Est vn signe qu'il doit pleuuoir,  
 La cruelle aussi se fit voir  
 318 De mes pleurs le signe & la cause.

Et si les Pasteurs plus sçauants  
 Ont dit quand ils parloient des vents,  
 Qu'Iris de l'air est leur parente,  
 Las ! Bergers, ie puis bien aussi  
 En croire autant de ceste-cy  
 324 Tant ie l'ay cogneuë inconstante.

On nomme Iris vn arc aux Cieux,  
 Mais la mienne merite mieux  
 Le nom d'arc, qu'elle a fait paroistre  
 Aux coups qu'en mon cœur elle a fais,  
 Et mieux que son nom ses effets  
 330 En moy vous le feront cognoistre.

305. M, Vers — 306. M, des plumes dans ses aisles — 310. M, Iris  
 obiet de mes ennuys — 311. M, que ie suis — 313. M, E, trestous : B,  
 D, tretous : C, tre-tous — 316. M, doibt — 317. D, le fit voir — 328.  
 M, a fait

Je suis d'Arcadie, & les flos  
 Du clair Ladon tiennent enclos  
 Les prez où mon pere demeure,  
 Seiour dont l'amour m'a priué  
 Depuis peu, n'estant arriué  
 336 En ce bord que depuis vne heure.

De seize ans mon âge on contoit,  
 Lors qu'au pres de Pize on ventoit  
 Pour bon maistre de la Musette,  
 Et pour bien instruire la voix,  
 D'arain, qu'une Nymphé des bois  
 342 Du dieu Pan conceut en cachette.

On contoit merueilles de luy,  
 Et ie croy qu'encor aujourd'huy  
 Sa gloire par le monde volle,  
 Vn si grand renom m'appella,  
 Et mon pere m'enuoya-là,  
 348 Pour apprendre en si bonne escolle.

Par l'amour ie fus arresté  
 Si tost qu'un peu i'eu fréquenté  
 Les Bergeres de ce vilage,  
 Ie n'estois qu'un pauvre Berger,  
 Mais pourtant pouuois-ie engager  
 354 En l'Amour le cœur plus sauage.

332. M, L'Adon — 334. *Nous corrigeons la leçon de A, F, ce iour, d'après M, B, D, E.* — 341. M, Damin, qu'une : D, E, Darain — 342. M, Conceut du Dieu Pan en — 343. M, D, merueille : B, meruelle — 351. A, C, E, F, Bergers. *Nous corrigeons avec B, D.* — 352. M, Ie n'estois qu'un simple berger : B, C, E, estois : D, estoi : A, estoii. *C'est la première forme que nous adoptons.* — 354. M, En amour

Car l'Amour qui me conduisoit  
 Et mes desirs fauorisoit  
 Dans mes yeux sembloit tousiours estre,  
 Me comblant à lors de cest heur,  
 Que par le nom de seruiteur  
 360 I'acqueroy le pouuoir de Maistre.

Au vent de mes premiers soupirs  
 Je remplissoy de doux desirs  
 Le cœur des plus froides Bergeres,  
 Qui me voyoient apres manquer  
 A mes sermens, & suffoquer  
 366 Sans peine mes flames legeres.

P'en aimoy qui m'aimoient aussi,  
 Et qui receuoient à mercy  
 La douce langueur de mon âme,  
 Et trouuans belle cette ardeur,  
 Estimoient leur estre vn grand heur,  
 372 De brusler en la mesme flame.

Heureux en Amours si plaisants  
 Je coulay le cours de trois ans,  
 Qui fut le terme de l'absence  
 Qui me detint hors de nos bois,  
 Où me rappella mainte-fois  
 378 Celuy qui me donna naissance.

A ce fascheux commandement  
 Meilleur fils que fidelle Amant,  
 Las ! non pas sans prendre querelle

356. M, mes désirs tousiours guidoit — 357. M, souloit tousiours estre  
 — 361. M, Aux vents — 362. M, Je remplissois de doux désir — 363.  
 M, Les cœurs — 370. M, treuant — 371. M, vn bon heur — 372. M,  
 dans la mesme — 374. M, l'escoulay — 376. M, Qui me retint —  
 377. A, F, r'appela : D, r'apella — 379. M, commencement

384 Contre ma foy, ie dis adieu  
A Lisis, qui seule en ce lieu  
En fin m'eust peu rendre fidelle.

390 Mais résolu de la quitter  
L'ennuy que ie pris d'absenter  
L'œil d'une si chere maistresse,  
Me mit en fieure, dont le cours  
Retournant de trois en trois iours  
Me detint sept mois en tristesse.

396 Si tost que ie fus de retour  
Cilise Nymphé en qui l'Amour  
Estoit vn vainqueur redoutable,  
Me vit souuent en diuers lieux,  
Et voulut en fin que ses yeux  
De leurs feus me creussent capable.

402 Ses cheueux cendrés & bien longs  
Ondoyent iusqu'à ses talons,  
Beaux cheueux qui cachoient la cendre  
Dont ses yeux recelloient les feux,  
Beau poil qui monroit dans quels neux  
Amour peut les ames surprendre.

Son teint en quelque lieu vermeil  
Estoit ailleurs aux lis pareil,  
Qui me la fist treuuer si belle,

383. M, l'Iris — 384. M, Cent fois m'eust peu — 385. M, resoulu  
— 388. M, fiebure — 390. M, destint — 398. B, D, Ondoyent — 401.  
M, quelz neudz : B, D, næus — 405. *Tous les imprimés donnent* Qui me  
la firent voir si belle. *Nous adoptons la leçon de M, qui nous semble pré-*  
*férable.*

408 Que mon œil sur elle arresté  
Consentit que ma liberté  
Sans regret se perdît pour elle.

Mais n'ayant pas pres-qu'à moitié  
De ce qu'il falloit d'amitié,  
Lisis s'en estant emparee :  
En ses mains pourtant ie remis  
414 Voyant ces beaux yeux m'estre amis,  
La part qui m'estoit demeuree.

Or auant qu'estre captiué  
Par Cilize ie me trouuay  
Dans vn bal en nostre vilage,  
Où ceste Iris à l'impourueu,  
420 Sans me cognoistre m'ayant veu  
Coniura des lors mon seruage.

Iris ayant l'œil dessus moy,  
Elle y trouua ie ne sçay quoy,  
Où l'Amour se faisoit paroistre,  
Qui ce pendant malicieux  
426 M'auoit tant aueuglé les yeux  
Que ie ne l'ai peu recognoistre.

Depuis il me l'a trop fait voir,  
Mais pour vous faire icy sçauoir  
(Comme apres i'en eu cognoissance)  
Et son âge, & quelle elle estoit,  
432 Quinze ans alors elle contoit,  
Depuis le iour de sa naissance.

408. M, se perdrait — 411. M, L'Isis — 413. M, D, Voyant ses  
beaux — 417. M, En vn bal de nostre vilage — 426. M, Que ie ne le  
pouvois cognoistre. *Nous corrigeons la leçon défectueuse des diverses éditions :*  
ie ne l'a peu — 430. M, Et son aage auquel elle estoit

Son port, son geste, & son discours  
 Tous mignards auoient mille amours,  
 Sa face estoit mignonne, & telle  
 Que l'auoit, ou deuoit auoir  
 La Nymphé qui peut esmouuoir  
 438 Phœbus de courir apres elle.

Sur son teint blanc & vermeillet  
 Naissoit le lis blanc & l'œillet,  
 Sa bouche de Cinabre peinte  
 Estoit telle, qu'en sa saison  
 Vne rose en comparaison  
 444 Sembloit toute pasle & deteinte.

Ses cheueux en cordons notiez,  
 Ou libres en l'air en-ioüez,  
 Des ames les chesnons aimables,  
 Comme si Midas autrefois  
 Les eut etrains entre ses doigts,  
 450 A du fil d'or estoient semblables.

Dans les prez elle se plaisoit,  
 Et fort peu souuent conduisoit  
 Des troupeaux hors de son vilage,  
 Non que ses iours fussent oisifs,  
 Car tousiours ses doigts inuentifs  
 456 Faisoient quelque gentil ouurage.

En ce temps son cœur fut atteint  
 D'vn regret qui ternit son teint,  
 Aymant Licaste, qui par quinte

433. M, Son poil, son geste, son discours — 436. M, Que l'amour  
 on diroit auoir — 439. M, teinte — 444. M, Etoit toutte pasle et  
 destainte — 446. M, enuoyez — 448. D, Maidas — 453. M, Les  
 troupeaux — 455. B, D, dois — 459. M, L'Icaste

La quitta, luy manquant de foy,  
 Et se retirant de sa loy  
 462 Fit vne maistresse à Corinte.

Cruel & plus ingrat Pasteur,  
 Indigne d'auoir eu cet heur  
 Que d'estre aymé de ma Bergere,  
 Ingrat & plus cruel Berger  
 468 Qui d'Iris voulut s'estranger,  
 Et mesme pour vne estrangere.

Cependant elle recherchoit,  
 Par le desir qui la touchoit  
 De pouuoir m'atirer vers elle,  
 S'asseurant qu'en parlant à moy,  
 Elle auroit des charmes en soy  
 474 Qui me la feroient trouuer belle.

Cinq mois se passerent ainsi,  
 Qu'Iris en ce poignant soucy  
 Qu'elle faisait souuent paroistre,  
 Me recherchoit pour son amant,  
 Et mon heureux aueuglement  
 480 M'empeschoit de le recognoistre.

Mais l'Amour luy faisant sçauoir  
 Que d'ordinaire i'alloy voir  
 Au matin ma chere Cilize,  
 Elle la vint voir vn matin,  
 Mais c'estoit seulement afin  
 486 Qu'elle luy fist lascher sa prise.

460. M, luy manqua de foy — 474. M, treuuer — 475. M, Six mois  
 — 481. B, D, E, luy faisoit sçauoir — 482. M, i'alloy — 486. M, De  
 lui faire lascher

Lors le cruel qui cogneut bien  
 Que plus il ne luy restoit rien,  
 Pour me rendre tout miserable,  
 Dessilla mon aueuglement,  
 Et me fit voir trop clairement  
 492 Iris à mon dam trop aymable.

A ces mots delaisant le cours  
 De son lamentable discours,  
 Comme en voulant reprendre halaine  
 Il se teut ce pauure Berger,  
 Triste & müet, semblant songer  
 498 Moins à son discours qu'à sa peine.

*Fin du premier Chant.*

488. M, il ne me restoit rien — 495. M, Comme voulant — 497.  
 M, sembloit songer

## LE SECOND CHANT

### DES CHANGEMENS

de la bergere IRIS

MAIS ayant tout à coup repris  
Avec son discours ses espris,  
Afin donc (dit-il) de poursuyure,  
Tout aussi-tost que ie la vy,  
A moy mesme ie fus rauy,  
Et dès lors ie cessay de viure.

Bons Dieux, que vis-ie en la voyant ?  
Ie vis vn éclair flamboyant  
Lancé de ses viues prunelles,  
Vn trait où l'amour animé  
Luy-mesme s'estoit enfermé,  
L'ayant empenné de ses æsles.

Ie vis sa bouche, où les œillets  
Semez sur les bords vermeillets  
Y semblent fleurir pour sou-rire,  
M'aduertir par vn doux souris  
Que l'amour tenoit en Iris  
Les delices de son Empire.

*Titre.* M, Second Poeme | De La Gynegyrie | Representé par la  
Bergere | Iris. | — 9. B, D, de ces viues — 12. E, L'ayant emprunté de  
— 15. M, Y sembloient fleurir pour sousrire

Alors ie m'escriay soudain,  
 Auec vn genereux desdain,  
 Beutez qui d'vne vaine flame  
 Auez dans moy l'amour couué,  
 Puis que ce Soleil est leué,  
 24 Vous n'estes qu'vne ombre en mon ame.

Vos flames, ô foibles beutez,  
 Sembloient ces petites clartez,  
 Qui rendent l'Aurore vn peu claire,  
 Signe que bien-tost vn Soleil  
 Deuoit faire, entrant par mon œil,  
 30 En mon cœur sa Sphere ordinaire.

Doncques Amour, puis que tu veux  
 Que ie face offre de mes vœux  
 A ma nouvelle vainqueresse,  
 Fay que tant de sospirs perdus  
 Pour Lisis, me soient tous rendus,  
 36 Et qu'Iris seule en soit maistresse.

Et fay s'il te plaist, qu'vn autre œil,  
 Fut-il plus beau que le Soleil,  
 Iamais n'émeue ma constance,  
 Mais las ! que dis-ie iniurieux ?  
 Iris a seule ces beaux yeux  
 42 Qui tous seuls ont ceste puissance.

Beauté, princesse de mon cœur,  
 Par qui l'amour est mon vainqueur,  
 Si ie merite de la peine

19. D, Mais ie m'escriay (*vers faussé*) — 24. A, qu'vn' — 26. D, ses petites — 29. M, dans mon — 32. M, fasse — 37. M, Et faitz

48 Pour punir ma temerité,  
 Au moins que ma fidélité  
 Te rende à mes vœux plus humaine.

Et fay paroistre en m'acceptant  
 Que tes beaux yeux que i'ayme tant  
 N'ont que des desdains pour les ames  
 Qui ne meritent pas d'aymer,  
 Et qu'ils ne veulent qu'allumer  
 54 Les cœurs capables de leurs flames.

Capables, mais las ! ô beaux yeux,  
 Qui pourroit sinon l'vn des Dieux  
 Meriter ces feux fauorables,  
 Et ces heureux embrazemens,  
 Que ceux que tes yeux enflammans  
 60 En veulent seuls rendre capables ?

Or ainsi i'alloy meditant,  
 Tout pensif en moy m'atristant,  
 Non que ie manquasse de zele,  
 De courir par elle au trespas,  
 Mais bien de ne meriter pas  
 66 D'endurer vne mort si belle.

Iris, à qui l'Amour vainqueur  
 Auoit ià tout ouuert mon cœur,  
 Cogneut en mon ame agitée  
 Qu'ainsi ie l'alloys inuoquant,  
 Et se resioiūt quant-&-quant  
 72 De la voir pour elle arrestée.

49. M, et faits : D, fait — 56. *Les éditions donnent* Que pourroit.  
*Nous corrigeons.* — 61. F, allois — 64. B, D, pour elle — 68. M,  
 Cogneust — 70. M, inuoquant

Helas ! luy dis-ie incontinent,  
 Vous cognoissez bien maintenant  
 Qu'Amour sous vostre ioug m'entraîne.  
 Mais chere Iris, mon doux plaisir,  
 Voyez aussi bien mon desir,  
 78 Et mon amour comme ma peine.

Car en fin ie ne puis celer  
 Que vos beaux yeux me font brusler,  
 Et que ie ne suis à nulle autre,  
 Aussi par mon triste maintien,  
 Monstrant que ie ne suis plus mien,  
 84 Vous voyez bien que ie suis vostre.

Helas ! le voudrais-ie nier,  
 Que ie suis vostre prisonnier,  
 Que ie veux viure en ce seruage,  
 Fust-il tout remply de rigueur,  
 Et que ie n'ayme plus mon cœur,  
 90 Qu'à cause qu'il a ce courage ?

Bien que i'aye autres-fois aymé  
 Des Nymphes qui m'ont enflammé,  
 Et dont l'ardeur me sembloit belle :  
 Si bruslé de vos yeux plus doux  
 Ie les quitte aujourd'huy pour vous  
 96 Ne m'estimez pas infidele.

Obligez seulement ma foy  
 De vous resouuenir de moy,  
 Et d'estre à mes feux pitoyable,

79. M, ie ne peux — 80. M, ieux — 81. A, F, ne omis. *Nous corrigeons avec M, B, C, E.* | M, en nulle autre : D, à nul autre — 83. M, plus rien — 87. A, *faute d'impression* : se seruage : B, D, en seruage (*vers faussé*) : E, en dur seruage — 89. A, F, ie n'aye plus. *Nous corrigeons avec M, B, C, D, E.*

102 Croyant que mon plus grand tourment  
Ne m'est qu'un doux contentement,  
Pourveu qu'il vous soit agreable.

108 Respondez donc à mes desirs,  
Pour qui mes fideles souspirs  
Et mes feux vous semblent semondre,  
L'Amour que ie vous viens offrir,  
Ma belle Iris, ne peut souffrir  
Que vous m'oyez sans me respondre.

114 Mon Pasteur (me dit lors Iris  
Ourant ses léures d'un sous-ris)  
Ie ne suis pas si mal apprise  
De vous dénier d'estre mien :  
Oüy, Philene, ie le veux bien,  
Si de moy vostre ame est esprise.

120 Mais ie crains qu'un galant berger  
Tel que vous ne vueille engager  
A si peu de chose sa gloire,  
Et c'est assez qu'en m'abusant  
Vous me trompiez en le disant  
Sans que ie me trompe à le croire.

126 Ie le veux bien croire pourtant,  
Et qu'encor vous serez constant,  
Non tant par ce que vous le dites  
Que par mon amour immortel,  
Ma foy vous pouant rendre tel  
Que m'ont peu rendre vos merites.

103. M, Respondés — 106. M, ie vous veus offrir — 111. M, apprise  
— 112. M, desnier : F, d'énier

Si ie vous pouuoy refuser,  
 Ou d'vne feinte déguiser  
 Le feu que ie sens dans mon ame,  
 I'essairois de le courir mieux,  
 Mais puis qu'il me vient de vos yeux  
 132 Ie veux bien monstrer qu'il m'enflame.

Aussi vous dis-ie librement,  
 Que mon cœur de vous s'enflamant  
 Vous confesse ce qu'il desire,  
 Et que si vous auez du mal,  
 Que ie veux par vn sort égal  
 138 Auoir ma part en ce martyre.

Mais vne peur me vient saisir,  
 Qu'en vous descourant mon desir  
 Vous ne desdaignez vostre prise,  
 Et i'ay d'ailleurs vne autre peur  
 Que de vous appeler trompeur,  
 144 Ce soit me monstrer mal-aprise.

I'eusse bien par vne froideur,  
 Dissimulé ma vraye ardeur,  
 (Façon à mon sexe ordinaire)  
 S'il seruoit de dissimuler,  
 S'il seruoit rien de tant celer  
 150 Ce qu'Amour m'eust contraint de faire.

Douter de ma captiuité,  
 (Luy dis-ie alors tout transporté)  
 Iugez Iris quelle est ma playe,

127. M, pouvois — 149. M, S'il seruoit de tant receler — 151, M,  
 Doubter — 153. M, la playe

156 Dont vostre bel œil est auteur,  
Croyant que pour estre menteur,  
En moy ma blesseure est trop vraye.

162 Et vray'ment vous la voyez bien,  
En feignant de n'en scauoir rien,  
Croyez vostre œil mon aduersaire,  
Pour sçauoir quel est mon ennuy,  
Et regardez mon mal par luy  
Que par luy vous auez sceu faire.

168 Que si mon mal vous enduriez,  
Mais, mauuaise, vous vous riez  
De voir la douleur qui me touche,  
Disant ces mots en me baissant,  
Et sa belle main saisissant,  
Le pris vn baiser de sa bouche.

174 Doux baiser, le plus doux vray'ment  
Que iamais receut vn amant,  
Iugez de sa douceur extreme,  
Et de quelle sorte il me pleut,  
Puis que ceste bouche qui l'eut  
Ne le peut pas dire elle mesme.

180 Doux baiser si doux en effet  
Que le plaisir en fut parfait,  
Car l'amour qui me le fit prendre,  
Iris y semblant incliner,  
Luy-mesme me le fit donner,  
Et luy-mesme me le fit rendre.

156. M, la blessure — 163. M, endurez — 166. M, baisant — 169.  
M, Baiser le plus doux vrayement — 177. A, F, la fit prendre. *Nous*  
*corrigeons d'après M, B, C, D, E.*

Mon esprit se vint rendre alors,  
 Enchanté sur ces rouges bors,  
 Ma vie en ceste douce enuie  
 Pour ma passion appaiser,  
 N'estant plus pour tout qu'un baiser,  
 186 Mais un baiser qui fut ma vie.

Ainsi par ce baiser rendu,  
 Ayant dans sa bouche perdu  
 Mon ame en ces douceurs charmee,  
 Je perdis la memoire aussi  
 De n'auoir iamais plus soucy  
 192 De chose auparauant aymee.

Dés-lors nos amours s'auançoient,  
 Et nos desirs se cherissoient,  
 L'estois en toute sa pensee  
 Ainsi qu'elle estoit en mon cœur,  
 De moy son œil estoit vainqueur,  
 198 Du mien son ame estoit blessee.

L'estois l'obiect de ses desirs,  
 Elle l'estoit de mes soupirs,  
 Elle me croyoit bien fidelle,  
 L'esperoy beaucoup de sa foy,  
 Ses yeux estoient tousiours sur moy,  
 204 Comme mes pensers avec elle.

Nous fusmes ainsi quelque temps  
 Autant amoureux que contens  
 Bruslans d'une flame si chere,

182. B, E, bords : D, ses rouges bords — 186. M, fust — 191. A  
 porte l'amais — 204. E, pansers

210 Que si nous absentions vn peu  
 La douce chaleur de ce feu  
 Ce nous estoit vne misere.

216 Nostre amour n'estoit qu'un desir,  
 Ce desir qu'un mesme plaisir,  
 Nos yeux en leurs viues semonces  
 S'annonçoient entr'eux nos amours,  
 Et s'ils commençoient le discours  
 Nos baisers faisoient les responses.

222 Mais l'Enuie à l'œil de trauers  
 Mit en fin cet heur à l'enuers,  
 Faisant croire, hélas ! faisant croire  
 A ma credule Iris de moy,  
 Que ie me vançois de sa foy  
 Et que i'en faisois ma victoire.

228 C'est le premier coup de mon mal,  
 Qui fut vn presage fatal  
 Du trait dont mon ame est atteinte,  
 Heureux cent fois si dès ce iour  
 Voyant si foible son amour  
 I'eusse en mon cœur ma flame etainte.

234 Las ! pauuret sans en rien sçauoir  
 Estant sorty pour l'aller voir,  
 Lors que ie fus en sa presence,  
 Ie vis vn orage assemblé  
 Dessus son visage troublé  
 S'éclater sur mon innocence.

209. C, ce *omis* (*vers faussé*) — 218. C, cet heure : F, cete heure —  
 228. M, sa flame

Voyant ce mal se renforcer  
 Mille traits me vindrent percer,  
 Qui de mille coups m'entr'ouurent :  
 Et pour ne voir ce prompt courroux  
 Dedans ses yeux iadis si doux,  
 240 De larmes les miens se couurent.

Par cet accident éploré,  
 Solitaire, triste, égaré,  
 Je fuyois son œil si seure,  
 Qui n'auoit en ces dous attraits  
 Lancé pour l'Amour tant de traits,  
 246 Qu'il en lançoit pour la colere.

Quels coups sentis-ie ! en ce malheur  
 Ces viues pointes de douleur  
 Me poursuiuoient à toute outrance,  
 Et bien qu'en cest ennuy pressant  
 Je me creusse bien innocent,  
 252 I'en accusois mon innocence.

En fin Iris ayant cogneu  
 Que tout ce mal estoit venu  
 Par vn traistre coup de l'Enuie,  
 Elle se repantit soudain  
 D'auoir par vn si prompt desdain  
 258 Changé le bon heur de ma vie.

Elle cogneut que d'un peché  
 Dont ie n'estois pas entaché  
 I'auois fait trop de penitence,

241. E, Pour cet accident — 246. M, cholère — 257. M, prompt  
 — 258. F, Chanté le bon-heur — 260. M, Don

De ses graces estant démis,  
 Non tant par vn meffait commis,  
 264 Que par l'enuie, & sa creance.

Ses yeux dechargez de courroux  
 N'eurent iamais d'attraits si doux  
 Ny le regard si fauorable,  
 Et son front d'amour radoucy  
 Monstroit en requerant mercy  
 270 Que sa creance estoit coupable.

Ma belle credule, hé pourquoy  
 Auez-vous douté de ma foy !  
 (Luy dis-ie estant allé chez elle :)  
 Le tourment que i'ay peu porter  
 Sans mon cryme, & sans vous quitter  
 276 Monstre combien ie suis fidelle.

Iris me respond, mon Berger,  
 I'ay vrayment creu trop de leger,  
 Mais que plus il ne t'en souuienne,  
 Sur moy ce trait a reiailly  
 Si contre ta foy i'ay failli  
 282 I'ay plus failly contre la mienne.

I'ay honte de te confesser  
 D'auoir peu ce defaut penser  
 D'vne ame où tant d'amour habite,  
 I'en ay toutesfois bien douté,  
 Me sçachant de peu de beauté  
 288 Pour vn cœur de tant de merite.

264. M, et la croyance — 268. A, C, E, F, r'adoucy : M, B, D, radoucy — 269. M, en me criant mercy — 270. M, croyance | M, coupable — 278. M, Vrayment i'ai creu trop — 280. A *porte* reially — 281. M, fally, et 282 — 286. M, doubté

Sur ces propos en sou-riant  
 Voyant qu'elle m'alloit priant  
 De n'auoir plus ceste croyance,  
 Je pris vn baiser, luy disant  
 Par vn soupir en la baisant,  
 294 Le punis ainsi vostre offence.

A ce coup nos cœurs r'assemblez  
 R'allumerent leurs feus troublez,  
 N'ayant plus crainte de l'enuie  
 Qui nous brassoit vn autre tour,  
 Et lors nous viuions tant d'amour,  
 300 Qu'Amour seul estoit nostre vie.

Quel heur plus grand auroient les dieux  
 Que de iouyr de deux beaux yeus,  
 Beaux yeus qui m'estoient si propices,  
 De voir, dis-ie, ses yeus si doux  
 Entr'eus mesmes estre ialoux  
 306 De me monstrier plus de blandices ?

Quel heur plus grand peut-on auoir,  
 Quel plus grand aise que de voir  
 Ses beaux yeus n'estandre leurs flames  
 Que sur moy dont ils firent choisis,  
 Ses yeus capables toutesfois  
 312 De regner sur toutes les ames ?

Mais durant le contentement  
 Que ie receuois en l'aimant,  
 Sa Mere trop bonne parante,

289. M, sousriant : E, sous-riant — 296. M, troblés — 298. M, tourt  
 — 301. M, Quel plus grand heur — 302. M, de ces beaux ieux — 304.  
 M, De voir mesme ses ieux — 306. M, Qui me feroient plus — 314.  
 B, D, en l'Amant : E, amant

318 Voulut aller voir ses Parens,  
 Qui pour lors estoient demeurants  
 Sur les derniers bords d'Erimante.

324 Quand Venus enfanta l'Amour,  
 Le destin qui comme en plain iour  
 Voit en soy les choses futures,  
 Enuia ce bon-heur sur nous,  
 Sçachant combien d'un Dieu si doux  
 Douces en seroient les pointures.

330 Il empluma mille malheurs,  
 Petits Demons de nos douleurs,  
 Qu'il luy donna pour son escorte.  
 Les premiers & les plus soudains  
 Sont les rigueurs & les desdains,  
 Et les soubçons de toute sorte ;

336 Le desespoir tousiours transi,  
 La peur trablante, & le soucy  
 Percé de pointes éternelles.  
 L'inconstance les va suyuant,  
 Qui legere donne à tout vent  
 Son corps qui n'a rien que des esles ;

342 L'Enuie au visage blesmy,  
 Dont l'œil n'est iamais endormy,  
 Auec sa sœur la Deffiance,  
 Malheur entr'eux fort inhumain  
 Et qui tient tousiours par la main  
 L'Ingratitude, ou l'Oubliance.

318. M, E, hors — 327. A, F, Qui luy donna. *Nous corrigeons avec*  
 B, D. — 340. A donne Mal'heur | M, entre tous inhumain

Oubliance qu'on craint tousiours  
 Entre les plus seures Amours,  
 Tant elle est de courte memoire,  
 Qui bien souuent cessant de voir,  
 Ne peut en mesme instant sçauoir  
 348 Ce qu'auant elle a voulu croire.

Et d'autant que i'apris vn iour  
 Que l'Absence contre l'Amour  
 Acoucha de ceste Megere,  
 Voyant mon Iris s'absenter  
 Ce soupçon me fit redouter  
 354 Ceste fille par ceste mere.

Aussi quand ie sceu son depart,  
 Mon cœur percé de part en part  
 Perdit sa premiere constance,  
 Qui ferme à tout autre accident  
 Deuint toute foible entendant  
 360 Le rigoureux nom de l'Absence.

I'allay donc pour luy dire Adieu  
 La trouuer en ce mesme lieu,  
 Qu'encor' mon Paradis i'appelle,  
 Et pour la suiure avec ma foy,  
 Ie pris auant congé de moy  
 366 Pour ne prendre point congé d'elle.

Mon cœur (luy dis-ie), mon soucy,  
 Iris, ie viens exprés icy,  
 Afin de mourir à ceste heure,

344. M, ieunes amours — 345. E, contre memoire — 349. A porte dautant — 355. M, ie sents son despart — 364. M, de ma foy

Et si tu me veux contenter,  
 Au moins auant que me quitter,  
 372 Permits qu'en ton giron ie meure.

Et que regardant ton bel œil,  
 Qui comme vn rayonneus Soleil  
 A mis dans mon cœur tant de flame,  
 Ie finisse en le regardant,  
 Et par mes regards luy rendant  
 378 Ses doux feux qui sont ma seule ame.

Et quoy, tu t'en vas donc, mon cœur !  
 (Dis-ie tout pasmé de langueur)  
 As-tu de ma mort tant d'enuie,  
 Qu'ainsi tu vueilles t'absanter,  
 Car c'est mourir que te quitter,  
 384 Si mourir c'est quitter la vie ?

Ie me teu, puis recommençant  
 Ie luy dis, tu vas doncq laissant  
 Ce qui laissé ne pourra viure ?  
 Ou si ie vis en cét esmoy,  
 Mon cœur viura tout seul de moy  
 390 Viuant du bon heur de te suiure.

Iris qui d'ailleurs s'efforçoit  
 De dire ce qu'elle pensoit,  
 N'eut iamais pouuoir de le faire,  
 Sentant sa bouche se coler,  
 Monstrant qu'en ne pouuant parler  
 396 Sa douleur ne se pouuoit taire.

371. M, avant que me laisser — 374. M, rayonnant soleil — 375.  
 M, en mon cœur tant de flammes — 376. M, en les regardant — 385.  
 M, teus — 393. M, de ce faire

Alors nos soupirs, & nos pleurs,  
 Exprimerent mieux nos douleurs  
 Quand nostre voix n'y peut suffire :  
 Mais ie tais icy ces ennuis,  
 Et vrayment en ceux où ie suis  
 402     Ie ne pourrois vous les redire.

Nous eusmes bien d'autres discours  
 Ordinaires en nos amours,  
 Et nous fismes les mesmes plaintes  
 Que l'absence entend proferer  
 Alors qu'elle fait separer  
 408     Deux ames par l'Amour estraintes.

L'ayant donc conduite au vaisseau  
 Qui deuoit l'emporter sur l'eau,  
 Je voulus d'elle congé prendre,  
 Mais tel dueil me vint assoupir,  
 Que ma bouche n'eut qu'un souspir  
 414     Qu'à grand peine elle peut entendre.

Mais ce souspir eut ce pouuoir  
 De luy faire à demy sçauoir  
 Le vif excés de mon martyre,  
 Puis d'un baiser qu'elle receut  
 Apres ce souspir, elle sceut,  
 420     Ce qu'un souspir seul n'eust peu dire.

Apres cest ennuieux Congé,  
 Je m'en retournay tout changé,  
 Si foible, si triste, & si blesme,

400. M, ie tais icy nos ennuis — 401. M, Car vrayment — 402. M, Je ne sçauois — 405. D, Et tous fismes — 406. M, Qu'en l'absence on peut proferer — 407. M, faid — 408. M, pour l'amour — 415. M, le pouuoir — 420. M, seul ne peut dire — 422. B, D, retourne si changé — 423. M, si triste, si blesme

Et de mes esprits si perclus,  
 Que ie croyois n'estre rien plus  
 426 Qu'vne vaine ombre de moy-mesme.

Que l'Absance est vn grand tourment  
 A l'ame d'vn fidelle Amant,  
 Qu'vn bel œil détient asseruie  
 Dessous l'Empire de ses loix !  
 Ie l'estime pire cent fois  
 432 Que la mort n'est mesme à la vie.

L'Amant qui s'en voit affligé,  
 Voit soudain son bon-heur changé  
 En défiances immortelles,  
 Qui comme des oiseaux blessez  
 Par vn traict dans le cœur percez  
 438 N'ont plus de forces qu'en leurs esles.

Ils s'esleuent encor' en haut,  
 Et puis la force leur defaut,  
 Ainsi mes foibles défiances  
 Se sentent à terre coler,  
 Ne pouuans si long-temps voller  
 444 Sur l'aisle de mes esperances.

L'Oubly c'est le soubçon premier,  
 Et le mal'heur plus coustumier  
 Par qui l'absance nous martire,  
 Et ce soubçon le plus souvent  
 Est tel, que le mal arriuant  
 450 Ne se trouue estre gueres pire.

426. B, D, Qu'vne vraye ombre — 432. M, Que n'est la mort mesme — 437. D, Par le traict | M, dans leurs cœurs percés — 438. M, de force — 439. A, F, r'esleuent. *Nous corrigeons avec M, B, C, D, E.* | M, encour en haut — 440. M, Encour la force — 442. M, à terre couler — 450. M, guière pyre

Et ceste peur que nous auons,  
 Prouient de ce que nous sçauons  
 Combien vne Fille est muable,  
 Qui sans absence en vn moment  
 Quitte ceux, à qui par serment  
 456 Sa foy la rendoit redeuable.

Quel Dieu nous pourroit assurer,  
 Quel homme nous voudroit iurer  
 D'arrester long temps la Constance  
 Au cœur de ce Sexe inconstant,  
 Encor de l'aller arrestant  
 462 Pendant le terme de l'absence ?

On voit que la Legereté,  
 Encontre la Fidelité  
 Y met tant de diuers obstacles,  
 Que la constance avec l'Amour  
 N'y fait iamais gueres se-iour  
 468 Que pour y faire des miracles.

Excusez si i'ay delaissé  
 Le discours que i'ay commancé,  
 Repansant à mon infidelle  
 Qui me comble de ce soucy,  
 Las ! ce n'est pas encor' icy  
 474 Que ie dois ainsi parler d'elle.

Car sur le discours où ie suis,  
 Combien moindres sont les ennuis  
 D'esloigner vn peu sa presance,  
 Au prix de ceux que ie reçoÿ,  
 Qu'elle ait peu s'esloigner de moy  
 480 Par l'oubly, non par ceste absence ?

186 Mais c'est vous rendre mal-contans  
 Que de vous tenir si long-temps  
 Sur ceste Histoire si funeste,  
 Il se fait tard, vne autre fois  
 Vous retrouvant dedans ce bois  
 Vous sçaurez de moy ce qui reste.

492 Ia les Grillons sont entendus  
 Par les fentes des prez tondus,  
 Et le Soleil las de reluire  
 Sur ce mont encore arrêté,  
 Conserue ce peu de clarté  
 Tout expres pour vous reconduire.

498 Ces mots n'estoient pas acheuez,  
 Que ces Cretois s'estans leuez  
 D'une mesme voix l'inuiterent  
 D'aller avec eux reposer,  
 Il debatit pour s'excuser,  
 Mais leurs prieres l'emporterent.

504 Voyant le soleil fort baissé  
 Leur troupeau s'estant amassé  
 Ils se mirent hors du bocage,  
 Et deuant eux le conduisant  
 Ils retournoient en deuisant  
 Tous ensemble dans le vilage.

Mais Damis venant à songer  
 Au triste estat de ce berger  
 Que tousiours il entendoit plaindre,

491. M, si peu — 492. M, pour nous — 493. *Nous corrigeons la leçon*  
 de A, F, morts d'après M, B, D. — 499. M, Le Soleil s'estant fort baissé  
 — 500. M, troupeau estoit retiré

510 Luy dit, Peut-estre tu cheris  
Ton mal pour le respect d'Iris,  
Et le conserues pour t'estaindre.

Arance, vn Berger près d'icy,  
Se vit guery d'vn tel soucy  
Par l'vn de nos vieux Coribantes,  
Ses maux en furent apaisez,  
516 Les remedes en sont aisez,  
Je suis d'aduis que tu les tantes.

Il aduertit que par l'Oubly  
L'Amour est souuent affoibly,  
Ou bien par vne longue Absance,  
Et lors que sans aueuglement  
522 On pense aux defauts seulement  
D'vne Ingrate qui nous offence.

Depuis quand (dit Philene alors)  
Contre l'Amour, & ses efforts,  
Sçait-on des remedes capables ?  
Les dieux mesmes pour en guarir  
528 Ont souuent désiré mourir,  
Cognoissans ses coups incurables.

Quoy qu'ait esproué ce berger,  
Rien pourtant ne peut soulager  
Vne Ame que l'Amour possede,

510. M, Et le conserve pour l'esteindre — 513. M, Corubantes — 514. M, apaisés — 517. M, Il l'aduertit — 521. M, aux effects seulement — 524. A, F, les efforts : M, B, C, D, E, et ses efforts — 526. M, guerir — 528. M, ses maux incurables — 529. M, Quoy qu'aye esproué — 530. M, Rien ne peut pourtant

534 Ces remedes sont des erreurs,  
Car l'Amour est de ces fureurs  
Qui s'empirent par le remede.

540 Tu me contes l'Oubly pour l'un,  
Remede aujourdui trop commun,  
Mais pour ceste fiere que i'ayme,  
L'Amour a si bien transformé  
Le suiet aimant, en l'aimé,  
Qu'il faudroit m'oublier moy-mesme.

546 Aussi iamais d'un braue cœur,  
L'Oubly ne s'est trouué vainqueur,  
Mais sans plus d'une ame infidelle,  
L'oubly ne se prend qu'aux esprits  
Qui de tous obiets sont épris,  
Iris aussi s'en seruit-elle.

552 Tu me vas nommant puis apres  
L'Absance pour remede expres,  
Mais l'Absance n'est assez forte,  
Car las ! comment puis-ie absenter  
Sans auparauant me quitter,  
Ce qu'avec moy-mesme ie porte ?

L'Amour Tiran de mon repos,  
Vray Serpant caché dans mes os,  
Mesme en ceste Isle où de tout âge,

532. M, Ses remedes — 534. M, Qui s'empire — 535. M, pour vn  
— 540. M, il faudroit oublier — 542. M, treuvé — 543. M, Mais sans  
fin — 544. M, qu'au mespris — 545. M, sont esprits — 546. M, Iris  
ainsi — 550. M, Car comme pourrois ie absenter

558 Vous auez tous creu qu'un Serpant  
Ne pouuoit estre veu rempant,  
Me poursuit encor & m'outrage.

564 Tu dis qu'il faut considerer  
Pour de l'Amour se retirer  
Les defauts de la chose aimée,  
Mais ie le confesse tout haut  
Qu'Iris n'eut que ce seul defaut,  
De s'estre d'un autre enflammee.

570 Et puis ie ne veux pas sortir  
De ses fers, ny me repantir  
De l'auoir sans loyer seruie,  
Mon temps y fut mal despandu,  
Mais las ! que n'est ainsi perdu  
Ce peu qui me reste de vie.

576 En fin pour conclure, Damis,  
Le discours où tu nous as mis  
Qu'Arance a veu sa flame esteinte,  
Ie croy que s'il a peu guerir  
Du traict de l'Amour sans mourir,  
Qu'il n'eut qu'une legere atteinte.

582 Que si son feu se vit estaint,  
En celuy dont ie suis ataint,  
A l'Abeste ie suis semblable,  
Comme en mon pays on l'apprent,  
En qui le feu quand il s'esprant  
En est apres inseparable.

564. M, d'une aultre — 574. M, s'il la peut guerir — 579. M, A la beste — 580. M, apprend — 581. M, il s'espand — 582. M, En apres est

Ils arriuerent doncq ainsi  
Lors que dans le Ciel obscurcy  
Les restes du iour se cachèrent,  
L'air fut d'ombres envelopé,  
Et puis apres auoir soupé  
Iusqu'au matin ils se coucherent.

*Fin du second Chant.*

# LE TROISIÈME CHANT

## DES CHANGEMENS

de la bergere IRIS

LA nuict brune acheuoit son tour,  
Quand Philene attendant le iour  
Vit enfin l'Aurore leuée,  
Qui d'un vase plein de couleurs  
Versoit de l'esmail sur les fleurs  
6 Qui naissoient à son arriuée.

L'Amour veillant aupres de luy,  
Pour entretenir son ennuy,  
Ceint de mille fleches meurtrieres,  
Faisoit garde en cet appareil  
Pour empescher que le sommeil  
12 Ne se coulât dans ses paupieres.

Damis de mesme accoustumée  
De voir l'Orient allumé  
Des premiers regards de l'Aurore,  
Quand il la vit il s'habilla,  
Et se leuant il resueilla  
18 Daphnis qui reposoit encore.

*Titre.* M, Troisième Poème | De la Gynegyrie representée | par la Bergere | Iris | . — 4. M, vase plain — 14. M, l'Orient enflammé — 16. M, Quand il le vit

24 Et sans sçauoir s'ils iroient loin,  
 Prenans ce qui leur fit besoin,  
 Ils remplirent leur pannetiere,  
 Choisisant entr'eux vn lieu pres  
 Pour y pouuoir prendre le frais,  
 Et passer la iournee entiere.

30 Ils sortirent ainsi tous trois  
 Menans leurs troupeaux dans les bois,  
 Qui pas à pas par leurs clochettes  
 Esueilloient les oyseaux cachez  
 Dans leurs petits lits attachez  
 Dessus les branches plus secrettes.

36 Dans vn rocher entr'eux prisé,  
 Que sans art le Temps a creusé,  
 Se trouue vne Grotte feutree  
 De mousse verte tout autour,  
 Et si couuerte qu'en plain iour  
 Le Soleil n'en peut voir l'entree.

42 A la porte vn Pin verdissant,  
 A l'enuy du Rocher croissant,  
 Luy donne tousiours de l'ombrage,  
 Et tout aupres coule vn ruisseau  
 Qui du vif argent de son eau  
 Enceint ceste Grotte sauuage.

19. M, E, loing — 20. M, Prirent ce qui | M, E, besoing — 21. M, leurs panetières — 22. M, vn lieu frais (*sic*) — 27. M, Qui par après par — 33. M, vne grotte parée — 34. M, au tourt — 36. M, Le soleil ne peut

Les Cretois tiennent que ce lieu  
 Sert de retraite à quelque Dieu,  
 Et qu'en ceste Grotte si belle,  
 Europe iadis esprouua  
 Que le Taureau qui l'enleua  
 Fut Iupiter amoureux d'elle.

C'estoit dedans cest Antre esleu  
 Qu'ils auoient tous trois resolu,  
 Les Cretois de venir entendre  
 La fin du discours delaissé  
 Que Philene auoit commencé,  
 Et luy venoit pour le reprendre.

Si tost qu'ils y furent assis  
 Sur des vieux cailloux adoucis  
 De treffles & de mousse molle,  
 Les plus nets qu'ils auoient trié,  
 Sans attendre d'estre prié,  
 Il print le premier la parole.

Je vous ay (dit-il lors) promis  
 D'acheuer le discours remis,  
 Qui vous a fait naistre l'enuie  
 De voir la fin de mes amours,  
 Plaise aux Dieux qu'avec ce discours  
 J'acheue ma peine, ou ma vie.

Hier nous laissames Iris  
 Bien pres des riuages fleuris  
 Que laue le clair Erimante,

43. M, Les Cretois treuvent — 49. M, ce lieu esleu — 50. M, resoulu  
 — 52. M, discours commencé — 53. M, avait délaissé — 57. A, F,  
 De treffle (*vers faux*). Nous corrigeons avec M, B, D. — 60. M, Il prist

72 Voyons son retour aujourdhuy,  
 Vous taisant icy tout l'ennuy  
 Que i'eus quant elle fut absante.

78 Souuent en ce mal impiteux,  
 De ma vie estant tout honteux,  
 Comme voyant son bel image  
 Que l'Amour faisoit reuenir  
 A toute heure en mon souuenir,  
 Mes sospirs tenoient ce langage.

84 C'est me monstrar bien froid amant  
 Que pleurer vostre esloignement,  
 Beaux yeux dont mon ame est atteinte,  
 Car le mal d'en estre esloigné  
 Doit plustost estre tesmoigné  
 Par mon trespas que par ma plainte.

90 Ne iuge donc point mal de moy,  
 Ma chere Iris, si loin de toy  
 Faisant à la mort resistance,  
 Mon œil est esclairé du iour,  
 Ce n'est pas vn defaut d'Amour,  
 Mais vn excès de patience.

Ie sçay qu'en l'estat où ie suis,  
 Opiniastre en mes ennuis,  
 Ce m'est vne aussi lasche enuie

73. M, B, D, E, en ce ducil — 75. D, ce bel image — 77. E, A, tout heur — 78. C, tenoit ce langage : F, tenoit en ce langage : M, A, B, D, E, tenoient ce — 83. M, Doibt — 85. F, mal de toy — 86. M, D, loing — 90. M, C'est vn excès

96 De vouloir viure sans tes yeux  
Comme l'acte est prodigieux  
De viure estant loin de sa vie.

102 Helas ! que diras-tu de moy ?  
Car quand ie pris congé de toy,  
De mon mal ayant cognoissance  
Auant qu'en venir à l'essay,  
En tes mains mon cœur ie laissay,  
Ne voulant viure en ton absence.

108 Peut-estre en m'estimant moqueur  
Tu croiras que i'ay double cœur,  
La crainte que i'en ay me trouble,  
Mais chere Iris, si tu le crois,  
Croy que c'est pour mourir deux fois,  
Non pour te tromper, qu'il est double.

114 Ie vis, mais c'est que ie ne puis  
Sçauoir en ces tristes ennuis  
Comme il faut que ie m'en deliure,  
Et celuy ne peut pas guarir  
Qui ne sçait comme il faut mourir  
Lors qu'il ne sçait comme il doit viure.

120 Car bien que ie sois assuré  
Qu'en toy mon cœur soit demeuré,  
Et que mon ame t'ait suyuie,  
Ie vis par vn contraire sort,  
Et l'ennuy, cause de ma mort,  
Luy-mesme est cause de ma vie.

96. M, loing — 101. M, Dans tes mains — 107. M, Crois — 112.  
M, guérir — 114. M, il faut vivre — 115. D, bien que ie suis — 116.  
M, a demeuré — 117. M, t'a suivie

126 Car il me sert de mouuement,  
De vigueur, & de sentiment,  
Et d'eternel souffre à ma flame,  
Il me sert de Memoire aussi  
Pour rendre immortel mon soucy,  
Et ceste Memoire est mon ame.

132 Elle est bien mon ame vray'ment,  
Mais elle l'est tant seulement  
A cause qu'on t'y voit entiere  
Comme en vn miroir presanté,  
Dont l'obiet en est ta beauté  
Et ma flame en est la lumiere.

138 Donq sans croire mal de ma foy,  
En sçachant qu'esloigné de toy  
La clairté ne m'est point rauie,  
Mon cœur, sçache en ce triste Sort,  
Que ton Absance est bien ma mort,  
Mais ceste Memoire est ma vie.

144 Puis d'vn autre excés transporté,  
Quand ie pensois d'autre costé  
De revoir bien-tost ma maistresse,  
Oubliant tous ces desplaisirs  
I'oyois tout à coup mes souspirs  
Changez en doux chants d'alegresse.

Ce m'est (disois-ie) bien de l'heur,  
D'auoir receu de la douleur  
Pour son absance intolerable,

123. M, Souphre — 141. M, De bien tost revoir. *Nous corrigeons la leçon de A, recevoir d'après M, B, C, D, E, F.* — 142. M, tous mes — 144. A, F, en deux chants. *Nous corrigeons d'après M, B, D, E.*

Et le Sort s'il ne m'eust osté  
 Le bien qu'ore il m'a raporté  
 150 Ne pouuoit m'estre fauorable.

Je vay le plaisir esprouuant  
 Qu'vn aueugle iroit receuant,  
 Sentant desserrer sa paupiere,  
 Et combien des raiz du Soleil,  
 156 Apres la nuict & le sommeil,  
 Nous est plaisante la lumiere.

Beau iour, sois-tu le bien venu,  
 Sois-tu pour iamais recogneu,  
 Aux desirs des amants propice,  
 Face le Ciel que tous les mois  
 Tu retournes par tant de fois  
 162 Que de toy tout l'an se remplisse.

Pauure moy, las ! ie m'esioüy  
 Ainsi que si i'auois ioüy  
 De l'œil de mon Iris presente,  
 Espoir toy-mesme t'abusant,  
 168 Las ! tu ressens vn bien present  
 Qui pourtant est tout en attente.

Mon bien est encor' à venir,  
 Et ie croy desia le tenir,  
 Me repaissant d'vne nouvelle :  
 Elle doit retourner ce iour,  
 Mais peut-estre par son retour  
 174 Elle me doit esloigner d'elle.

149. *Nous corrigeons la leçon de A, aporté d'après les autres textes.* —  
 154. A, C, F, de raiz : B, D, des raiz : M, rays — 161. M, retourne —  
 164. A porte oüy. *Nous suivons B.* — 166. A, C, F, toy-mesme abusant.  
*Nous corrigeons avec M, B, D.* — 167. M, tu reçois

30 C'est ma peur, la crainte que i'ay,  
De voir son cœur pour moy changé,  
Fait que ie crains qu'elle reuienne,  
Et qu'en ce seiour retournant,  
De moy plus ne se souenant  
Elle ne retourne plus mienne.

36 Son retour qui me doit 'guerir  
Me fera peut-estre mourir,  
Pour d'une esperance trop vaine  
M'estre assuré de son amour,  
Hé! douté-ie que son retour  
Ne soit ma mort toute certaine?

92 Je mourray de contantement,  
Si ie voy qu'elle m'aille ayant,  
Et que son cœur me soit fidelle,  
Ou bien ie mourray de douleur,  
Si comme ie crains, mon malheur  
Veut que ie sois desdaigné d'elle.

98 O iour longuement attendu,  
Puisse par toy m'estre rendu  
Le bon-heur que de toy i'espere,  
Puisse-ie mourant, ou viuant,  
Aller en ton cours, receuant  
Le dernier coup de ma misere.

104 Mal'heureux ie parlois ainsi,  
Tremblant en ce douteux soucy,  
Ayant eu nouvelle assurance  
Que ce iour Iris retournoit,  
Et par son retour r'amenoit  
Mon bon-heur avec sa presance.

Je l'allay trouver sur le soir,  
 Et si tost que ie la peu voir  
 Toute ma force fut perdue,  
 Mais de son bel œil m'apochant,  
 Ma force alors en la touchant  
 210 Par sa bouche me fut randüe.

Ainsi ie fus voir mon Iris,  
 Qui dans ses deux bras si chers  
 M'estraignit d'une douce enuie,  
 En fin (luy dis-ie) vn plus doux sort  
 Veut que ie viue apres ma mort,  
 216 Puis qu'il fait retourner ma vie.

Iuge, mon cœur, mon cher desir,  
 Combien ie sens doux le plaisir  
 De te reuoir ainsi presante,  
 Et quel mal i'ay peu recevoir,  
 Mon seul penser, te pouuant voir  
 222 Quand mes yeux t'ont trouuée absante.

A ces mots Iris tout soudain,  
 Me dit en me serrant la main,  
 Toute ceste liesse est mienne  
 En ce que mien te retrouvant,  
 Je vay quant & quant éprouuant  
 228 Combien ce m'est d'heur d'estre tienne.

I'ay plus de bon-heur d'estre à toy,  
 Et que mon amour, & ma foy,  
 A ton merite m'ont soubmise,

219. M, De te voir | M, B, D, E, enfin presente — 222. M, treuvé

234 Que si d'un grand nombre d'amants,  
Par mes yeux leurs feux allumans,  
En mes mains i'auois la franchise.

Mais ie ne te puis pas nier,  
Que pour vn si beau prisonnier  
Ie ne sois geolliere peu belle,  
Craignant non que ton peu de foy,  
240 Mais que peu de merite en moy  
En fin ne te rende infidelle.

Hé ! pourquoy les Cieux ennemis  
Te faisant mien, ont-ils permis  
Que ma beauté fust si petite,  
Et que i'eusse moins cet honneur  
Par merite que par bon-heur,  
246 Mon heur estant mon seul merite ?

L'arrestant au milieu du cours  
D'un si cher, mais flateur discours,  
Ie luy dis, Ha ! belle rieuse,  
Il est bien vray que si c'est heur  
D'auoir vn constant seruiteur,  
252 Que tu peux bien te rendre heureuse.

Mais mon cœur, ton merite est tel,  
Que si quelque amoureux mortel  
Pour auoir de toy iouyssance,  
Pense auoir ce bien merité,  
Il a plus de temerité  
258 Qu'il ne doit auoir d'esperance.

248. M, mes flatteurs. *Le scripteur a rayé mais et ajouté mes dans l'interligne.* — 250. *Les éditions donnent si cet heur. La correction s'impose.* — 252. B, D, E, te dire heureuse : M, Que tu te peux bien dire heureuse.

Lors Clorille (ainsi se nommoit  
 Vne Bergere qui m'aymoit,  
 Compagne de mon Infidelle,)  
 I'ay veu (me dit-elle) vn Berger  
 A qui pour le mieux engager  
 264 Ton Iris fait bien de la belle.

La voir (dis-ie alors) sans beauté,  
 C'est voir le Soleil sans clarté :  
 La lumiere estant mesme chose  
 En cét Astre qui luit aux Cieux,  
 270 Que la beauté l'est en ses yeux,  
 Où tousiours on la voit éclore.

Elle n'est que beauté vraiment,  
 Pour ceux-là qui la vont ayment  
 Comme elle l'est pour elle-mesme :  
 Elle est tout ce qu'on peut aimer,  
 Nul ne se pouant enflammer  
 276 D'une belle ardeur s'il ne l'ayme.

Vien le sçauoir icy dehors,  
 Me respondit Clorille alors,  
 Me tirant à l'escart vers elle,  
 Et lors mon Iris s'en doutant  
 Hé ! quoy ! (me dit-elle à l'instant),  
 282 Me voudrois-tu croire infidelle ?

Il n'est pas temps de s'amuser  
 (Me dit Clorille) & s'abuser  
 A tout ce qu'elle te peut dire,

270. M, D, esclose — 277. M, Viens — 280. M, doubtant — 283.  
 E, pas tant de

288 Vn nouveau Berger est venu,  
Pour qui comme i'ay recogneu,  
Le sçay que ton Iris souspire.

Qui plus est encor' vn bruit court,  
(Mais pourtant ce n'est qu'un bruit sourt)  
Que l'on trame son mariage  
Auecque ce nouveau Berger,  
Pour moy ie ne sçay qu'en iuger  
294 Tant elle luy fait bon visage.

A ces mots perdant la raison  
Vne soudaine pasmoison  
Suprima tout à coup ma vie,  
Le tombay perdant mes esprits,  
Mais de la cheute que ie pris  
300 Le repris ma vigueur rauie.

I'ouuris donc l'œil qui descouuert  
Aux pleurs non au iour fut ouuert,  
Ma bouche en apres fut ouuerte  
Aux blasphemes contre l'amour,  
Bien heureux de perdre le iour  
306 Oyant de mes amours la perte.

Infidelle, inconstante Iris,  
(Dis-ie alors en laschant mes cris)  
Tu me quittes, esprit volage,  
Mesprisant mes desirs constans :  
Ha ! Clorille, c'est de long temps  
312 Que ma peur m'a faict ce presage !

289. M, Qui pis est — 290. M, Mais ce n'est pourtant — 291. M, traîne son mariage — 298. M, teumbay — 300. M, reprins — 301. M, Pouvrais — 309. M, quitte

Clorille alors pour m'asseurer,  
 Pour de la mort me retirer,  
 Et de ceste dure creance  
 Me dit qu'elle auoit par ce tour  
 Voulu voir sans plus mon Amour,  
 318 Et mon Amour par ma constance.  
  
 S'il est vray (luy dis-ie) à l'instant,  
 Que mon Iris m'aille quittant,  
 N'empesche point ma mort prochaine :  
 Mais s'il n'est pas vray, las ! pourquoy  
 Pour esprouer quelle est ma foy  
 324 Te plais-tu de me mettre en peine ?  
  
 Ainsi vers Iris retourné  
 Demy mourant, tout estonné,  
 Tout transi, tremblant & debile,  
 Sans couleur, pensif, & chagrin,  
 I'ay fait (luy dis-ie) vn grand chemin  
 330 Depuis que i'ay suiuy Clorille.  
  
 Je viens encor' tout maintenant  
 Pasle & sans force, retournant  
 De l'autre monde, ô ma chere ame,  
 Où i'eusse tousiours demeuré  
 Si i'eusse esté bien assuré  
 336 Que tu veux desdaigner ma flame.  
  
 Que s'il est ainsi, mon desir,  
 Que tu ne prenes plus plaisir  
 Que ma foy te soit asseruie,

314. M, Et de la mort — 315. M, cette dure croyance — 317. M, Voulu voir plus seur — 318. M, Ou mon Amour — 321. M, N'empesche pas — 323. M, epreuer | A, F, ma loy. *Nous corrigeons avec B, C, D, E.* — 333. M, ou ma — 334. *Nous corrigeons la leçon de A, F, i'eu sur M, B, C, D, E.* — 338. M, prene

342 Pour moy ie veux ce que tu veux,  
 Adioustant à mes premiers vœux  
 Le sacrifice de ma vie.

348 Ie m'en doutoy bien (dit Iris,  
 Meslant à sa honte vn sous-ris)  
 Que Clorille seroit causeuse,  
 Elle ne pouuoit s'en passer,  
 Peut-estre as-tu peu t'offencer  
 Voulant croire à ceste flateuse.

354 Non pas qu'il ne soit vray pourtant  
 Que tantost Charis m'accostant  
 Ne m'ait dit beaucoup de paroles  
 De son amour, & de sa foy,  
 Paroles qu'à cause de toy,  
 Ie tiens pour des contes frivoles.

360 Aussi tu ne te dois fascher,  
 Et moy ie ne puis l'empescher  
 D'estre par d'autres recherchee,  
 Car en cela ie ne puis rien,  
 Seulement ie t'asseure bien  
 Que ie n'en seray pas touchee.

366 Il est en vous ma belle Iris,  
 (Luy dis-ie alors) d'aymer Charis,  
 Et d'estre constante ou volage,  
 De rien ie ne m'ose assurer,  
 Ie pourroy bien plus esperer,  
 Mais non meriter d'auantage.

349. B, D, qui ne soit — 350. M, Que Charis tantost — 355. M, doibs — 358. M, ne peux rien — 365. *Nous corrigeons la leçon de A, F, Ie ne pourroy d'après M, B, D.*

I'ay vescu tant qu'il vous a pleu,  
 Je suis à la mort resolu,  
 Si mes feux cessent de vous plaire :  
 Car le trespas en vous aymant  
 Me tiendra lieu de chastiment  
 372 S'il ne me tient lieu de salaire.

Voicy ce qu'elle respondit :  
 Tu t'affliges trop à credit,  
 Croyant la feinte comme Histoire,  
 Je voudrois sçauoir quelle loy  
 M'oblige plus de croire à toy  
 378 Qu'elle ne t'oblige à me croire.

Puis que tu veux bien qu'en t'oyant  
 A tes discours i'aille croyant  
 Tu dois bien croire aux miens de mesme,  
 Car à l'esgal tu peux penser,  
 Et sans ton amour offencer  
 384 Que ie t'aime autant que tu m'aimes.

Iris ainsi m'ayant promis  
 Que Charis à sa loy sousmis  
 L'éprouueroit dure maistresse,  
 On ne m'en ouyt plus parler,  
 Car i'eusse creu la quereller  
 390 De mettre en doute sa promesse.

Mais toutes fois vn bruit couroit,  
 Qui de iour en iour m'asseuroit  
 Qu'il ne se falloit pas attendre

368. M, resoulu — 371. M, Me servira de — 381. M, doibs —  
 387. M, L'esprouueroit — 393. M, se failloit

396 A ce qu'elle m'auoit promis,  
Mesmes plusieurs de mes amis  
Vindrent pour me le faire entendre.

402 Le craignoy tout, & maints glaçons,  
Glissez dans moy par ces soupçons,  
Me donnoient vne fieure lente,  
Que le despit qui me troubloit  
Par excez nouueau redoubloit,  
Et rendoit bien plus violente.

408 En fin ie vis (helas ! mes yeux,  
Que ma peur vous fit curieux)  
Iris vn peu trop ententiuë  
Aux veux de ce nouueau Berger,  
Qui pour sa douleur allegier  
L'émouuoit de sa voix plaintiuë.

414 Ils estoient tous deux dans vn pré,  
De mille fleurons diapré,  
Fleurons qui m'estoient des orties,  
Toutes les fleurs de mon espoir  
Voyant ce que ie n'osoy voir  
Furent en soucis conuerties.

420 A ce qui me parut, Iris  
Sembloit se plaie avec Charis,  
Ie ne sçay si la ialousie  
Me fit voir ce qui n'estoit point,  
Pour le moins Iris en tel point  
Sembloit estre d'amour saisie.

397. M, glassons — 401. M, Par excés — 405. M, trop attentive —  
408. M, Tesmoignoit de — 411. M, horties — 415-450. Ces six strophes  
manquent dans M. — 416. B, D, se plaindre

Je me sentis soudain trembler,  
 Et mon soupçon se redoubler,  
 Voyant mon malheur si notoire,  
 Ce que ie vis me pressa fort,  
 Et me fit croire à cet abord  
 426 Pour vray ce que i'osoy moins croire.

Ce soupçon fut tel que ma foy  
 Ne le peut pas oster de moy :  
 Bien souuent aussi l'apparence  
 Enuers vn cœur d'amour atteint,  
 Et sur tout à l'heure qu'il craint  
 432 Le rend de facile creance.

Je veux hardiment confesser  
 Que pour autre chose penser  
 Ma perte me sembloit trop vraye :  
 Las ! où suis-ie ? (dis-ie tout bas),  
 Je voy mon bien entre les bras  
 438 Du plus grand ennemy que i'aye.

Bergers, l'on cognoist aisément,  
 Si l'on n'est en aueuglement  
 La pensée ingrate, & legere  
 De celle qui veut oublier,  
 Et de l'amour se deslier,  
 444 Je le cogneus en ma Bergere.

Iris me regardant venir,  
 Ne peut sa honte retenir  
 Qui s'espandoit sur son visage,  
 Sçachant que i'auois trop d'amour  
 Pour cognoistre vn si lasche tour,  
 450 Sans la croire aussi-tost volage.

456  
 Peu s'en falut qu'en m'approchant,  
 Hardy ie n'allasse arrachant  
 Des mains de Charis ma maïstresse,  
 En luy disant, laisse mon bien,  
 Ce que tu veux auoir est mien,  
 La foy m'en a faict la promesse.

462  
 Mais plus discret en mon tourment  
 Qu'Iris en son prompt changement,  
 Et sans monstrier plus triste face  
 Leur ayant donné le bon soir,  
 Eux m'ayans prié de m'assoïr  
 Dessus l'herbe entr'eux, ie pris place.

468  
 Lors qu'ainsi nous fusmes assis,  
 Nous eusmes de diuers soucis,  
 En vne cause assez semblable,  
 Luy de me voir comme rïual,  
 Moy de voir si certain mon mal,  
 Elle de se sentir coupable..

474  
 Et voyans apres maints discours,  
 Le Soleil acheuant son cours,  
 Nous la conduisimes chez elle,  
 Où ie leur dis bien-tost adieu,  
 Ne pouuant plus estre en ce lieu  
 Où nous estions tous en ceruelle.

Lors les ayant tous deux quitté,  
 Forcené, triste, tourmenté,  
 Pressé d'vne douleur extreme,

451-2. A, Peu s'en fallut en m'approchant, Hardy ie. *La faute est corrigée dans C, E, F, qui donnent Qu'hardy ie. Nous adoptons la leçon de M, B, D.* — 464. M, Nous cheusmes de — 470. M, acheuer — 473. M, B, D, en un lieu

480 Je me perdis dedans les bois,  
Où me maudissant mille fois  
Je me perdis plus en moy-mesme.

486 Iris en fin aprint vn jour  
Que le desespoir de l'amour,  
Depuis ma misere auenuë,  
Dans vn Roch m'auoit enfermë,  
De buissons tout autour armë,  
Qui rendoient l'approche incogneuë.

492 La nouvelle qu'elle entendit  
D'vn si triste estat, la rendit  
Eprise d'vne ardeur nouvelle,  
Et fit sur elle vn tel effort  
Que ce trait là fut le plus fort  
Qu'Amour tira iamais sur elle.

498 Ceste nouvelle l'affligea,  
Et tellement son teint changea,  
Qu'il deuint déteint & tout fade,  
Je ne l'ay pourtant iamais creu  
Que pour moy son mal estant creu  
Mon mal l'eust peu rendre malade.

504 Je n'auoy quasi demeurë  
Vn mois dans les bois esgarë,  
Qu'en pensant à mon Infidelle  
Je sentis vn si doux desir  
Par vn tel penser me saisir,  
Qu'il fallut retourner vers elle.

478. B, D, le bois — 484. M, B, D, E, Roc — 487. M, nouvelle, et  
489, 493 — 495. B, D, Qui deuint detint | M, Qu'il deuient

En fin vn petit de raison  
 (Si pourtant en ceste saison  
 P'en auois encor quelque reste),  
 Soit raison ou bien repantir  
 Me fit resoudre de sortir  
 510 D'vn hermitage si funeste.

Je n'en fus pas si tost sorty,  
 Sans de son mal estre aduerty,  
 Que mon retour luy fut notoire,  
 D'vne Bergere elle le sceut,  
 Et de la ioye elle en receut,  
 516 Au moins elle me l'a fait croire.

Aussi desirant de me voir,  
 Elle le fit soudain sauoir  
 A Clorille à tous deux fidelle,  
 La coniurant par tous les dieux,  
 Et tout ce qu'elle aymoit le mieux,  
 522 Afin de me mener vers elle.

Elle qui sçauoit ses secrets,  
 Confidente de ses regrets  
 Me le vint dire à l'heure mesme :  
 Vien, Philene, vien avec moy,  
 (Me dit-elle) Iris est à toy,  
 528 Et c'est à ce coup qu'elle t'ayme.

Son feu n'est pas encor esteint,  
 Dessous la cendre de son teint  
 De son cœur se couue la flame :

507. M, l'en auais quelque peu de reste — 514. M, sceust — 515. M, receust — 522. M, m'enmener — 531. A, C, F, sa flamme. *Nous suivons* M, B, D.

534 Allons donc (me dit-elle alors)  
Et tu verras dessus son corps  
Le coup du trait qu'elle a dans l'ame.

540 Tu ne m'en voudrois pas iurer  
(Luy dis-ie alors) ny m'asseurer  
De la foy d'une ame infidelle :  
Pourrois-ie me fier à toy  
D'une chose où sa vaine foy  
Me force à me défier d'elle ?

546 Apres son oubly, son mespris,  
Tant de feux esteints & repris,  
Veut-elle encor que ie m'affolle ?  
Et m'ayant offensé d'effet  
Me croit-elle assez satisfait  
De s'en repentir de parole ?

552 Non que ie luy vueille du mal  
Que son cœur soit si desloyal  
Et couvert de tant d'artifices,  
Car ie ne cherche que l'honneur  
De l'aimer, & non le bon-heur  
Qu'elle se plaise en mes seruices.

558 Nous sortismes sur ce discours  
Parlant tousiours de mes amours  
Et de ma Bergere infidelle,  
Et tout incontinent apres  
Comme nos logis estoient pres  
Nous entrasmes tous deux chez elle.

532. M, Allons donc dit elle, alors (*vers faux*) — 538. M, m'en fier — 539. M, ou la viue foy — 541. M, Apprès son oubly et mespris — 546. M, De cents repentirs de parole — 552. M, a mes seruices

Clorille entree en s'auançant  
 Pres de son lict & la poussant  
 Luy dit, voicy ie te le maine,  
 Lors de ioye Iris s'embellit,  
 Et se releuant sur son lict,  
 564 Vis heureux, (dit-elle), Philene.

Mon heur ne despend que de toy  
 (Luy respondis-ie) & non de moy,  
 Je ne souhaite aussi de viure  
 Auec de l'heur s'il ne te plaist,  
 Ta volonté telle qu'elle est  
 570 Est celle là que ie veux suyure.

Alors de son lict m'approchant,  
 Et sur le cheuet me panchant,  
 Je mis ma teste pres la sienne,  
 Elle tirant vn de ses bras  
 Tout esmeu de dessous les draps,  
 576 Me mit sa main dedans la mienne.

D'vn œil tout mol la regardant  
 Je vis qu'vn accès bien ardent  
 Sechoit les fleurs de son visage,  
 Je cogneu bien en sa couleur  
 Que quelque secrette douleur  
 582 Dans son cœur faisoit du rauage.

Les œillets morts & dessechez  
 Estoiert desia tous arrachez,  
 Dont sa belle bouche estant saine  
 D'vn vif vermillon esclatoit,  
 Et la seule odeur en restoit  
 588 Qui se sentoit en son haleine.

561. M, te l'ameine — 568. A, C, F, te omis (vers faussé). Nous corri-  
 geons d'après M, B, D. — 577. M, tout mort — 585. M, estant plaine

594    Ie luy tins fort peu de propos  
           De peur de rompre son repos,  
           Encor' qu'elle eust bien de l'enuie  
           Que i'entrasse sur le discours  
           De son mal & de nos amours,  
           Et du triste estat de ma vie.

600    Ce qui me fit presque affoler,  
           Ce fut que luy voulant parler  
           De la cause de mon martyre  
           Touchant les amours de Charis,  
           Me respondant d'un seul sous-ri  
           Elle ne m'en voulut rien dire.

606    Ie me retiray mal content,  
           Et recogneus bien à l'instant  
           Mon attente mal assuree,  
           Que seruiroit-il d'en mentir ?  
           Son sou-ri me fit ressentir  
           Que sa foy s'estoit pariuree.

612    Ainsi disoit-il, quand soudain  
           Dessus les yeux portant la main,  
           Qui sur ses paroles premieres  
           A ses pleurs lascherent le cours,  
           Il interrompit son discours  
           Afin d'essuyer ses paupieres.

*Fin du troisieme Chant.*

589. M, tiens : B, D, tint — 595. A, F, presque affoler — 602. B, D, reconnu : M, recogneu — 605. M, Son seul ris — 608. M, B, D, Dessus ses ieux — 609. M, ces paroles — 610. M, A ces ieux — 612. M, sa paupière

# LE QVATRIESME CHANT

## DES CHANGEMENS

de la bergere IRIS

BIEN que de ce malheur passé  
(Dit-il ayant recommencé),  
La peine ait esté ressentie,  
Pourtant elle ne peut finir,  
Et cet importun souuenir  
6 En est encor' vne partie.

Souuenir remply de rigueur  
Qui ne vient iamais dans mon cœur  
Qu'à fin de le mettre en alarme,  
D'où iamais il ne peut sortir,  
Qu'il ne tire auant que partir  
12 De mes tristes yeux quelque larme.

Il me traite ainsi tous les iours,  
Mais pour reprendre mon discours,  
Estant allé trouuer Cilize

*Titre.* M, Quatriesme poeme | de la Gynegyrie represantee | par la Bergere | Iris. | — 1. M, B, C, D, Bien que de ce : A, F, Bien que ce (*vers faussé*) — 5. M, impourtun

18 En sortant de chez mon Iris,  
I'apris en trois mots que Charis  
Depuis trois iours l'auoit acquise.

Ha ! que deuins-ie quand ie sceu  
Qu'elle m'auoit ainsi deceu  
Esteignant sa flame ancienne  
Que son cœur nourrissoit pour moy,  
Et qu'elle manquoit à ma foy  
24 Pour se dégager de la sienne ?

Mais ie ne sçauoy qu'en penser,  
Craignant que ce fust l'offencer  
Que croire ceste faute d'elle,  
D'ailleurs i'eus peur quand ie pensay  
Qu'elle estoit fille, tant l'essay  
30 Fait croire son sexe infidelle.

Si n'ozois-ie croire pourtant  
Que son cœur fust si peu constant,  
Et que sa flame fust estainte,  
Son amour promis m'asseuroit,  
Mais ceste assurance duroit  
36 Si peu que le vouloit ma crainte.

Car enfin i'auois tousiours peur  
Qu'Iris de son sexe trompeur  
Ne tint aussi de l'inconstance :  
Puis ma peur s'en alloit au vent,  
Pensant qu'en elle si souuent  
42 I'auoy trouué de l'assurance.

16. M, Et sortant — 17. M, apprins — 28. A, F, i'eus pour. *Nous corrigeons d'après* M, B, D. — 29. M, estoit fille quand Laissay — 30. E, sexe fidelle — 35. M, cette fiance — 39. M, N'en tint aussy — 42. M, treuue

Ainsi d'un & d'autre costé,  
 De diuers soupçons emporté  
 Craignant ce que ie n'ozois croire,  
 Vn bruit las ! qui vint iusqu'à moy  
 Fit vne fable de sa foy,  
 Et de mon malheur vne Histoire.

48

Je voulus, pressé de ce soin,  
 Estre moy-mesme le tesmoin  
 De ma misere suruenüë,  
 Allant voir ceste ame' sans foy,  
 Où le dueil venant auec moy  
 Couvrit mes deux yeux d'une nuë.

54

Je la trouue, & ie trouue encor  
 De son beau poil la trame d'or,  
 Sur son visage negligée,  
 Son bel œil languissoit d'ennuy,  
 Et ie cogneu bien dedans luy  
 Que son ame estoit affligée.

60

Pour les discours ie les sçay tous,  
 Qu'alors nous eusmes entre nous,  
 Que ie veux aussi vous redire,  
 Je les ay trop dedans le cœur,  
 Où l'Amour insolent vainqueur  
 Luy-mesme les voulut escrire.

66

Trouuant donc Iris qui lisoit  
 Les regrets que Didon faisoit  
 De son Amant abandonnée :

72 Quoy (dis-ie) Iris vous sospirez,  
 Mais si pour Didon vous pleurez,  
 Voulez-vous imiter *Ænée* ?

78 Elle qui sentit quant & quant  
 Que tels mots l'alloient attaquant,  
 Et blasmoient son Amour friuole,  
 Confessa soudain son forfait,  
 Et n'estant fidele d'effect  
 Si le fut-elle de parole.

84 Car elle ne peut me celer,  
 Ny mesme me dissimuler  
 Ce qu'elle ne me pouuant dire  
 Je n'ozoy pas entendre aussi,  
 Et tous deux en diuers soucy  
 Nous estions en mesme martyre.

90 Ainsi donc attendant tousiours  
 Qu'elle commença le discours,  
 Je vy sa belle bouche éclore,  
 En l'ouurant elle sospira,  
 Et puis soudain la reserra  
 Ne pouuant me dire autre chose.

96 En ce penser tant recherché,  
 Sentant son esprit empesché  
 De ne pouuoir pas assez taire  
 Ce dont elle n'osoit parler :  
 Las ! (dit-elle) puis-ie celer  
 Ce que l'on me contraint de faire ?

102 Mais comment puis-ie resister,  
 Et par quelle loy m'exempter  
 De la dure loy d'vne mere,  
 Et d'vne mere en son courroux,  
 Qui lors que l'Amour m'est plus doux  
 Se monstre enuers moy plus seure ?

108 Car de ce sexe que ie suis,  
 Sexe suiet à tous ennuis,  
 Helas ! à quoy puis-ie pretendre,  
 Si ma mere me le defend,  
 Si rien moins de moy ne depend  
 Que ce qui plus en doit dependre ?

114 Nous en sommes toutes ainsi :  
 Si la fille aime il faut aussi  
 Que la mere aime ce qu'elle aime :  
 Las ! comment pourrois-ie estimer  
 Que me forçant ainsi d'aimer  
 Ma mere m'aimast elle-mesme ?

120 C'est pour te dire que la foy  
 Qui m'auoit obligée à toy  
 En effet ne peut estre mise,  
 Ayant iuré depuis trois iours  
 Par forces de neufues Amours  
 Contre Amour & ma foy promise.

Helas ! ie l'ay iuré vray'ment,  
 Et faussé le premier serment  
 Dont ie t'asseuray de ma flame :

126 Mais ce serment mal asseuré  
N'est que par la bouche iuré,  
N'ayant point d'adueu de mon ame.

132 I'ay tant de suiet de t'aymer,  
De te cherir, de t'estimer,  
Comme le seul bien de ma vie,  
Que malgré mon dernier serment  
Ie ne puis auoir d'autre Amant,  
Ny sous vn autre estre asseruie.

138 Mais quoy ? i'ay tant de desplaisir  
Que mon amour n'est qu'un desir,  
Et qu'il ne peut estre autre chose,  
Que ie n'oze mesme esperer,  
Ce qui me faisant soupirer  
Ne peut estre ce que ie n'oze.

144 Si bien qu'en ceste anxieté  
Dont mon cœur est tout agité,  
Et parmy ce fecond martyre  
Qui de deux diuers coups m'assaut,  
Ie ne sçay ny ce qu'il me faut,  
Ny ce qu'il faut que ie desire.

150 Si fay, ie desirerois bien  
Pour ton bon-heur, non pour le mien,  
De voir en toy ma flame estainte,  
Que tu me peusses oublier,  
Et de l'Amour me deslier  
Qui tient mon ame si contrainte.

126. M, dans mon ame — 127. M, subiet — 131. M, auoir autre —  
133. Toutes les éditions excepté la dernière ont Mais quoy i'ay. Nous  
ponctuons avec F. — 135. D, Et qui ne peut — 143. B, D, ce qui me  
faut — 144. B, D, ce qui faut — 145. M, Si fais — 149. M, te deslier

Helas ! cognoy par ce desir  
 Quel dessein m'est venu saisir  
 D'entendre que ie te supplie  
 De m'oster de ton souuenir,  
 Oubly qui ne peut aduenir  
 Que ma vie aussi ie n'oublie.

156

Mais non, ne me fais pas ce tort,  
 Aussi bien iusques à la mort  
 Ton nom viura dedans mon ame,  
 Et de la cendre de mon corps,  
 Quand ie seray parmy les morts,  
 Au Ciel i'emporteray ma flame.

162

A ces mots elle soupira,  
 Et muette elle demeura,  
 Mais par la pitié de son geste  
 Voyant ses yeux mouillez des pleurs  
 Que faisoient sourdre ses douleurs,  
 Ie reconneuz assez le reste.

168

Par ceste façon voyant bien  
 Qu'elle ne me diroit plus rien  
 Tant son ame estoit attristee,  
 I'ouuris la bouche par trois fois,  
 Et trois fois ma confuse vois  
 Fut par mes soupirs arrestée.

174

Que te puis-ie dire, ou celer  
 En t'entendant ainsi parler,  
 (Luy dis-ie), puis qu'en ce martyre

151. M, cognois par le desir — 157. B, D, fait — 162. B, D, Au ciel  
 emporteray — 166. M, mouillies | M, B, D, de pleurs — 167. M, fondre  
 ses douleurs — 172. M, I'ouure

180      Je ne puis mesme souspirer ?  
 Helas ! comment puis-ie endurer  
 Ce que mesme ie ne puis dire ?

186      Je ne le puis dire, & pourtant  
 Je ne suis point mort écoutant  
 Qu'Iris iadis mienne est pariure,  
 Mais que sert-il de m'attrister ?  
 Car puis que i'ay peu l'escouter,  
 Il faut aussi que ie l'endure.

192      Mais puis que ie l'endure ainsi  
 Il faut que ie m'en plaigne aussi,  
 En accusant ta perfidie,  
 Je voudrois bien l'aller celant,  
 Mais vn accez si violent  
 Me fait force que ie le die.

198      Excuse ma iuste douleur  
 Qui change en ce pressant malheur  
 Mes soupirs plus saints en blasphemes,  
 Ce seroit peu de iugement,  
 Moins d'amour, moins de sentiment,  
 Que se taire en ces maux extremes.

204      C'est toy-mesme qui n'en as point :  
 Iamais d'amour ne fut époint  
 Le roc de ton cœur insensible :  
 Pourquoi donc t'en excuses-tu ?  
 Car en fin tu n'en as point eu,  
 Cest effet le monstre impossible.

Ne m'allegue point tes raisons,  
 Car ce ne sont que trahisons  
 Qui preuvent comme tu sçais feindre :  
 Ces raisons se perdent en l'air,  
 210 Quelle raison peut consoler  
 Celle là que i'ay de me plaindre ?

Ne m'allegue plus ton serment  
 Ny l'absolu commandement  
 Dont ta mere t'auroit contrainte,  
 Car des lors que quelque deuoir  
 216 Dessous l'Amour prend du pouuoir,  
 Tel Amour n'est plus qu'une feinte.

Je sçay qu'une mere le peut,  
 Aussi sçay-ie qu'elle ne veut  
 Te forcer à party contraire,  
 Ny te contraindre à le deuoir,  
 222 Et bien qu'elle en ait le pouuoir  
 Son nom luy defend de le faire.

Encor' crois-ie qu'elle le peut,  
 Mais c'est ton humeur qui le veut :  
 Las ! Iris, ton obeysance  
 T'est fort fauorable en ce point,  
 Tu veux bien, ne le cele point,  
 228 Que ta mere ait ceste puissance.

Et bien par son commandement  
 Quitte moy, prens vn autre amant,  
 Non pas par le pouuoir contraire

207. M, Qui peuvent — 208. M, Tes raisons se fondent — 210. A, F, Celle là. *Nous corrigeons avec B, D.* — 211. A, C, F, son serment. *Nous corrigeons avec M, B, D.* — 215. M, Dessus — 216. M, n'est plus rien que feinte — 219. M, au party — 220. M, devoir — 230. M, aultre

De ta mere, ains par ton defaut :  
 Fay-le-donc, non puis qu'il le faut,  
 234 Mais bien puis que tu le veux faire.

Las ! mais cesse, esprit inconstant,  
 Cœur rusé, de m'aller flattant  
 De ie ne sçay quels miens merites :  
 Si i'en ay, las ! ie n'en sçay rien,  
 240 Mais quoy que ce soit, ie voy bien  
 Pour tout cela que tu me quittes.

Tu vantes mes perfections,  
 Effets de mes affections,  
 Par tes paroles flateresses  
 Qui las ! ne me seruent de rien,  
 246 Car en fin, Iris, ie voy bien,  
 Ie voy bien que tu me delaisse.

Penses-tu par tes feints souspirs  
 Et par tes menteurs desplaisirs  
 M'asseurer que ton cœur retienne  
 Desormais de l'amour pour moy,  
 Si desia, si desia ie voy  
 252 Que tu ne veux plus estre mienne ?

Encor' d'ailleurs il paroist bien  
 Que mon amour ne t'est plus rien,  
 Toy mesme m'ayant suppliee  
 D'effacer ton nom dedans moy,  
 Iris, c'est peu d'Amour à toy  
 258 Que de vouloir estre oubliee.

233. B, D, qui le faut — 239. M, ie scay bien — 245. M, ie scay bien — 253. M, daillieurs

264  
 Puisse-ie aussi bien t'oublier  
 Comme tu m'en viens supplier,  
 Et comme encor' tu le merites,  
 Mais ie ne puis bien qu'oublié,  
 Et bien que i'en sois supplié,  
 Et mesme bien que tu me quittes.

270  
 Encor' ay-ie moins de douleur  
 De ressentir vn tel malheur,  
 Malheur las ! par ta faute extreme,  
 Quand parmy si peu de pitié,  
 Mais plustost tant d'inimitié  
 On me dit encor' que l'on m'aime.

276  
 Est-ce auoir de l'Amour en toy  
 De feindre encore que pour moy  
 Ma flame en ton cœur n'est point morte ?  
 Car en fin, Iris, mon tourment  
 Ne vient pas d'aimer seulement,  
 Mais d'estre aimé de ceste sorte.

282  
 Hélas ! deuois-tu m'enflamer  
 Puis que tu ne pouuois m'aimer  
 Que de la façon que tu m'aimes ?  
 Tu le iuras, ô foible foy,  
 Quand Iris a iuré par toy,  
 Ses sermens estoient des blasphemes.

Puis qu'au malheur de mes amours  
 Tu me refuses ton secours,  
 Helas ! de qui le puis-ie attendre !

259. D, Puis-je (*vers faux*) — 269. M, Et parmy tant d'inimitié —  
 270. M, L'on me dit — 273. M, Ta flamme — 276. M, de telle sorte

288 Iris, si ie ne l'ay de toy :  
Et qui prendra pitié de moy  
Puis que tu dédaigne d'en prendre ?

294 Donc au lieu de me secourir  
Toy-mesme tu me fais mourir,  
Rude & cruelle recompence !  
Car sans chercher d'autre support  
Il faut que ie coure à la Mort  
Puis que tu cours à l'Inconstance.

300 Et bien ingratte, i'y courray,  
Et fort librement ie mourray,  
Puis que mon tombeau te peut plaire,  
Car si ma foy, ny ma douleur,  
Ne peuuent vaincre mon mal-heur,  
C'est à la mort seule à le faire.

306 Et puis que ie te vay perdant  
A quel bien m'iray-ie gardant  
Suruiuant à ces maux extremes ?  
Las ! pense en me manquant de foy,  
Iris que ie te pers par toy,  
Me perdant encor par toy-mesme.

312 Puis que tu voulois me quitter  
Tu ne deuois pas m'arrester,  
Me trahissant par l'apparance,  
Aussi pleurant ton changement  
Ie m'excuse par ton serment  
En m'accusant par ma creance.

288. M, Si tu desdaigne de la prendre — 297. M, mon tombeau le peut faire — 298. M, ni mon malheur — 299. M, craindre ma douleur — 304. M, pense me manquant — 306. M, Et me pers encor par moy mesme — 307. B, quicter — 312. M, Et m'accuse par ma croyance

Helas ! vrayment sot que ie suis,  
 Le suis cause de mes ennuis,  
 En m'estant deceu pour te croire,  
 Las ! c'est par là que i'ay du mal,  
 Mais par là, cœur tres-desloyal,  
 Tu n'auras iamais de la gloire.

318

En lieu de penser au pouuoir  
 De ta mere, pense au deuoir  
 Dont peut t'obliger la constance.  
 Cet Amant que ton œil a pris,  
 Mais bien dont ton cœur est épris,  
 T'en a-t-il osté la puissance ?

324

Tu crois donc que c'est bien aimer  
 Que de se pouuoir enflamer  
 Du premier qui se passionne  
 De ton œil qui paroist si doux ?  
 Mais ayant de l'amour pour tous,  
 Tu n'en peux auoir pour personne.

330

As-tu promis à ton Amant  
 Par vn plus solemnel serment  
 Que ton cœur luy sera fidelle,  
 Que ceux que me iura ta foy,  
 Ta foy, mais en quel lieu de toy  
 Ceste vertu logeroit-elle ?

336

De ceste foy, cœur inconstant,  
 Desormais ie te vay quittant :  
 Car comme serois-tu tenuë

317. M, B, D, cœur trop desloyal — 319. M, Au lieu — 320. M,  
 deuoir — 324. *Les éditions ont* : a-il. *M porte* : a'il. *Nous évitons l'hiatus.*  
 — 333. M, seroit

De deuoir me garder la foy  
 Que tu n'as iamais euë en toy,  
 342 Et qui t'est encor' incogneuë ?

Mais quant à moy i'en ay trop eu,  
 Et me suis aussi trop repeu  
 De la tienne trop menteresse,  
 Le t'ay promis de viure tien,  
 Et pour ne te manquer en rien  
 348 Ma mort dissoudra ma promesse.

Bons dieux, qu'un grand aueuglement  
 Trouble l'œil de mon iugement !  
 Helas ! faut-il qu'encor ie t'ayme ?  
 Et que ie te garde ma foy ?  
 Comment puis-ie plus estre à toy,  
 354 Puis que tu n'es plus à toy-mesme ?

A ces mots mon cœur se fendit,  
 Et le regret me defendit  
 De me plaindre plus de mes peines,  
 Mais la rage de mes douleurs,  
 Apres la voix voulant des pleurs,  
 360 Fit sourdre en mes yeux des fontaines.

Cher amy, te vois-ie pleurant ?  
 (Dit lors Iris en souspirant,  
 Voyant ma bouche refermée :)  
 Mal-heureux estat où ie suis,  
 Si la cause de mes ennuis  
 366 Ne vient que d'estre trop aymée.

340. M, ta foy — 341. M, eu dans toy — 353. M, Comme puis ie —  
 354. M, a moy mesme — 355. M, le cœur me fendit

Mais las ! te voudrois-ie tromper,  
 Et par l'inconstance eschaper  
 Du beau nœud dont tu me tiens prise,  
 Puis que sous ta fidelité  
 Mon heureuse captiuité  
 Me plaist mieux qu'ailleurs ma franchise ?

372

Mais que puis-ie où ie ne puis rien,  
 Et que contre mon propre bien  
 Il me faut cesser d'estre tienne ?  
 Que dis-ie tienne ? hélas ! mon cœur,  
 On me tient sous telle rigueur  
 Que ie ne puis mesme estre mienne.

378

De grace pour l'amour de moy  
 Ne crois point si mal de ma foy,  
 Ne m'accuse point d'inconstance  
 Parmy mes constantes douleurs :  
 Cesse tes souspirs & tes pleurs  
 Cessant ta mauuaise creance.

384

Par trois souspirs elle cessa, —  
 Et mon cœur aussi commença  
 Par trois souspirs à luy respondre :  
 Nos propos estoient my-souspirs,  
 Et parmy tant de desplaisirs,  
 Les siens sembloient les miens semondre.

390

I'ay vrayment raison de cesser  
 Mes larmes, qui n'ont peu forcer  
 (Dis-ie alors), ta rigueur de prendre

369. M, Du pouvoir dont — 373. B, D, ou ne puis-ie rien — 377.  
 M, en telle rigueur — 381. M, pas d'inconstance — 384. M, croyance  
 — 393. M, la rigueur

396 Quelque pitié de mes douleurs,  
Mais plustost finiront mes pleurs  
Que le suiet de les reprendre.

Tu ne veux pas, mais las ! pourquoy,  
Que te voyant manquer de foy,  
Ny que ie te nomme pariure,  
Ny que ie m'en aille attristant ?  
402 Helas ! & tu veux bien pourtant,  
Tu veus (dis-ie) que ie l'endure.

De quel beau tiltre, & de quel nom  
Puis-ie nommer ce faict, sinon  
D'inconstance ou de perfidie ?  
Noms moindres encor' que l'effet,  
408 Et si ton peu d'amour le fait,  
Permets que ma douleur le die.

Je l'appellerois cruauté,  
Si ton cœur n'eust esté domté  
Iadis par ma perseuerance,  
Mais comment peut-on mieux nommer  
414 En vn cœur qui cesse d'aymer  
Cet effect, sinon qu'inconstance ?

Quelque chose aussi que ce soit,  
Helas ! mon seruice en reçoit  
Vn si miserable salaire,  
Qu'en fin si rien peut empescher  
420 Qu'Amour me puisse retoucher  
Cet acte seul le pourra faire.

jours

395. M, finiront mes yeux. *Le mot jours a été ajouté dans l'interligne comme il est indiqué.* — 396. M, reprendre. *Faudrait-il lire répandre ?* — 406. M, Non moindres — 407. M, l'a fait — 409. M, l'appellerois — 412. M, Mais comme — 419. M, ne puisse retourner

Las ! pensé-ie encor' d'estre Amant,  
 Moy qui dois penser seulement  
 Comment ie me puis voir deliure  
 Du mal qui me va martyrant ?  
 Si ie ne le puis qu'en mourant  
 Mon remede est de ne plus viure.

426

Or mon Iris puis qu'il te plaist  
 Que mon destin soit tel qu'il est,  
 Et que mon malheur ne te touche,  
 C'est à la mort de me guerir :  
 Mais permets qu'auant que mourir  
 Je prenne vn baiser de ta bouche.

432

Sur ces mots m'estant aduancé,  
 D'vn long baiser ie la pressay,  
 Succant vne nouvelle flame :  
 Et lors son baiser m'inspira  
 Vn doux soupir qui m'asseura  
 Qu'elle m'aymoit encor' en l'ame.

438

En ce baiser par l'Amour deu,  
 Par moy pris, par elle rendu,  
 Nos ames mesmes se baisèrent :  
 Et nos yeux aussi se touchans,  
 Nos larmes ensemble espanchans,  
 Nos larmes ensemble meslerent.

444

Et de rechef en m'embrassant,  
 Et de cent baisers me pressant,  
 Las ! (me dit-elle) hé quel remede !  
 Puis demy-morte entre mes bras,  
 Las ! (me dit-elle) ne meurs pas,  
 Mon espoir me promet de l'ayde.

450

Ouy si tu vis plus constamment,  
 (Luy dis-ie alors) car autrement  
 Il me faudroit vn cœur de cuyure,  
 Pour viure en te voyant sans foy :  
 456    Je puis tout pour l'amour de toy,  
       Si ce n'est que ie ne puis viure.

Lors ie sortis tout furieux,  
 Et ressuyant mes moites yeux  
 Je contrefis meilleure mine,  
 Semblable au criminel pourtant  
 Qui demy mort feint le constant  
 462    Alors qu'au supplice il chemine.

Miserable inclination  
 Que d'auoir tant d'affection  
 Pour ce sexe foible & muable,  
 Qui ne sçait que c'est d'en auoir,  
 Et qui ne le peut pas scauoir,  
 468    Tant le ciel l'en fit incapable.

Quand ie vay pensant à cela  
 Je veux grand mal à celuy-là,  
 Celuy, dis-ie, qui sans prudence,

452. M, dis-ie lors — 458. M, mes moulies (*pour mouillés?*) yeux — 461. M, faist le constant — 462. A, C, F, Alors qu'on le meine au supplice. *Nous corrigeons cette défectuosité de rime d'après M, B, D, E. La variante que nous rejetons offre une curieuse preuve de filiation entre les trois éditions publiées par Toussaint du Bray. Il est étonnant que l'on n'ait pas remédié à cette évidente bévue de A dans les tirages successifs. La présence du mot chemine au M prouue cependant que le poëte n'est pour rien dans l'aberrance de rime.* — 463-468. Cette strophe est reproduite à la fin de la seconde édition de l'ANTIDOTE D'AMOUR de JEAN AUBERY (Delft, 1663) avec deux variantes : 464. auoir de l'affection, comme dans M ; 468. fait incapable.

(Ainsi puis-ie bien l'estimer)  
 Oza premierement nommer  
 474 Du nom de femme la Constance.

Aussi vrayment quiconque il soit,  
 Il paroist qu'il ne cognoissoit  
 Leur ame incapable de flame,  
 Ou de fidelité, sinon  
 480 Qu'il vouloit leur donner au nom  
 Ce qu'elles n'ont iamais en l'ame.

Celuy soit tousiours tourmenté  
 Qui pouuant viure en liberté  
 D'vn tel cordage s'encheuêtre :  
 Bien est indigne de tout heur  
 486 Quand il se rend leur seruiteur  
 Celuy qui peut estre son maistre.

Elles ayment en nous pourtant  
 De voir vn courage constant,  
 Sans sçauoir que c'est de constance :  
 Vn pauvre aueugle louë ainsi  
 492 La clarté, sans sçauoir aussi  
 Que s'en est par experience.

Auec tant & tant de souspirs,  
 Et tant d'impatiants desirs,  
 Ces inconstantes dissimulant,  
 Le iurans mesme par serment  
 498 De brusler eternellement  
 Dans le feu dont elles nous bruslent.

Elles iurent l'Eternité,  
 Comme si leur capacité  
 Pouuoit comprendre telle chose,  
 Veü que leur foible entendement  
 N'a d'amour pour plus qu'un moment,  
 Tant d'elles le change dispose.

504

Incensez nous nous amusons,  
 Ou plustost nous nous abusons  
 De la foy qu'elles nous assurent,  
 De la foy leur trompeur apas :  
 Et c'est croire à ce qui n'est pas,  
 Que croire à la foy qu'elles iurent.

510

Leurs legeres affections,  
 Leur humeur, & leurs actions  
 Nous le font assez bien paroistre,  
 Car en fin elles n'en ont point,  
 Et nous nous trompons en ce point  
 Par faute de les recognoistre.

516

Mais de quel œil cognoistrions-nous  
 Vne humeur qui change à tous coups,  
 Et qui n'est sans plus qu'inconstance ?  
 La raison n'y voit gueres bien,  
 Encores n'y voit-elle rien  
 Qu'avec l'œil de la defiance.

522

Meriter d'elles quelque bien,  
 C'est ce qui ne nous sert de rien,  
 Et c'est ce qui plus me despote,

528 Que meriter bien en ayment  
Ce soit le seul empeschement  
D'obtenir ce que l'on merite.

534 Damis qui pensif l'escoutoit,  
Voyant que l'excez l'emportoit,  
Enflammant son pasle visage,  
Luy dit l'ayant interrompu,  
Après que nous aurons repeu  
Tu nous en diras dauantage.

540 Philene retournant à soy  
Luy dit, Damis, pardonne-moy :  
Tel est l'accez qui me vient poindre  
Au souuenir de mes ennuis,  
Et sur le discours où ie suis  
Mon excés ne peut estre moindre.

546 Que si tu me vois transporté,  
C'est bien contre ma volonté :  
Mais las ! ma douleur est si grande  
Qu'en moy tout amour estouffant,  
Parce qu'Amour me le deffant,  
Par force elle me le commande.

552 Alors Daphnis s'estant leué,  
Sortit de ce rocher caué  
Ayant pris par la main Philene,  
Et Damis aussi tout soudain  
En le prenant de l'autre main  
Le conduisit vers la fontaine.

526. E, en bien ayment — 537. M, Tel est l'eccez | A, ne vient.  
*Nous corrigeons d'après les autres textes.* — 538. M, de mes nuits — 545.  
M, deffend

C'estoit la source du ruisseau  
Qui ceignoit ce roc de son eau,  
Et là sans beaucoup de prieres  
Dessous vn Ormeau destiné  
558 Ils mirent entr'eux leur disné,  
Qu'ils auoient dans leurs panetieres.

*Fin du quatriesme Chant.*

554. M, le roc — 555. F, de pieres — 556. M, Dessoubs

# LE CINQVIESME CHANT

## DES CHANGEMENS

de la bergere IRIS

Tout le Ciel sembloit allumé  
Des rais du Soleil enflamé  
Qui faisoit décroistre l'ombrage,  
Et l'air épuisant toute l'eau  
Qui sourdoit pres de cest Ormeau  
En faisoit sourdre en leur visage.

Donc ces Bergers pour se sauüer  
Du chaut qui les venoit trouuer,  
Et voyant par tout l'ombre moindre,  
Gagnerent vn bois d'alentour,  
Si couuert, que mesme en plein iour  
En tout temps le iour semble poindre.

Entre les arbres plus espais,  
Et sous qui pour prendre le frais,  
Tous trois ils se venoient estendre,

*Titre.* M, Cinquiesme poezie | de la Cynegerie (*sic*) representée | par  
la Bergere | Iris. | — 2. E, r'enflamé — 5. M, pres de ce ruisseau —  
8. M, treuver — 10. M, aux bois — 11. M, a plein jour — 12. M,  
semblait poindre

Philene aperceut quelques vers  
 Qu'un If dont ils estoient couuers  
 18 Monstroit dans son escorce tendre.

S'approchant il y leut cecy :  
 « Chere Ozilis mon cher soucy,  
 « Considere que mon offence  
 « De la seule enuie est l'effet,  
 « Et que du mal que tu m'as fait  
 24 « Tu m'as fait faire penitence.

« Bien qu'on ait peu dire de moy  
 « Que mon desir conceu pour toy  
 « Print sa volée vn peu bien haute,  
 « Pourtant on cognoist par le cours  
 « De mes miserables amours,  
 30 « Bien plus de mal'heur que de faute.

« Voyant ta diuine beauté,  
 « C'eust esté trop d'impieté  
 « De n'en estre point la victime :  
 « Et d'autre costé i'ay cogneu,  
 « Par le mal qui m'est aduenu,  
 36 « Que mon seruice estoit vn crime.»

Lors Daphnis qui l'alloit suyuant,  
 Voila (dit-il) qui va preuant  
 Que l'Amour aussi me surmonte :  
 Mais acheue nous desormais  
 Ton discours, & ie te promets  
 42 Qu'apres ie t'en feray le conte.

17. E, estoient ouuers — 23. M, B, D, mal que l'on m'a fait —  
 28. M, on cogneu — 40. M, Mais achevez

48 Pour satisfaire à ton desir  
Ce me sera bien du plaisir,  
De raconter (luy dit Philene)  
Le mal qui me va consumant,  
Et croy que ton contentement  
Est vn doux soulas à ma peine.

54 M'estant donc ainsi retiré  
Si triste, & si desesperé,  
Du logis de ceste volage,  
Quittant l'esper & là raison,  
Vains remedes pour la saison,  
Ie me perdis de mon vilage.

60 Ia l'ennuy me persecutant,  
De tous les hommes m'absantant,  
Ie fuyois toute compagnie,  
Heureux si les pouuant quitter  
I'eusse peu de moy m'absanter,  
Moy-mesme estant ma tyrannie.

66 Puis-ie bien encor m'endurer,  
(Disois-ie) & de moy m'asseurer ?  
O rage ! ô defiance extreme !  
Ce que se sont deux ennemis  
Quand en champ clos ils se sont mis,  
L'estant seul moy-mesme à moy-mesme.

Craintif, & tramblant ie me suis,  
Tout animé ie me poursuis,  
Tant de moy mon mal-heur se iouë,

47. M, crois — 55. M, me persequantant — 61. M, encor endurer —  
64. D, Ce que ce sont — 67. B, D, ie me fuis

72 Fuyant ie ne puis m'eschapper,  
Suyuant ie ne puis m'atrapper,  
Comme vn Ixion sur la rouë.

78 Ainsi de moy mal assureé,  
Contre moy mesme coniuéré,  
Tout plein de furie & de rage,  
Ie voulois sur moy me vanger,  
Moy-mesme afin de m'outrager,  
Contre moy me donnant courage.

84 Ie coulay beaucoup de tels iours  
Que tous mes esprits estoient sours  
Au conseil que la raison donne  
A ceux qui sont en desespoir,  
Pour de personne n'en auoir,  
Ne voulant aussi voir personne.

90 Si ie prenoy quelque repos,  
Venant à songer aux propos  
Que m'auoit tenus ma Bergere,  
Pensant tous ces mots vn par vn  
Ce ressouuenir importun  
Me faisoit entrer en colere.

96 Il est vray, disoy-ie à part moy,  
Qu'Iris, ceste fille sans foy,  
Puis qu'il faut que ie m'en souuienne,  
Disoit qu'elle vouloit mon bien,  
Et que moy voulant estre sien  
Elle vouloit estre aussi mienne.

Ces mots doiuent-ils reuenir  
 Desormais dans mon souuenir,  
 Au temps que la belle infidelle  
 Qui les dit n'en a plus pour moy,  
 Et qu'elle ne pense en sa foy  
 102 Que pour ne plus penser en elle ?

Pourquoy veux-ie donc y penser,  
 Pour en y pensant m'offenser ?  
 Puis que ce penser me deuore  
 Il m'est trop resté de raison,  
 Et le pis en ceste saison,  
 108 C'est qu'il m'en reste tant encore.

Mais venant à penser apres  
 Combien elle fit de regrets  
 Lors que ie me separay d'elle :  
 Ce trompeur penser me flattant  
 M'alloit à la fin promettant  
 114 Que son cœur me seroit fidelle.

Puis repensant d'autre costé  
 Que l'ingrate m'auoit osté  
 Ce qui me restoit d'esperance,  
 Ie reconnoissois clairement  
 Que ie me flatois follement  
 120 D'auoir ceste sottte creance.

Car ayant ces pensers receu,  
 Tout aussi tost i'estois deceu  
 Par leur absence trop soudaine,

97. M, doibuent — 107. M, Et le pris — 120. M, croyance — 122.  
 M, l'estois tout aussytost deceu

126      l'aymois fort de les posseder,  
 Mais pouuant si peu les garder  
 Leur venuë augmentoit ma peine.

132      Comme des oyseaux passagers  
 Ces doux plaisirs, mais trop legers,  
 Me promettoient par leur venuë  
 Mon Prin-temps deuoir arriuer  
 Mais hélas ! c'estoit vn Hyuer,  
 Leur tromperie estant cogneuë.

138      De la façon qu'ils retournoient  
 Je cognoissois qu'ils ne venoient  
 Que pour m'annoncer quelque orage,  
 Ainsi que ces oyseaux de mer,  
 Qui lors qu'elle doit escumer,  
 Paroissent comme pour presage.

144      Pauvre disois-ie que ie suis,  
 Qui me flattant en mes ennuis,  
 Me force moy-mesme de croire  
 Aux beaux yeux qui m'ont abusé,  
 Trouuant encor' trop peu ruzé  
 Du sucre au fiel qu'ils m'ont fait boire.

150      Plaisirs si chers, pensers si doux,  
 Las ! pourquoy vous enfuyez-vous ?  
 Permettez au moins qu'on vous gouste,  
 Et puis apres vous en allez ;  
 Pourquoi retournez-vous aislez  
 Si vous venez avec la gouste ?

130. M, deuoir — 137. M, doit — 141. M, Me forçant — 143.  
 M, Treuant — 144. B, D, qui m'ont fait boire — 145. M, Pensers si  
 chers, pensers si doux — 149. M, aylés

Vous n'estes pas si tost venus,  
 Vous n'estes pas mesme cognus,  
 Qu'on vous voit soudain disparoistre :  
 Las ! faictes vous mieux ressentir,  
 Permettez auant que partir  
 156 Au moins qu'on vous puisse cognoistre.

Ou si vous voulez m'absenter,  
 Puis que c'est pour me tourmenter,  
 N'approchez iamais de mon ame,  
 Je vous ayme mieux loin que pres,  
 Puis que vous venez tout expres  
 162 Pour mettre de l'huile en ma flame.

Fuyez, autheurs de mon esmoy,  
 Qui faictes en logeant chez moy  
 Que ma douleur est plus extremes,  
 Et que ie pers en vous perdant  
 Ce qu'à grand' peine possedant  
 168 Je n'ay pas quand ie vous ay mesme.

Reduit en ce piteux estat,  
 Sans qu'aucun espoir me restat,  
 Ma rencontre estoit dommageable

156. M, Qu'on vous puisse au moins recognoistre — 157. M, vous voulez absenter — 164. M, en venant chez moy — 167. M, grand paine — 168. A, F, Je n'en ay pas (*vers faux*). Nous corrigeons d'après M, B, D. — 169-180. Dans M ces deux strophes sont remplacées par la strophe suivante :

Reduit en ce piteux estat  
 Sans espoir qu'aucun m'arrestat,  
 Ayant sceu que ce mariage  
 Ne plaisoit point à mon Iris,  
 Et que les parens de Charis  
 Ne l'en pressoient pas davantage.

174 A ceux qui m'alloient approchant,  
Le bon-heur mesme en me touchant  
Pouuant deuenir miserable.

180 Mais à la fin ie retournay,  
Quelque espoir m'ayant ramené,  
Ayant sçeu que ce mariage  
Ne plaisoit point à mon Iris,  
Et que les parens de Charis  
Ne l'en pressoient pas dauantage.

186 Aussi (pour dire en verité)  
Son visage tout attristé,  
Et sa couleur souuent changee,  
Quand elle oyoit parler de moy,  
Monstroit qu'en cognoissant ma foy  
Mon mal la rendoit affligee.

192 Car aussi-tost qu'en quelque part  
(Comme bien souuent le hazard  
Me fit trouuer en sa presence)  
Ceste infidelle me voyoit,  
Son œil radoucy m'enuoyoit  
Des œillades de repentance.

198 L'œil d'Iris ouuert dessus moy,  
Cognoissant entiere ma foy,  
La fit esmouuoir de reprendre  
Mon cœur qui la foy lui gardoit,  
Que sa legereté perdoit,  
Mais ma constance luy fit rendre.

188. M, hasard — 189. M, treuuer — 191. F, m'ennuyoit — 196.  
D, Mon cœur que la foy — 197. M, Que sa bergerette

Ce cœur bruslé, dit mon Iris,  
 Vray Phenix de ma flame épris  
 Doit reuiure, il faut que i'anime  
 Ce feu que i'ay faict amortir,  
 L'allumant par le repantir  
 Puis que l'esteindre fut vn crime.

Face mon bon-heur que tousiours  
 Il soit l'obiect de mes amours,  
 Et que la seure cognoissance  
 Que i'ay de son feu, desormais  
 Puisse esteindre en moy pour iamais  
 De toute autre Amour la semence.

Ainsi se repantoit Iris,  
 Soit qu'elle desdignait Charis,  
 Et que son humeur inconstante  
 Ne fust pas d'aymer plus long temps,  
 Ou que ses desirs inconstans  
 Rendissent sa flame plus lante.

Le bon heur voulut tant pour moy,  
 Lorsqu'elle estoit en cest esmoy,  
 (Las ! quel heur ! qu'en sortant de naistre  
 L'Amour en trois iours m'enuia)  
 Que Clorille la conuia  
 En vn bal où ie deuois estre.

Ie fus plus d'vne heure à resuer,  
 Ne sçachant comme m'y trouuer,  
 Ny la mine qu'il faudroit prendre,

199. M, demon Iris — 201. M, doit — 207. M, la seule cognoissance — 212. D, dedaignast — 215. A, F, ces desirs. *Nous corrigeons d'après B, D.* — 219. A, F *ponctuent* quel heur ? *Les autres éditions ne ponctuent pas.* D *donne* Las ! que l'heur — 220. M, L'amour pour tousiours — 222. M, debvois — 225. D, qui faudroit

Si comme il pouuoit aduenir  
 Je venois à l'entretenir,  
 228 Mais en fin ie m'y voulus rendre.

Je tremblay tout quand ie la vis,  
 Et sentis tous mes sens ravis,  
 Et deuins froid comme vne glace,  
 Et ne sentant pas seulement  
 234 Dans mon cœur cet estonnement,  
 Il parut aussi sur ma face.

Elle me voyant transporté,  
 Rougit aussi d'autre costé,  
 Quand elle me vit aupres d'elle,  
 Et son teint fut si vif rendu,  
 Par son vermeillon respandu,  
 240 Qu'elle ne fut iamais plus belle.

Je dis alors à mes desirs,  
 Allez tous avec mes souspirs  
 Faire vn humble hommage à ma Dame,  
 S'il luy plaist de vous receuoir,  
 Pour mieux me le faire sçauoir  
 246 Vous logerez dedans son ame.

Si peut estre d'vn œil moins doux  
 Elle ne fait point cas de vous,  
 Afin que tost ie me deliure,  
 Et mes iours long temps retardez,  
 Montez au Ciel & m'attendez  
 252 Où ie dois aussi tost vous suiure.

231. M, Je deviens : B, D, E, Je deuins — 233, M, ces estonnements  
 — 239. M, B, D, Par ce | M, vermillon : B, D, vermeillon — 250.  
 M, De mes iours — 252. M, doibs

O qu'ils furent les bien venus  
 Si tost qu'ils luy furent cogneus,  
 Comme elle me le fit entendre  
 Lors que pour me le confesser  
 Elle me vint prendre à dancier,  
 Ce que ie n'ozois entreprendre.

258  
 Apres que nous eusmes dancé,  
 Aussitost qu'elle m'eust laissé,  
 Pres d'elle i'allay prendre place,  
 Armant mes yeux d'vne langueur,  
 Qui pouuoit eschauffer son cœur,  
 264  
 Quand mesme il eust esté de glace.

Car l'Amour lors que i'approchay  
 Dans l'vn d'eux s'estoit embuché  
 Avec ses attraits & ses charmes,  
 Et dans l'autre ouuert à moitié  
 Il auoit logé la Pitié,  
 270  
 Et cet œil estoit plein de larmes.

Alors la voulant accuser  
 Elle ne se peut amuser  
 D'ouir long-temps ceste harangue,  
 Et ie croy qu'Amour son vainqueur  
 De mes yeux vola dans son cœur,  
 276  
 Ou pour le moins dessus sa langue.

Car se mettant sur le discours  
 Du triste estat de nos amours,  
 Epreignant quelque larme feinte,

253. B, D, les biens venus — 263. D, Que pouuoit — 264. M, Il fust été — 265. M, dez que i'approchay — 276. M, dessous sa langue — 277. M, se mestant — 278. M, D, de mes amours — 279. M, Et iettant quelque larme

Elle me dit avec serment  
 Que c'estoit pour moi seulement  
 282 Qu'Amour auoit son ame atteinte.

Qu'aussi pour me garder la foy  
 Elle auoit pour l'amour de moy  
 Fait dissoudre son mariage,  
 Bien qu'il fust desia resolu,  
 Et que l'ayant ainsi voulu  
 288 On n'en parloit pas d'auantage.

Qu'en fin elle m'asseuroit bien  
 Qu'il ne s'en feroit iamais rien,  
 Et qu'on ne l'y pourroit contraindre  
 Par mille discours mensongers  
 Emportez par les vents legers,  
 294 Me forçant de n'en plus rien craindre.

Que ie ne deuois diuertir  
 Mon amour, ny me repentir  
 D'auoir eu tant de mal pour elle,  
 Puis qu'apres ce mal esprouué,  
 Pour salaire i'auois trouué  
 300 Dans vne fille vn cœur fidelle.

Helas ! ie ne me peus garder  
 De me laisser persuader  
 A ces paroles menteresses,  
 Bien qu'il deust estre mal aisé,  
 Puis qu'elle m'auoit abusé  
 306 Cent fois par des mesmes promesses.

286. M, resolu, <sup>u</sup> avec l'u ajouté au-dessus du mot. — 294. M, Me forçant à — 295. M, debvois — 299. M, treuvé — 306. M, par semblables promesses : D, par de mesmes

Sur ce discours le Bal finit,  
 Où nostre amour se reünit  
 Avec mille & mille blandices,  
 Mais hélas ! en ce temps icy  
 C'est renouueler mon soucy  
 Que de penser à ces delices.

Ce ne fut lors qu'ardeur de nous,  
 Dont les feux estoient aussi doux  
 Qu'ils estoient de mauuais presage,  
 Ainsi qu'un grand chaüt en esté  
 Est d'ordinaire redouté  
 Parce qu'il couue quelque orage.

Si dans vne bullette d'eau  
 Qui s'enfle dessus vn ruisseau,  
 Mourant si-tost qu'elle est naissante,  
 Mon bon-heur estoit reserré,  
 Il ne seroit moins assureé  
 Qu'en l'ame d'une fille aimante.

Dans trois iours Charis de retour  
 Mit à l'enuers tout cet amour,  
 Liant si bien son mariage,  
 Qu'en fin ie cogneus clairement  
 Qu'il falloit mourir seulement,  
 Et non esperer dauantage.

Aussi n'ayant autre desir,  
 Le desespoir me vint saisir  
 Avec vne si grand' foiblesse,

315. M, Qu'il ne fust qu'un mauuais — 316. M, chaud — 318. B, D, Par ce qui — 323. M, Il serait autant assureé — 324. F, amante — 333. F, foiblesse

336 Que réduit à l'extrémité  
 Dans le lict ie fus emporté,  
 Pasmé de rage & de detresse.

342 Lors m'égarant en mes propos  
 Sans nourriture & sans repos,  
 Et repaissant ma fantasia  
 De ce qui l'alloit offénçant  
 Mon mal tousiours se renforçant  
 En fin ie tombe en frenaisie.

348 Mais ceste fureur me laissa  
 Sur la minuict qui deuança  
 La triste & maudite iournée  
 Que l'ingrate & pariure Iris  
 Pour s'épouzer auec Charis  
 Deuoit estre au Temple menée.

354 Si tost que ce mal m'eut quitté,  
 Mes pensers d'un autre costé  
 Plus cruels me vindrent reprendre,  
 Me faisans desirer le iour,  
 Dont le trop paresseux retour  
 A mes yeux se fit trop attendre.

360 Mais i'eusse esté bien fortuné  
 S'il ne fut iamais retourné,  
 Puis qu'il retournoit pour me nuire :  
 Car lors i'ouys les instruments  
 Auec qui ces heureux Amants  
 Au Temple se faisoient conduire.

337-372. Ces six strophes manquent dans M. A la suite du vers :  
 'Pasmé de rage et de detresse le manuscrit reprend : Enfin mon esprit  
 estonné — 338. A, F, sans propos. Nous corrigeons d'après B, D.

O Dieux ! m'escriay-ie tout haut,  
 En me releuant en sursaut,  
 Et si lors ma mere accouruë  
 A ce grand cri que ie iettay,  
 Par force ne m'eust arresté,  
 Je m'allois ietter dans la ruë.

Je fis pourtant vn tel effort,  
 Que du lict ie tombay mi-mort,  
 Car alors ma douleur extremes,  
 Me faisant à la mort courir,  
 M'empescha seule de mourir,  
 Me faisant sortir de moy-mesme.

En fin mon esprit estonné  
 En sa place estant retourné,  
 Ma foible & pesante paupiere  
 Ouurant & refermant mon œil  
 Me fit voir en peur le Soleil,  
 Et son odieuse lumiere.

Mes amis depuis m'ont conté  
 Que me leuant tout transporté,  
 De rage ayant l'ame saisie,  
 Je fis mille sanglants regrets,  
 Retombant aussi-tost apres  
 En ma premiere frenaisie.

Ayant donc mesme avec honneur  
 Souffert ceste extreme fureur,  
 Sans dormir toute vne semaine,

368. A, F, demy-mort (*vers faussé*) : B, C, D, E, mi-mort. *Nous corrigeons.* — 378. B, En son — 379. M, Mes amis m'ont depuis — 382. A, C, F, mille sanglots regrets. *Nous corrigeons d'après M, B, D, E.* — 384. M, Phrenesie — 385. D, avec horreur

390 Je fus secouru du sommeil,  
Et mes propos à mon resueil  
Firent voir mon ame plus saine.

Alors sans plus me tourmenter  
Je taschay de me mieux porter,  
Bien que la mort fust mon enuie,  
Mais ie voulus encor guerir,  
396 Pour reuoir auant que mourir  
L'Ingrate qui m'ostoit la vie.

Pasle, en fin, foible & languissant,  
La chambre & le lict delaisant,  
Je fus voir ceste neufue femme,  
Qui caessant de mille apas  
Son mary couché dans ses bras,  
402 De baisers nourrissoit son ame.

Charis de plaisir éperdu,  
Baisant dans ses bras estendu  
Sa bouche faicte d'vne rose,  
Repassoit son heureuse main  
Bien souuent dessus son beau sein,  
408 Et bien souuent sur autre chose.

Ha veuë ! ha vie ! hélas ! quel dueil  
Me vint alors saisir par l'œil !  
Le seul penser me desespere :  
Je sortis donc tout furieux,  
Ne voulant d'vn œil enuieux  
414 Profaner vn si doux mystere.

390. M, Furent voir — 391. M, tormenter — 394. M, guarir —  
396. M, ottoit — 406. B, D, F, Repaissoit — 408. B, D, E, Et plus  
souuant — 414. M, Prophaner

420 Que si lors ie ne mouru point,  
 Et si les voyant en ce point,  
 Mon ame de douleur touchee  
 Ne s'enuola point de mon corps,  
 Las ! pensez que la rage alors  
 L'y retint par force attachee.

426 Quoy (dis-ie apres tout transporté)  
 J'ay donc veu l'ingratte beauté,  
 Que durant trois ans i'ay seruie,  
 Adorer vn nouveau vainqueur,  
 Helas ! si i'ay si peu de cœur  
 D'où me reste encor' tant de vie ?

432 Mon cœur peut-il sans s'émouuoir,  
 Ou de rage, ou de desespoir,  
 Endurer qu'vn autre iouysse,  
 Et s'esioüisse de son bien,  
 Bien helas ! dont il n'a plus rien  
 Que la memoire pour suplice ?

438 Suplice à bon droit merité,  
 Puis qu'avec tant de lascheté  
 Il a ceste iniure soufferte,  
 Il n'a deu ce bien posseder,  
 Et puis qu'il a peu le ceder,  
 Et puis qu'il en souffre la perte.

Et vous, yeux plus lasches que luy,  
 Qui voyez dans les bras d'autruy,  
 Celle qui me rend miserable,

415. M, mouru : F, mourus : C, mourut — 419. M, Las pensés que  
 — 420. M, La retint — 437. F, le celer

444 Tournez vos regards pour le moins,  
Et ne vous rendez point tesmoins  
Du crime dont il est coupable.

Pourquoy n'ont peu mes longs malheurs  
Auec tant de torrens de pleurs  
Toute vostre lumiere esteindre ?  
Et pourquoy ce peu de clarté  
450 Qui vous reste, m'est-il resté  
Pour voir ce que ie n'ozoy craindre ?

Pour voir, sans que ie l'eusse craint,  
Qu'Iris a laschement esteint  
Dans son ame l'ardeur si sainte  
De mon feu qui luy fut si doux :  
456 Ha ! traistres ! seroit-ce point vous  
Qui par vos pleurs l'auriez esteinte ?

Si c'est vous, las ! ie n'en sçay rien,  
Mais pour le moins le crois-ie bien :  
Helas ! auec trop d'apparence :  
Et d'autant que pour me facher,  
462 Bien que vous le puissiez cacher,  
Vous me monstrez ce qui m'offence.

Vous me monstrez son lict foulé  
Vous me monstrez son poil meslé,  
Sa coiffure toute pressée,  
Ses yeux de plaisir languissans,  
Ses tetons encor tremoussans,  
468 Et sa robbe toute froissée.

443. M, pas tesmoins — 444. M, coupable — 446. D, Pour qui n'ont peu — 453. A donne fainte, contre tous les autres textes, y compris M. Nous adoptons de préférence la leçon commune de M, B, C, D, E, F, sainte

456. M s'arrête ici.

Et pour accroistre encor mon mal,  
 Fauorisant à mon riual,  
 Vous suyuez sa main qui tastonne  
 Dedans son sein mille beautez,  
 Et trop curieux vous contez  
 Tous les baisers qu'Iris luy donne.

Ayant conté tous ceux d'Iris,  
 Vous contez ceux que son Charis  
 Luy rend, luy donne, & luy desrobbe,  
 Et sans le voir, pour m'esmouuoir  
 Vous me faictes croire de voir  
 Ce qu'il luy touche sous la robbe.

Mais las ! pourquoy pour m'excuser  
 Veux-ie ainsi mes yeux accuser  
 Du mal dont seul ie les offense ?  
 Pourquoi suis-ie si rigoureux  
 Apres l'auoir commis par eux  
 D'en prendre sur eux la vengeance ?

Donc sans plus accuser mes yeux  
 Il faut m'esloigner de ces lieux  
 Pour ne voir plus ceste pariure,  
 Et de ses nœuds me deslier,  
 Il faut viure pour l'oublier,  
 Ayant peu suruiure à l'iniure.

Quand mes yeux l'auront peu laisser  
 Peut-estre apres de mon penser  
 La pourray-ie voir effacée :  
 Ostons donc l'obiect de nos yeux,  
 Et par eux nous osterons mieux  
 De nostre cœur ceste pensee.

Mais en vain me veux-ie efforcer  
 D'oster Iris de mon penser  
 Par le remede de l'absence,  
 Car ie ne m'en puis dessaisir,  
 Et i'en veux garder le desir,  
 504 En ayant perdu l'esperance.

Helas ! mais puis-ie encor' auoir  
 Ou du desir, ou de l'espoir ?  
 Ha ! que i'ay bien peu de courage  
 En vn mal si grand qu'est le mien,  
 Luy puis-ie encor vouloir du bien  
 510 Apres vn si sanglant outrage ?

Et puis que son œil mensonger  
 M'empesche de me desgager  
 D'vn nœud qui tousiours se resserre,  
 Quittons ce pays librement,  
 Et puis qu'elle a changé d'Amant,  
 516 Pour nostre bien changeons de terre.

Quittons donc de bon cœur ce lieu,  
 Adieu pariure Iris, adieu,  
 Ingrate, adieu, ie t'abandonne :  
 Ainsi ie m'escriay soudain,  
 Et sans prendre d'autre dessein  
 522 Je dressay mes pas vers Modonne.

Mais i'estois si faible, & si las,  
 Qu'il falloit presque à tous les pas  
 Me reposer, & prendre haleine :

528 En fin de foiblesse aggraué  
 Aupres de la mer i'arriuay,  
 En m'y trainant à toute peine.

Le flot de la mer vient lecher  
 En ceste coste vn grand rocher  
 Dont le flanc luy sert de leuee,  
 Je vins là rendre les abois  
 534 Dans vne grotte qu'autres-fois  
 Les Bergers peut-estre ont cauee.

Et pensant que là le sommeil  
 Par pitié me deust fermer l'œil :  
 Le fier souuenir que i'abhorre,  
 Et qui me tourmente si fort  
 540 M'aprit que c'estoit à la mort,  
 Et non au sommeil de le clorre.

Car de cent pensers pleins d'ennuy,  
 Qui s'amassèrent avec luy,  
 Sentant mon ame poursuiuie,  
 Je creu que pour sortir des mains  
 De tant de bourreaux inhumains  
 546 Il falloit sortir de la vie.

Pensers de ma mort seuls tesmoins  
 (Leurs dis-ie) attendez pour le moins  
 Que i'escriue qu'en ceste place  
 Mourut vn si fidelle Amant,  
 Et puis ie feray librement  
 552 Ce que vous voulez que ie face.

Ces bourreaux m'ayans mis soudain  
 Mon propre cousteau dans la main,  
 Dans le Roc me firent escrire  
 Ces vers qu'ils dictoient tour à tour,  
 M'ayans promis que quelque iour  
 558 Iris mesme les viendroit lire :

« Cruelle Iris, si tu sçais bien  
 « Que depuis qu'Amour me fit tien  
 « Je t'ay fidèlement seruie :  
 « Sçache encor qu'en mourant pour toy  
 « Rien n'aura peu finir ma foy  
 564 « Que ce qui finira ma vie.

« Je suis venu dessus ce bort  
 « Finir par vne amere mort  
 « Vne vie encor plus amere,  
 « Eprouuant pour me secourir  
 « Que par moy l'Amour peut mourir  
 570 « Dans la mer où nasquit sa mere. »

Ces vers escrits, pour m'abysmer  
 D'un saut ie me iette en la mer,  
 Qui rentr'ouurant par interualle  
 Son sein creué d'un si grand pois  
 Me reiette en haut par trois fois,  
 576 Et trois fois dans son fonds m'aualle.

Lors des marchands de ce pays  
 De cest accident esbays,  
 Retournans de quelque voyage,

582 Firent deslier vn bateau  
 Pour me venir prendre sur l'eau,  
 M'empeschans cet heureux naufrage.

588 Et voyant mais sans iugement,  
 Et priué de tout sentiment,  
 Vn vieil Nautonnier pasle & sombre,  
 Le pensay que ce fust Charron  
 Qui m'enleuoit sur l'Acheron,  
 Croyant n'estre plus que mon Ombre.

594 Pendant le vaisseau s'esloigna  
 Que ce bon homme regagna,  
 Où par les pieds il me fit prendre,  
 Et m'ayant encor despoüillé,  
 De mon habit sale & mouïllé,  
 Au Soleil il le fit estendre.

600 Mais apres que i'eu tout vomy,  
 Si tost que le iour ennemy  
 A mon œil se fit aparoistre,  
 Me croyant mort, me voyant nud,  
 Et parmy ce peuple incognu,  
 L'eu peine de me recognoistre.

606 Or vous taisant le desplaisir  
 Qui me vint à l'heure saisir,  
 Dont le discours trop inutile  
 En fin vous pourroit ennuyer,  
 Tant seulement depuis hier  
 Le suis arriué dans ceste Isle.

Accablé de tant de douleurs  
Il finit ainsi tout en pleurs  
Le long discours de son martyre,  
Pleurs qui monstroient bien clairement  
Qu'il enduroit plus de tourment  
Qu'il ne leur en auoit sceu dire.

612

612. B, D, Qui ne leur

FIN

## STANCES

## EXPLICATION DES SIGLES

- P = *Le Parnasse*...1607, et 1618.
- NR = *Nouveau Recueil*...1609.
- TM = *Traduction des Metamorphoses*, par N. Renouard, Rouen, 1610, 1619...
- DP = *Les Delices de la poesie françoise*, 1615, 1618...
- CS = *Le Cabinet Satyrique*...1617.
- RS = *Recueil des plus excellans vers satyriques*...1617.
- CM = *Le Cabinet des Muses*...1619.
- AC = *V. Liure d'Airs de Cour*...1623.
- SM = *Le Seiour des Muses*...1624, 1626, 1627...
- R = *Recueil des plus beaux vers de Messieurs de Malherbe, Racan etc.*...1626, 1627, 1630...
- IM = *Jardin des Muses*...1643.
- RPD = *Recueil de Poesies Diuerses*...1671.
- RB = *Recueil des plus belles pieces*...(Recueil de Barbin), 1692.
- B = *Les Changemens*. Édition de Rouen, 1614.
- D = *Les Changemens*. Édition de Paris (Jacques Le Gras), 1618.

## LES VANITEZ DE FLORIDE

ESPROVVANT SA PVISSANCE SVR SON MIROIR <sup>1</sup>

### STANSES

FLORIDE ayant les yeux sur son miroir fidelle  
Admiroit les beautez qui la font si cruelle,  
Causant tant de trespas,  
Et voyant les attraits dont elle estoit pourueü,  
Se vouloit prendre aux Dieux de ce que l'ayant veü  
6 Ils ne l'adoroyent pas.

Alors comme l'on voit les plus sages gens-d'armes  
Auant qu'aller aux coups faire essay de leurs armes  
Pour s'en asseurer mieux, -  
Ceste belle orgueilleuse en dedaignant la terre  
Pour attaquer le ciel, esprouuoit sur ce verre  
12 Les armes de ses yeux.

Ce trait là (disoit elle eslançant vne œillade)  
Encor qu'il soit bien doux rend vn cœur bien malade  
Quand il en est ataint,  
Le coup est sans remede, & quoy que l'on essaye,  
Il met en peu de tems le feu dedans la playe  
18 Qui iamais ne s'esteint.

<sup>1</sup> Ces Stances ne figurent que dans le *Parnasse* de 1607 (voir à la Bibliographie, p. xxx). Ce recueil contenait quatre pièces de De Lingendes. Trois de ces pièces reparurent, corrigées et augmentées, dans le *Nouveau Recueil* de 1609, et se liront plus loin. Voir aux pp. 134, 152, 169.

Puis mignardant ses yeux & les faisant sousrire,  
Elle disoit, ce trait cause vn si doux martire

Qu'on n'en veut pas guerir,

Et bien que dans vn cœur iamais, après l'attainte,  
Il ne laisse paroistre aucune marque empreinte

24

Si le fait-il mourir.

Puis remplissant ses yeux de rayons & de flames,  
Elle disoit, ce trait force toutes les ames

De receuoir ma loy,

Et quiconque ne brusle aussi tost qu'il m'approche,  
Il cache au lieu d'vn cœur dedans vn sein de roche

30

Vn glaçon comme moy.

Puis mettant dans ses yeux mille pointes de foudre,  
Elle disoit, ce trait mettra le monde en poudre,

Quand il sera poussé,

Et si iamais l'Amour en auoit vn semblable  
Mon cœur qu'il a jugé tousiours inuulnerable

36

Seroit bien tost blessé.

Or pendant qu'en ce point ce miroir homicide  
Conseilloit ceste guerre aux beaux yeux de Floride

Qui l'approuoyent aussi,

Amour tout irrité de la voir trop esprise  
Du resolu dessein d'vne telle entreprise

42

Luy respondit ainsi.

Insensible beauté d'vne roche animée,  
Qui pour le seul desir d'vn peu de renommée

Veux attaquer les Dieux,

Oses-tu les troubler par ces vaines alarmes  
En leur premier repos, & les battre des armes

48

Qu'ils mirent dans tes yeux ?

Tu sçais que ce sont eux qui t'ont mis en la face  
Tant de rares beautez, que ceste heureuse glace

Te va representant,

Et qu'eux mesmes ravis d'un si parfait ouirage  
Ont confessé depuis qu'ils n'ont plus le courage

54

D'en faire encor autant.

Que si Venus t'eust veüe en la vieille querelle  
Qu'autresfois en gagnant le prix de la plus belle

Elle vit terminer,

Elle eust quitté pour toy sa premiere esperance,

Et n'eust peu demander ce prix en ta presence,

60

Ny Paris luy donner.

Mais bien qu'en ce vieil aage elle ait peu faire gloire

D'auoir eu d'un berger pour marque de victoire

La pomme à ce dessein,

Les Dieux qui iugent mieux des beautez que les hommes

Pour vn plus grand honneur t'ont donné les deux pommes

66

Que l'on voit en ton sein:

Tu dois donc te louer des attraits admirables

Et de tant de vertus, dont les Dieux fauorables

Ont voulu te doüer,

Sans te vanter ainsi de ta froideur extremes,

Indigne qualité dont vne glace mesme

72

Craindroit de se louer.

Quitte donc le dessein d'une si folle guerre

Sans prendre le conseil de ce morceau de verre

Qui te trompe aujourd'huy,

Et sans que ta froideur te donne plus d'audace,

Croy que ton cœur n'estant comme luy que de glace,

78

Est foible comme luy.

Et s'il n'est point encor ouuert de mille bresches,  
C'est d'autant que iamais ie n'ay lasché de flesches

Exprès pour le toucher,

Et que contre mes coups ta defence estant vaine,  
La pitié seulement que i'eusse eu de ta peine

84 A peu m'en empescher.

Mais [puis] qu'en te mocquant ainsy de mon empire

Tu crois auoir mespris que les traits que ie tire

N'ont peu t'assuiettir,

Il faut donc par ton mal t'oster ceste creance,

Et pour te mieux monstrier desormais ma puissance

90 Te la faire sentir.

Lors pour dompter le cœur d'une beauté si dure

Et lui faire essayer de ses traits la pointure,

Contre elle il les poussa :

Mais retournans sur luy d'une force nouvelle

De tous les mesmes traits qu'il tira dessus elle

96 Luy-mesme il se blessa.

A la fin ne sçachant à quoy plus se resoudre

Il s'eslança dans elle ainsi comme vne foudre,

Pour s'en rendre vainqueur,

Mais entrant par les yeux il fut pris au passage,

Sans auoir peu depuis sortir de ce seruage

102 Pour voler dans son cœur.

85. P, Lyon, 1618, donne correctement ce vers.

## STANCES <sup>1</sup>

D'ov vient que sans effort i'ay rompu tous mes fers,  
Et que le souvenir des maux que i'ay souffers  
Me paroist vn mensonge ?

6 Je ne tiens plus Fillis pour l'astre de la Cour,  
Et ses perfections ne me semblent qu'un songe,  
Non plus que mon amour.

Maintenant i'en ay honte en ne la voyant pas  
Avec ceste douceur & ces diuins appas

Qui la rendoient si belle,

12 Au contraire ie voy que ces charmes sont faux,  
Et que tant de beautez que i'admirois en elle  
Sont autant de deffaux.

Le Soleil ny l'amour ne sont plus dans ses yeux,  
Elle n'a plus d'attraits, dont i'ay creu que les Dieux  
L'auoient si bien pourueü.

18 Aussi tout estonné ie sors de ma prison,  
Et confesse qu'Amour m'auoit osté la veuë,  
Pour m'oster la raison.

4. R, Phylis : SM, Filis — 8. R 1627 *etc.*, ses diuins appas — 10. SM, R 1627 *etc.*, ses charmes

---

<sup>1</sup> Les dix-huit pièces qui suivent figurent dans le *Nouveau Recueil* de 1609 (voir à la Bibliographie, p. xxx). Elles y occupent les pp. 335 à 385, dans l'ordre où elles se retrouvent ici.

Autrement qui croiroit que sans aueuglement  
 L'eusse peu si long-temps vivre si constamment  
                   En ce honteux seruage,  
 Et que dans ces liens ou i'estois enferm e  
 Mon c eur eut si long temps endur e cet outrage  
 24                   S'il n'eut esté charm e ?

Je me veux mal pourtant des pleurs que i'ay perdus,  
 Et de tant de souspirs laschement dependus  
                   Pour si peu d'importance,  
 Et veux dès-maintenant en horreur d'un tel iour  
 Qu'on me voye   jamais pleurer de repentance,  
 30                   D'auoir pleuré d'amour.

Je veux en oubliant mes premieres douleurs  
 Que pour ce seul regret la source de mes pleurs  
                   Desormais soit ouuerte,  
 Bien que ie doive encor oublier cet ennuy  
 Et m'esio ir plustost de ceste heureuse perte  
 36                   Que ie fais auioird'huy.

Aussi bien ie connoy que i'ay cru sans raison  
 Que la mort seulement m'ouuriroit la prison  
                   Où i'estois miserable,  
 Je le connoy vrayment, & pour mon reconfort  
 L'esproue qu'un despit n'en est que trop capable  
 42                   Sans courir   la mort.

22. R 1638, dans ses liens : SM, dedans ces lieux — 23. SM, eust  
 — 24. SM, R, n'eust — 26. R 1627 *etc.*, espendus : SM, espandus —  
 33. SM, soit courte (*sic*)

Car si tost que mes yeux ont esté decouuerts,  
 Mes fers en mesme instant se sont tous entr'ouuerts  
     Sans faire resistance,  
 L'ay foulé par dédain les lacs où i'estois pris,  
 Et ce qu'un autre Amant eut fait par inconstance,  
 48            Le l'ay fait par mespris.

Adieu donc, ô Fillis, c'est le vouloir des Dieux  
 Qui m'ostent le bandeau qui me couuroit les yeux,  
     Que ie vous abandonne,  
 Receuez cest adieu que ie treuue si doux,  
 Et prenez ce congé, puis que ie vous le donne  
 54            En le prenant de vous.

Quant à moy maintenant sans peur de m'abismer  
 Je me riray des vents, & des flots de la Mer  
     Assis sur le riuage,  
 Et verray de bon cœur quelque esclau trompé  
 Heriter de ma chaisne, & mourir au seruage  
 60            Dont ie suis eschappé.

Mais ne vous vantez plus de ma captiuité,  
 Car la gloire du ioug que mon cœur a porté  
     Vous doit estre interdite,  
 Mon seul aueuglement vous en oste l'honneur,  
 Et ce que vous pensez auoir eu par merite  
 66            Vous l'eustes par bon heur.

POVR LA NAISSANCE DE MONSIEVR  
LE DVC DE RETELOIS

STANCES

LES portes d'Orient ne s'ouuroyent point encore,  
Et les feux de la nuict luisans tout à l'entour,  
Nous empeschoyent de voir les roses que l'Aurore  
4                   Y seme au poinct du iour.

Quand la fille du Loire avec impatience  
De venir rendre hommage à son Prince nouveau,  
Dont ceste heureuse nuict auoit veu la naissance,  
8                   Sortit du fond de l'eau.

Vne coiffe de ioncs & de branches de saules  
Couuroit ses blonds cheueux qui degoustoyent encor',  
Beaux cheueux qui sembloient autour de ses espaules  
12                   Vn cresse de fil d'or.

Vn grand voile d'argent ou l'on pouuoit cognoistre  
Mille fleurs que l'éguille auoit sçeu rechercher,  
Luy courant tout le corps, en laissoit plus paroistre  
16                   Qu'il n'en pouuoit cacher.

Elle prit seulement cette robbe legere,  
 Et fuyant le loisir de se mieux habiller  
 Sans bruit elle sortit, de crainte que son Pere  
 20 Ne vint à s'esueiller.

Et puis s'enuelopant d'vne petite nuë  
 Ou pour estre inuisible elle se r'enfermoit,  
 Elle se fit porter sans estre recognuë  
 24 Ou cet Ange dormoit.

Dieux ! de quel doux excez fut son ame rauie,  
 Quand remplissant ce lieu de sa propre clarté,  
 Il luy parut si beau, qu'il eut contraint l'enuie  
 28 De louër sa beauté !

Tel le ieune Adonis couuert de fleurs nouvelles  
 Pourroit estre dépeint par vn sçauant peinceau,  
 Et tel seroit encor' sans armes, & sans ailles  
 32 L'Amour dans vn berceau.

Aussy se colla-t-elle alors dessus sa bouche,  
 Et d'vn si doux plaisir se laissant enchanter,  
 L'embrassa mille fois dans sa petite couche  
 36 Auant que le quitter.

Puis faisant dessus luy mille sortes de charmes  
 Pour le rendre à iamais exempt de tout ennuy,  
 Elle appella le Dieu qui preside aux alarmes  
 40 Pour auoir soin de luy.

33. NR *porte collat'* elle — 36. R, Sans le pouuoir quitter.

Beau Fils, (dit elle en fin comme estant transportée)  
 Le voy bien maintenant que ie dois m'asseurer  
 Que les Dieux m'ont donné ce que le vieux Protée  
 44 M'a tant fait desirer.

Mille fois ce Prophete, auant que ie reuinse  
 De reuoir chez Thetis les Nimphes de la Mer,  
 M'auoit fait esperer que le berceau d'un Prince  
 48 Me feroit renommer.

Ie ne sçay (disoit-il) avec quelle promesse  
 Le Ciel s'est obligé de t'aymer desormais,  
 Mais si te promet-il plus d'heur & d'allegresse  
 52 Que tu n'en eus iamais.

Vn Enfant te doit naistre (au moins si l'on doit croire  
 Les choses aduenir que resoult le destin)  
 Dont la valeur pourra faire enuier ta gloire  
 56 Au grand fleuve Latin.

Vn iour tu le verras tout semblable à son Pere  
 Par ses rares vertus luire à toute la Cour,  
 Et dedans ses beaux yeux porter comme sa Mere  
 60 Les armes de l'amour.

Et s'il doit ressembler cette grande Princesse  
 Par qui dessus ta riue il doit voir la clarté,  
 Ie sçay bien que l'Aurore elle mesme confesse  
 64 D'auoir moins de beauté.

Si tost qu'il sera né, le Ciel veut qu'on t'apreste  
 Par tout cet vniuers des honneurs immortels,  
 Et que les Dieux des eaux comme au iour de ta feste  
 68                   Te dressent des autels.

Le Mince renommé par ces Princes si dignes  
 Que ce petit Cæsar aura pour ses Ayeux,  
 Fera chanter ton nom à tant & tant de Cignes  
 72                   Qu'on l'oira dans les Cieux.

Et le Iourdain qui croit de voir ses ondes calmes  
 Seruir encor vn coup au sang de Godefroy,  
 Se prepare dé-jà de te ceder ses Palmes  
 76                   Et de changer de foy.

Ainsi ce grand Deuin m'annonçant ta naissance,  
 M'en donnoit tous les iours vn presage nouveau,  
 Et repaissoit mon cœur d'une doucé esperance  
 80                   De garder ton berceau.

Et voilà, que mon Ame à ce coup satis-faite  
 Ioüit de ce bon-heur que les Dieux m'ont permis,  
 Et qu'à mes iustes vœux la voix de leur Prophete  
 84                   A tant de fois promis.

Crois donc mon doux espoir, & commenceant de croistre  
 Tesmoigne à tes Ayeuls que pour estre en leur rang,  
 Surpassant leurs desirs, tu leur feras paroistre  
 88                   D'estre issu de leur sang.

Crois donc, ieune Alexandre, & deuançant ton âge,  
 Fay naistre ton renom de ta propre vertu,  
 T'efforceant d'heriter encor' par ton courage  
 92 De celuy qu'ils ont eu.

Suy les pas de ton Pere, & pense qu'en l'histoire  
 Qui va des grands Heros les gestes racontant,  
 Tu ne peux acquerir d'auantage de gloire,  
 96 Sinon qu'en l'imitant.

Heureux si comme luy ressemblant vne foudre  
 Pour defendre les Lis contre les estrangers,  
 On te voit tout sanglant & tout couuert de poudre  
 100 Vaincre tous les dangers.

Puisse tu donc vn iour, en imitant ton Pere,  
 Digne de son épée estre tousiours vainqueur,  
 Et certain de tes coups, comme l'œil de ta Mere,  
 104 Frapper tousiours au cœur.

Que puisse tu bien tost commandant vne armée  
 Contraindre vn nouveau monde à receuoir ta loy,  
 Et par toute la terre ouyr la renommée  
 108 Ne parler que de toy.

Que puisse tu bien tost en surmontant l'exemple  
 De ceux que la valeur a mis dedans les Cieux,  
 Obliger l'vniuers de te bastir vn Temple  
 112 En t'esgalant aux Dieux.

A ces mots de trop d'aise épandant quelques larmes  
Et meslant des sospirs à ces iustes souhaits,  
Elle refit encor' sur luy les mesmes charmes

116                    Qu'elle auoit des-ja faits.

Puis voyant le Soleil vers les riués du Gange  
Nous rapporter le iour dans vn char tout doré,  
Elle s'en retourna d'aupres de ce bel Ange

120                    Qu'elle auoit adoré.

---

## TIRSYS

TIRSYS près d'un ruisseau de ses larmes troublé,  
Tirant du fond du cœur maint souspir redoublé,  
D'un pasle teint de mort ayant la face peinte,  
4 Faisoit ainsi sa plainte :

Daphné, puis que mes pleurs, & ma longue amitié  
N'ont peu depuis trois ans t'esmouuoir à pitié,  
C'est en vain que ie cherche encor' de l'esperance  
8 En ma perseuerance.

Après tant de desirs & de feux si constants,  
Ie voy bien que tu veux que la perte du temps  
Que j'ay mis à t'aymer, soit encore suyuie  
12 De celle de ma vie.

Mais puisque pour finir vn si cruel tourment  
Il ne me reste plus qu'à mourir seulement,  
Pour sortir tout d'un coup d'un malheur si funeste  
16 Faison[s] ce qui nous reste.

*Titre.* P, Le Martyre et la Constance de Thyrsis — 5-8. P présente la leçon suivante :

Puisque les vains souspirs de ma longue amitié,  
A l'ingrate Daphné n'ont peu faire pitié,  
Ayant perdu le temps ie perds encor la vie  
Pour l'auoir bien seruie.

*On voit que l'auteur a refondu la matière pour en faire deux strophes dans NR. — 9-12. P, cette strophe manque. — 13-16. P,*

Car puisque pour sortir d'un si fascheux tourment  
J'ai tenté tous moyens fort la mort seulement,  
Essayons pour guarir d'un mal qui nous moleste  
Le moyen qui nous reste.

O toy, fille du Ciel, belle Mere du iour  
 A qui l'œil de Cephale a fait sentir l'Amour,  
 Tesmoigne, claire Aurore, à ma Nimphe cruelle  
 20 Comme ie meurs pour elle.

Ainsi disoit Tirsis, quand l'Aurore annonçant  
 Le retour du Soleil sur les monts paroissant,  
 Avec vn vase d'or plein de perles liquides  
 24 Rendoit les prez humides.

Echo qui fit entendre & cognoistre sa voix  
 A Daphné qui faisoit vn bouquet dans les bois,  
 La fit toute fremir rendant son ame atteinte  
 28 Et d'amour & de crainte.

Et luy faisant tourner les yeux de ce costé  
 Où Tirsis immoloit sa vie à sa beauté,  
 L'amour & la pitié luy donnerent enuie  
 32 De luy sauver la vie.

17. R 1627 omet le mot fille ainsi que la virgule après toy. — 18. R 1627, n'a fait. Ces fautes d'impression ont été éliminées dans les éditions subséquentes. — 19. P, Tesmoigne (claire Aurore) à ma Nimphe cruelle — 23-24. P,

Semoit dans l'air serain de l'or avec des roses  
 Entre ses dois escloses.

— 25. P, Echo qui fit ouyr ceste dolente voix — 26. P, dans vn bois, — 27. P, La fit fremir de peur, rendant — 28. P, De pitié par la crainte. — 29-32. P donne pour cette strophe :

Lors tournant le regard de ses yeux radoucis  
 Où l'appeloit la voix du mal-heureux Thirsis,  
 La pitié de sa mort dont elle eut eu le blasme,  
 Luy mit l'amour dans l'âme.

Aussy quand elle vit vn cousteau dans son poing,  
 S'auanceant à grand pas & s'escriant de loing,  
 Attans, mon cœur (dit-elle), vne autre recompence  
 36 Est deuë à ta constance.

Tirsis, tournant la teste & voyant acourir  
 Ceste ingrante beauté qui le faisoit mourir,  
 Cheut pasle à la renuerse, ou rauy d'alegresse,  
 40 Ou pasmé de foiblesse.

Helas ! que deuint elle, en voyant son Amant  
 Estendu comme mort, sans poux, sans mouuement,  
 Et ressemblant les fleurs quant l'hyuer, ou l'orage  
 44 Leur ont fait quelque outrage ?

Tel estoit, quand la mort eut fermé ses beaux yeux,  
 Ce mignon tant aymé des Nymphes & des Dieux,  
 Qui couché sur des fleurs dont il accrut le nombre  
 48 Fit l'amour à son ombre.

Ceste bergere alors se ietta dessus luy,  
 Ne sachant s'il falloit en cest extresme ennuy

33. P, En voyant vn cousteau tout nud dedans son poing, — 34. P, Laissant tomber ses fleurs & — 35. P, Attens, Thirsis (dit-elle) | recompense — 37. P, accourir — 38. P, Sa Daphné, dont la voix l'empeschoit de mourir — 39. P, rauy — 41-44. P,

Quand Daphné fut venuë elle vit son Amant  
 Qui tiroit à la mort, sans poul, sans mouuement,  
 Et semblant vne fleur alors que la tempeste  
 Luy fait pancher la teste.

— 45-60. *Ces quatre strophes remplacent la strophe suivante de P :*

Lors attachant ses yeux immobiles sur luy  
 Ayant le cœur serré de regret & d'ennuy,  
 Elle se laissa cheoir tremblante & desolée,  
 Sur son Thirsis colee.

52 Secourir son berger pour le faire reuiure,  
Ou mourir pour le suiure.

Ainsi vit-on Venus embrasser ce Chasseur  
Qu'un lict incestueux fit naistre de sa sœur,  
Quand le sang que versoit sa blesseure mortelle  
56 Fit une fleur nouvelle.

Telle se peut-on feindre, en semblable douleur  
L'amoureuse Daphné sans voix, & sans couleur,  
Sembler toute mourante, ou plustost de la sorte  
60 Qu'on l'eust peu croire morte.

Car ne sachant du tout quel remede choisir,  
Elle baisoit Tirsis, mais hélas ! sans plaisir,  
Et comme on peut baiser vne personne aymée  
64 Au cercueil enfermée.

A la fin le poussant & luy serrant la main,  
Hâ (dit-elle) Tirsis, en l'appellant en vain,  
Est-il vray qu'en mes bras il puisse estre possible  
68 Que tu sois insensible ?

61. P, Et ne sçachant — 62. P, Elle le rebaisoit, *et le point d'exclamation omis.* — 63-64. P,

Taschant par ses baisers plains d'amoureuse flame  
De luy redonner l'ame.

— 65-68. P,

A la fin le poussant, & l'appellant en vain  
Et sur ses yeux mourans passant sa belle main,  
Vis d'icelle, ô Tyrsis, & si tu ne veux viure  
Attens ie te vais suiure.

Hé ! pourquoy m'as tu dit autrefois si souuent  
 Qu'avec vn seul baiser ie te rendroy viuant,  
 Si te baisant sans cesse, & mourant sur ta bouche  
 72 Tu n'es plus qu'une souche ?

Mon cœur, ouure les yeux, parle à moy mon berger,  
 Ou ta Daphné croira que tu fus mensonger,  
 Et que sans iugement elle fait ceste plainte  
 76 Pour vne ame si feinte.

Las ! Tirsis, tourne au moins ton regard deuers moy  
 Pour voir mes tristes yeux qui fondent dessus toy,  
 Qu'au moins auant ta mort ta bouche me console  
 80 D'une seule parole.

Lors Tirsis recourant ses sentiments perdus,  
 Secouru par les pleurs qu'elle auoit espendus,  
 Ourant & refermant sa pesante paupiere  
 84 Eut peur de la lumiere.

69-72. Dans le remaniement de 1609 le poëte a fait une seule stance de ces deux stances de P :

Mais pourquoy m'as tu dit autrefois si souuent  
 Qu'avec vn seul baiser ie te rendroy viuant  
 Puisqu'en t'en donnant mille, hélas, quoy que ie face,  
 Ie te sens tout de glace ?

Tu disois qu'en m'oyant soupirer seulement,  
 Les rochers & les bois prendroient du sentiment.  
 Es-tu plus insensible aux soupirs de ma bouche,  
 Qu'un marbre, ou vne souche ?

— 73. P, Thirsis, ouure les yeux, — 77. P, Las mon cœur tourne au moins — 78. P, qui pleurent dessus — 81. P, sentimens — 83. P, Ourrit & referma — 84. P, Trop foible à la lumiere.

Ceste Amante qui vit ce premier mouuement  
 En l'œil de son Berger ouuert si lentement  
 En reprenant sa plainte, hélas ! Tirsis, (dit-elle)  
 88                   Voy Daphné qui t'appelle.

Las ! si tu vis encor, comment sans me parler  
 Sens-tu dedans ton sein mes larmes s'escouler ?  
 Au moins pour m'en donner vne preuue nouvelle  
 92                   Voy Daphné qui t'appelle.

Hélas ! & s'il est vray que malgré ma rigueur  
 Ta flame ait conserué sa premiere vigueur,  
 Si ton ame en retient encor quelque estincelle  
 96                   Voy Daphné qui t'appelle.

Tirsis oyant la voix & le nom de Daphné  
 Se voulant releuer recheut tout estonné,  
 Descourant d'un soupir sa vie à son Amante  
 100                   Dessus luy languissante.

Enfin se sousleuant avec vn peu d'effort  
 Et r'entr'ouurant les yeux avec vn doux transport,  
 Il vit & reconnut la Nimphe qu'il adore  
 104                   Qui le baisoit encore.

85. P, La bergere qui vit — 86. P, de son Thirsis — 88. P, apelle,  
 — 93-94. P,

Helas, & s'il est vray Thirsis que dans ton cœur  
 Les flames de mes yeux soient encor' en vigueur,

— 95. P, Si ton âme en conserue encor' — 101-104. P, *ces vers  
 manquent.*

Ceste Amante à ce coup le voulant redresser  
 Se courba toute à terre afin de l'embrasser,  
 Et luy se releuant la retint embrassee  
 108                   Contre le sein pressee.

Alors sans plus songer à leurs ennuis passez  
 Ils se tindrent long-temps doucement embrasseez,  
 Succéants par des baisers leurs ames sur les roses  
 112                   De leurs léures descloses.

Tiris en longs souspirs encor vn coup pasmé,  
 Par vn si court malheur heureux et bien aymé,  
 Receut ainsi d'amour la chere recompense  
 116                   De sa longue constance.

109-110. P,

Lors oubliant tous deux leurs ennuis escoulez  
 Ils se tindrent muets bouche à bouche colez.

— 111. P, Succéants

---

## ELEGIE POVR OVIDE

MISE AV DEVANT DE SES METAMORPHOSES

TRADVITES PAR M. RENOVARD

OVIDE, c'est à tort que tu veulx mettre Auguste  
Au rang des immortels,  
Ton exil nous apprend qu'il estoit trop iniuste  
4 Pour auoir des autels.

Aussi t'ayant banny sans cause legitime  
Il t'a desauoté,  
Et les Dieux l'ont souffert pour te punir du crime  
8 De l'auoir trop loué.

Et vrayment il falloit que ce fust vn barbare  
De raison depourueu,  
Pour prier son pays de l'esprit le plus rare  
12 Que Rome ait iamais veu.

Et bien que la rondeur de la terre & de l'onde  
Obeyt à sa loy,  
Si deuoit-il iuger qu'il n'auoit rien au monde  
16 Qui fust si grand que toy.

*Titre.* NR porte DE SES METAMORPH. — 9. RPD, Il falloit que ce fust un cruel, un barbare

Mais ni ton nom fameux iusqu'aux bors d'où l'Aurore  
 Se leue pour nous voir,  
 Ny tes iustes regrets, ny tes beaux vers encore  
 20 Ne peurent l'émouuoir.

O combien s'affligea la Deesse d'Erice  
 Des plaintes que tu fis,  
 Et de voir vn Tyran faire tant d'iniustice  
 24 Au maistre de son filz !

On tient qu'à ton depart les filles de Memoire  
 Se vestirent de dueil,  
 Croyant que ce mal-heur alloit mettre leur gloire  
 28 Dans le fond d'vn cercueil.

Le Tibre, de regret quittant sa robe verte,  
 Publia sur ses bors,  
 Qu'il n'auoit iamais fait vne si grande perte  
 32 Qu'il en faisoit alors.

Et qu'il eut moins d'ennuy lors qu'en la Thessalie  
 La fureur des Romains  
 Versa le meilleur sang de toute l'Italie  
 36 Auec ses propres mains.

Ses Nymphes qui souloient s'assembler à la Lune  
 Pour chanter tes beaux vers,  
 Le laisserent tout seul, pour suyure ta fortune  
 40 Au bout de l'vniuers.

20. TM, DP, RPD, Ne peuent... — 28. TM, fonds | RPD, du cercueil. — 37. RPD, qu'on voyoit s'assembler...

Et ie croy qu'aussi-tost qu'en laissant son riuage  
 Tu te mis dessus l'eau,  
 Toy-mesme tu les vis durant tout ce voyage  
 44 Autour de ton vaisseau.

Tu ne les vis pas seul, les Scites qui les virent  
 En furent esbahis,  
 Et nous ont tesmoigné comme elles te suiurent  
 48 Iusques dans leurs païs.

Eux qui n'ont rien d'humain que la forme de l'homme,  
 Les voyans en ces lieux,  
 Croyoient avec raison qu'on eust banny de Rome  
 52 Les hommes & les Dieux.

Ce fut lors que leur ame autrefois impassible  
 Et sans nulle amitié,  
 Apprit en leur escole à deuenir sensible  
 56 Aux traits de la pitié.

Et que leurs yeux nourris de sang & de carnage  
 En se rendants plus doux  
 Se sentirent mouillez, & trouuerent l'vsage  
 60 De pleurer comme nous.

Mesme on vit qu'en ce temps leurs roches se fendirent  
 En t'oyant souspirer,  
 Et qu'en s'amolissant leurs glaces se fondirent  
 64 Afin de te pleurer.

48. D, leur pays. — 57. TM, de sang & de courage — 61. D, Mesme on vid qu'en ce temps les rochers se fendirent

Mais lorsque la pitié vit les roches contraintes  
 De prendre vn cœur de chair,  
 Tu sceus qu'un seul Auguste insensible à tes plaintes  
 68 En prit vn de rocher.

Hé ! comment veux-tu donc qu'oubliant des exemples  
 Si pleins de cruautéz,  
 Nous vantions sa clemence, & lui donnions des temples  
 72 Qu'il n'a point meritez ?

Romps plustost les autels esleuez à sa gloire,  
 Et les employant mieux  
 Oste luy le Nectar que tu luy faisois boire  
 76 A la table des Dieux.

Et n'attens plus de luy, ny de ton innocence  
 Ce que tu t'en promets,  
 Aussi-bien le Climat où tu pris ta naissance  
 80 T'a perdu pour iamais.

Car les Dieux irritez ne se peuuent resoudre  
 De rendre ce bon-heur  
 A ce pays ingrat, plus digne de la foudre  
 84 Que d'auoir cet honneur.

On dit que l'Amour mesme en fut cause en partie,  
 Tant il eut de pouuoir,  
 Et qu'il vint tout expres au fond de la Scitie  
 88 Te le faire sçauoir.

O ! qu'il estoit alors bien changé de visage,  
 Et de ce qu'il estoit,  
 Quand tu prenois le soing de luy monstrer l'vsage  
 92 Des flesches qu'il portoit.

Il n'auoit plus ses traits, il n'auoit plus ses armes,  
 Son arc, ny son flambeau,  
 Heureux si simplement pour essayer ses larmes,  
 96 Il eust eu son bandeau.

Tel le vit-on iadis quand sortant de Cytère,  
 Ayant les yeux ternis,  
 Et le poil tout poudreux, il vint trouuer sa mere  
 100 Qui pleuroit Adonis.

Celuy qui sans pitié l'eust peu voir de la sorte  
 Que tu le vis alors,  
 Pourroit voir d'un œil sec le cercueil où l'on porte  
 104 Son pere entre les morts.

Mais outre sa douleur en sa face despeinte  
 Qu'il ne pouuoit celer,  
 Il paroissoit encor' qu'une secrette crainte  
 108 L'empeschoit de parler.

Car se voyant nommer l'auteur de ta misere  
 Il n'osoit t'approcher,  
 Et craignoit iustement tout ce que ta colere  
 112 Luy pouuoit reprocher.

Tu recognus sa crainte & luy faisant caresse  
 Pour chasser son ennuy,  
 La pitié t'empescha d'augmenter sa tristesse  
 116 En te plaignant de luy.

Aussi ce doux accueil luy rendant le courage  
 Il reprint ses esprits,  
 Pour te conter ainsy le suiet du voyage  
 120 Qu'il auoit entrepris.

Mon Maistre, te dit-il, sçachant combien ie t'ayme  
 Par zele & par deuoir,  
 Tu peux iuger de l'aise, & du plaisir extresme  
 124 Que i'ay de te reuoir.

Mais si ie viens si tard en cette solitude  
 Où l'on t'a confiné  
 C'est la peur seulement, & non l'ingratitude  
 128 Qui m'en a detourné.

Car depuis ton exil tu m'as tousiours fait craindre  
 De m'approcher de toy,  
 Le Ciel m'estant tesmoin qu'il ne t'oit iamais plaindre  
 132 Sans te plaindre de moy.

Comme si recherchant par vne plainte iniuste  
 D'auoir du reconfort,  
 Tu pouuois excuser la cruauté d'Auguste  
 136 Pour m'en donner le tort.

115. TM, La pieté t'empescha... — 122. TM, Par le zele & deuoir  
 — 123. RPD, Tu iuges de la ioye, & du

Toutesfois si tu crois la vengeance capable  
D'adoucir ton ennuy,  
Ie ne refuse point de me dire coupable  
140 De la faute d'autruy.

Mais las ! si sans courroux tu vois dans mon visage  
Combien ie suis changé,  
Quel tourment me peux tu desirer dauantage  
144 Pour estre mieux vangé ?

Ne te suffit-il pas de sçauoir que ma gloire,  
Mourant de iour en iour,  
Est reduitte à tel point que ie n'oze plus croire  
148 D'estre encore l'Amour ?

Et qu'ayant negligé durant ta longue absence  
Les traits que ie portois,  
Voyant ce que ie suis, ie pers la souuenance  
152 D'estre ce que i'estois ?

Tu vois que i'ay perdu les marques immortelles  
Que ie soulois auoir,  
Et que ie ne me suis reserué mes deux cœlles  
156 Que pour te venir voir.

Ne pense pas pour tant que ces ruisseaux de larmes  
Qui coulent de mes yeux,  
Te vueillent coniuurer de me donner des armes  
160 Pour aller dans les Cieux.

Car ie viens seulement en ce pays sauuage  
 Pour estre plus content,  
 Et t'oster le desir de reuoir le riuage  
 164 Oû le Tibre t'attend.

Mais Rome en t'oubliant se rend si fort ingrate,  
 Que les loix du Destin  
 Te lairroyent plustost voir ou le Gange, ou l'Euftrate,  
 168 Que le fleuue Latin.

Fay donc ce qu'il ordonne & puisque c'est la France  
 Qu'il t'a voulu choisir,  
 Permets que la raison t'oste la souenance  
 172 De ton premier desir.

Et de fait qu'aujourd'huy la France est embellie  
 De tant de doux esprits,  
 Que selon ton merite elle rend l'Italie  
 176 Digne de ton mespris.

C'est là que le Soleil ne voit point naistre d'homme  
 Que l'on puisse blasmer  
 D'ignorer ce bel Art que tu monstrois à Romme  
 180 Pour sçauoir bien aymer.

165. TM, D, Mais Rome en te chassant s'est tant montré ingrate  
 — 170. *ibid.* Qui t'a voulu... — 173-176. Dans RPD cette strophe revêt  
 la forme suivante :

N'est-ce pas aujourd'huy qu'on la voit embellie  
 De tant de beaux esprits  
 Qu'elle peut beaucoup mieux que l'iniuste Italie  
 Te donner ton vray prix ?

— 173. RB, Et de fait aujourd'huy...

184 Leur cœur est si sensible & leur ame si prompte  
A receuoir ma loy,  
Qu'ils me font desdaigner les Autelz qu'Amatonte  
A veu faire pour moy.

188 Les Dames d'autre part y sont si bien pourueües  
De graces & d'apas,  
Que mesme allant au Ciel après les auoir veües  
Le Ciel ne me plaist pas.

192 Mais entre ces beautez tu verras aparestre  
Ce bel Astre Lorrain,  
Que la France adora quand elle le veit naistre  
Sur les riués du Clain.

196 Toy mesme en regardant ceste belle RENEE  
Qui n'a rien de mortel,  
Tu pourras auoüer que la ville d'Ænée  
N'eut iamais rien de tel.

200 Telle estoit ta Daphné quand tu la fis si belle  
Que son œil me rait,  
Et força le Soleil de courir après elle  
Aussi tost qu'il la vit.

204 Aussy quand ie la voy son bel œil me consume,  
Et me semble si beau,  
Que pour le voir tousiours i'ay perdu la coustume  
De porter mon bandeau.

[C'est elle qui respand dessus les bors de Seine  
 Cette douce poison  
 Qui se coule dans l'ame, & luy fait prendre en haine  
 208 Les loix de la raison.]

Mais la rare beauté dont elle est si vantée  
 Par tout cest Vniuers,  
 Ne se verra iamais bien dignement chantée  
 212 Si ce n'est par tes vers.

Quitte donc tes Romains que ton ame charmée  
 Ne fait que soupirer,  
 Pour voir ceste Princesse à qui ta renommée  
 216 Te fait tant desirer.

Va trouuer les François où le Destin t'appelle  
 Pour finir ton malheur,  
 Et quitte de bon cœur ta langue maternelle  
 220 Pour apprendre la leur.

Cependant RENOVARD t'offrant vne retraite  
 En ce lieu bien-heureux,  
 Te promet sa faueur, & d'estre l'interprete  
 224 De tes vers amoureux.

C'est celuy dont la plume aujourd'huy me fait croire  
 Qu'il eust eu soin de moy,  
 Si le Ciel qui t'auoit reserué cete gloire  
 228 L'eut fait naistre auant toy.

205-208. Cette stance ne figure pas dans les recueils (NR, DP, R, CM).  
 En revanche elle figure dans toutes les éditions de TM et dans B, D. — 219.  
 RPD, Et quitte sans regret ta langue maternelle

Et que pourras tu craindre ayant la cognoissance  
D'vn Esprit si parfait,  
Et pour qui les neuf Sœurs se plaisent plus en France  
232 Qu'elles n'ont iamais fait ?

Ainsi disoit l'Amour, quand tu luy fis responce  
Que n'ayant plus de chois  
Tu suiuois le Destin, & la douce semonce  
236 D'vn peuple si courtois.

Vien donc heureusement acquiter ta promesse  
Où la France t'attant,  
Et ne differe plus de voir vne Princesse  
240 Qu'Amour te loüa tant.

Viens voir tant de beutez, dont le Ciel qui l'adore  
A voulu la doüer,  
Pour les loüer toy-mesme & pour m'apprendre encore  
244 Comme il les faut loüer.

238. D, l'attend

---

## STANSES

COGNOISSANT vostre humeur ie veux bien ma Siluie,  
Que passant vostre temps  
Auec tous les Amants dont vous estes seruie  
4 Vous les rendiez contens.

La Mode de la Cour m'estant si bien cogneuë,  
Pourrois-ie auoir douté  
Qu'on peut viure en ce temps plus chaste et retenuë  
8 Auec tant de beauté ?

I'apreue vos plaisirs & qu'il vous soit loisible  
D'en iouyr bien à point,  
Car donnant tant d'amour il seroit impossible  
12 Que vous n'en eussiez point.

Mais puisque ce peché point de blasme n'apporte  
Quand on le cache bien,  
Ie voudrois seulement que vous fissiez en sorte  
16 Que ie n'en sçusse rien.

*Titre.* P. a. cette rubrique au-dessus du mot « Stanses » : Il permet à sa dame d'en aimer d'autres que luy, pourueu qu'il n'en sçache rien. CS et RS inscriuent : Stances sur une jeune courtisane. — 3. CS, RB, dont vous estes suiue

7. DP, R 1627, etc., RB, Qu'on pût viure — 9. P, I'approuue | RS, qu'il vous soit possible — 13. CS, puis que le peché — 16. P, sçusse

Celle qui fait du mal se peut dire innocente  
 En le tenant caché,  
 Mais quand on fait du mal & qu'après on s'en vante,  
 20 On fait double péché.

Ne vous vantez donc plus de ce qu'il faudroit taire  
 De peur d'un mauuais bruit,  
 Descourant en plein iour ce que vous n'osez faire  
 24 Sinon qu'en plaine nuit.

En le disant ainsi vous serez diffamée  
 Des contes de la Cour,  
 Au lieu qu'en le taisant vous seriez estimée  
 28 De faire bien l'amour.

Faites qu'en vos façons on puisse recognoistre  
 Un plus chaste entretien,  
 L'apparance y suffit, il faut feindre de l'estre,  
 32 Et puis n'en faire rien.

Receuez tous les iours ce plaisir ordinaire  
 De quelque Amant discret,  
 Et cessans de le dire & non pas de le faire,  
 36 Tenez le plus secret.

A tous sales discours que vos levres soient closes,  
 Et par un geste feint,  
 S'il en faut escouter faites changer en roses  
 40 Les lis de vostre teint.

18. P, En cachant son peché, — 19-20. P,

Mais on fait double mal, quand d'un mal on se vante,  
 Qui doit estre caché.

— 24. CS, RB, Sinon en pleine nuit. — 29. RB, Faites qu'en vos discours... — 32. CS, RB, Et puis n'en faictes rien. — 34. RS, De quel amant — 36. P, Tenez le ieu secret.

Vn autre lieu requiert de ne faire pas conte  
 Des rapports d'un ialoux,  
 Et quittant cet honneur chasser encor la honte  
 44 Bien loin d'auprès de vous.

Subs les rideaux tirés ces paroles lassives,  
 Ces ris delicieux,  
 Ces contes affetez, & ces façons naïfues  
 48 Vous siéront beaucoup mieux.

Qu'alors autour de vous la chambre retantisse  
 De souspirs amoureux,  
 Goustant ce que l'amour en ce doux exercice  
 52 A de plus sauoureux.

Qu'en serrant vn Amant d'une amoureuse estrainte  
 Sur vostre sein colé,  
 D'un mignard tremblement on voye à chasque attainte  
 56 Vostre lict esbranlé.

Pour le moins, ma Siluie, en quittant vostre couche  
 Gardez que ce peché  
 En vos libres discours par vostre propre bouche  
 60 Ne vous soit reproché.

Pourueu qu'on ne le sçache & que la renommée  
 Ne vous aille blasmant,  
 Soyez si vous voulez tout le iour enfermée  
 64 Seule avec vn Amant.

45. P, lascives — 50. P, CS, De baisers amoureux. — 55. P, chaque  
 — 58. CS, que le peché — 64. RB, Seule avec votre amant.

68 Mais faignez d'estre chaste & ne faites pas gloire,  
 De me sçauoir trahir,  
 Me declarant vn mal que ie ne veux pas croire  
 De peur de vous hayr.

72 Car i'enrage de voir qu'un Page vous apporte  
 Si souuent le bon iour,  
 Pendant qu'un autre encor attend à vostre porte  
 De vous voir à son tour.

76 D'un despit bien ardent, il faut que ie l'auouë  
 Ie me sens embrazer,  
 Voyant tous les matins encor sur vostre iouë  
 L'empreinte d'un baiser.

80 Vostre lit plus foulé qu'il ne deuroit paroistre  
 Pour n'auoir que dormy,  
 Et vostre poil meslé me font trop reconnoistre  
 Le ieu d'un autre Amy.

84 Lors voyant loin de vous la honte estre bannie,  
 Ie deuiens si ialoux  
 Que ie voudrois mourir, mais pour vous voir punie  
 Ne mourir qu'avec vous.

65. RB, d'estre sage — 67. DP, R 1627 etc., RB, Me decelant vn mal... — 72. P, Le petit mot d'amour. — 73. P, aduouë — 76. P, La marque d'un baiser. — 77. P, Votre poil plus meslé qu'il — 79. P, Et vostre lict foulé — 80. CS, Les marques d'un Amy. — 81-84. *Cette strophe manque dans P. On la trouve cependant dans tous les recueils imitations ou amplifications de NR.*

Couurez bien vos amours, sans craindre que i'estime  
 Qu'on se doïue fascher,  
 Ny que l'on puisse encor vous reprocher du crime  
 88                   Que vous pourrez cacher.

Que si ie vous surprens me faisant ceste iniure  
 Vn iour à l'impourveu,  
 Soustenez qu'il est faux iusqu'à tant que ie iure  
 92                   De n'en auoir rien veu.

Car alors reputant pour des songes friuoles  
 Tout ce qui sera fait,  
 Et demenant mes yeux pour croire à vos parolles  
 96                   Ie seray satisfaict.

87. P, Et que l'on — 88. RS, pourriez — 95. RS, Et demendant  
 mes yeux : P, desmentant

## STANCES

O Dieux ! qui vit iamais d'Amant si deplorable,  
Ny de si rude essay d'vne ferme amitié,  
Que celuy qui me rend d'autant plus miserable  
4 Que ie me rends moy-mesme indigne de pitié ?

Car voyant tous les iours que la beauté que i'aime  
Fait dessein sur Aminte afin de l'engager,  
Au lieu de le chasser, ie le conduis moy-mesme  
8 Et l'inuite à me nuire au lieu de m'en venger.

Et par compassion voyant son ame esprise  
D'vn bien que ie pourrois luy faire abandonner,  
Pour luy mieux tesmoigner que ie le fauorise,  
12 Ie m'en priue moy-mesme à fin de luy donner.

Las ! que croira l'Amour du tourment que i'endure,  
Sinon que ceste feinte est vn crime en effet,  
Et qu'en causant mon mal ie luy fais vn iniure  
16 D'auoir si mal vsé du bien qu'il m'auoit fait ?

Il le croira vrayment, voyant que ie desire  
Vn bien que sa faueur m'auoit fait acquerir,  
Et me reprochera de souffrir un martire  
20 Dont il auoit permis que ie puisse guerir.

Car en pouuant guerir ie fais tout le contraire,  
Et ce qu'un autre Amant outré de passion  
Feroit par desespoir en semblable misere,  
24 Je le fay par respect, & par discretion.

Mais apres tant d'efforts la rage qui m'emporte  
En me comblant l'esprit de honte & de regret,  
Me blasme qu'en souffrant une douleur si forte  
28 Je me monstre insensible en faisant le discret.

Et qu'en cet accident si plein de violence,  
Et qui semble outrager ma fidelle amitié,  
Cet iniuste respect si plein de patience  
32 Est digne de mespris plustost que de pitié.

Il est vray, mais ce mal est cause de ma gloire,  
Et bien que iustement ie m'en puisse douloir,  
Pour empescher ma plainte, il me suffit de croire  
36 Que celle qui le veut m'oblige à le vouloir.

---

## SONNET

POVR MADAMOYSELLE DV MAYNE

Toy qui lis dans le cœur des hommes & des Dieux,  
Si tu sçais la raison d'un secret que i'ignore,  
D'où vient que ta Cloris que tout le monde adore  
4 Porte tant de rayons & de feus dans ses yeux ?

Et pourquoy ne voyant qu'un Soleil dans les Cieux,  
Faut il qu'elle en ait deux, & si luyants encore  
Qu'auprès d'eux le Soleil ne paroist gueres mieux  
8 Que fait auprès de luy l'estoille de l'Aurore ?

Ainsi, belle Cloris, ie parlois à l'Amour  
De tes yeux plus ardans que ce flambeau du iour  
11 Que nous voyons au soir se cacher sous les ondes.

Quand ce Dieu, me monstrant deux Mondes dans ton sein,  
Me fit voir que les Dieux les firent à dessein,  
14 Et que ces deux Soleils estoient pour ces deux Mondes.

ses

4. Le texte porte : & de feus dans yeux ; le pronom possessif a été ajouté à l'encre dans l'interligne. — 7. Nous corrigeons la leçon de NR : Qu'après en adoptant celle de DP et de R, et en conformité avec le vers suivant.

POVR VN BRACELET D'AMBRE  
ET DE PERLES

A ELLE MESME

Si c'est quelque chose certaine  
Que l'ambre soit venu des pleurs,  
Par qui les filles de Climene  
Firent cognoistre leurs douleurs,  
Et que les perles soient encore  
6 Des larmes que verse l'Aurore ;

O que ces perles ordinaires  
Et cet ambre dont tu te sers,  
Presagent de longues miseres  
A ceux qui, viuants dans tes fers,  
Avec leurs larmes se promettent  
12 D'atteindre au bon-heur qu'ils souhaitent.

Il ne faut donc pas que l'on pense  
De t'aymer sans viure en tourment,  
Ny de souffrir en esperance  
De trouuer de l'alegement  
Ou du repos en ses alarmes,  
18 Puis que tu n'aymes que les larmes.

6. A, C, Des larmes que iette l'Aurore.

## POVR CLORIS

6 Vovs qui pour le prix d'une pomme  
Vintes monstrier aux yeux d'un homme  
Ce que vous auiez de plus beau,  
Venez voir Cloris languissante,  
Et par quelque secret nouveau  
Chassez le mal qui la tourmente.

12 Remettez des traicts et des charmes  
Dans ses yeux au lieu de ces larmes  
Que nous en voyons degouster,  
Rendez luy ses roses nouvelles,  
Et ce qu'elle eut peu vous prester  
Pour vous rendre encore plus belles.

18 Autrement vous nous feriez croire  
Que pour luy desrober sa gloire  
Vous luy desrobez la santé,  
Et que pour contenter l'enuie  
Que vous portez à sa beauté,  
Vous attendez contre sa vie.

13. A, C, F, R 1627, etc., ferez

Mais vne si grande malice  
Tournant à vostre preiudice  
La feroit monter dans les Cieux,  
Où les doux attraits de sa face  
Vous faisant mespriser des Dieux  
La feroit seoir en vostre place.

24

Faites donc par quelque allegeance  
Qu'elle vous laisse en assurance  
Là haut entre les immortels,  
Et sans luy faire plus la guerre  
Laissez la iouïr des autelz  
Que vous auiez dessus la terre.

30



## CHANSON

POVR MADAME LA VICONTESSE D'OCHI

AMOVR, quitte tes armes,  
Et pour voir sous tes loix

Tous les hommes rangez sans blesseure & sans larmes,  
4 Emprunte de Doris les charmes de sa voix.

Ceste voix nompareille  
Qui peut raurir les Dieux,

Te peut incontinent faire entrer par l'oreille,  
8 Dans les cœurs où iamais tu n'entras par les yeux.

Rien n'est exempt de flame  
Alors qu'on l'oit chanter,

Et l'essay nous apprend qu'un homme n'a point d'ame  
12 S'il ne la pert alors qu'il la peut escouter.

Aussy ce charme estrange  
Par qui tout est dompté

Nous force d'auoüer que Doris est vn Ange  
16 Puis qu'en ayant la voix elle en a la beauté.

Heureux donc se peut croire,  
En viuant sous tes loix,

Celuy sur qui ses yeux ont acquis la victoire,  
20 Pourueu qu'elle ait le cœur aussi doux que la voix.

## SONNET

SI faut-il se resoudre à faire quelque effort  
Pour rompre ma prison sans languir dauantage,  
Et croire en ce danger que pour trouuer vn port  
4 Il faut changer de route, ou bien faire naufrage.

Au moins à l'aueuir i'auray ce reconfort,  
Que sans chercher ailleurs qu'en mon propre courage  
Le remede qu'vn autre attendroit de la mort,  
8 Le me seray moy-mesme affranchy de seruage.

Adieu donc, belle ingrante, adieu, fiere beauté,  
Puis que vostre rigueur me met en liberté,  
11 Et me fait violer les loix de vostre empire.

Mais croyez qu'en brisant les fers où ie suis pris,  
Vous m'y forcez vous mesme, & que ie m'en retire  
14 Avec plus de regret, que non pas de mespris.

3. DP, treuuer vn port

---

## ALCIDON PARLE

6  
FILLIS, auprès de cet ormeau  
Où paissoit son petit troupeau,  
Estant toute triste & pensieue,  
De son doit escriuoit vn iour  
Sur le sablon de ceste riue :  
Alcidon est mon seul amour.

12  
Ie ne deuois pas m'asseurer  
De voir sa promesse durer  
Par ce qu'en chose plus legere  
Ny plus ressemblante à sa foy,  
L'ingrate & pariure Bergere  
Ne pouuoit se promettre-à moy.

18  
Vn petit vent qui s'esleuoit  
En mesme instant qu'elle escriuoit  
Ceste preuue si peu durable,  
Effacea sans plus de longueur  
Sa promesse dessus le sable  
Et son amour dedans son cœur.

*Dans IM, cette pièce est intitulée : Imitée de l'Autheur de Diane de Montemaior, par de Lingendes. ALCIDON PARLE. LES ANNALES POÉTIQUES, Paris, 1778-1788 (tome xv) lui donnent le titre ambigu : Epigramme imitée par l'Autheur de Diane de Montomajor.*

Voir notes, pp. 232, 233.

---

## STANCES

BELLE Armide, à quelle raison  
Pour nous tirer en ta prison  
Vses-tu de tant de caresses,  
Puis qu'abusant de ces apas  
Tes beaux yeux nous font des promesses  
Dont ton cœur ne se souvient pas ?

6

Quelle erreur t'a peu faire croire  
Qu'on puisse acquérir de la gloire  
Avec tant d'infidélité,  
Et que l'amour & la constance,  
Au pris de la legereté,  
Soient des idoles sans puissance ?

12

Cesse donc de plus inuenter  
Tant d'attraits pour nous arrester  
Et pour raurir nostre franchise,  
Puis qu'au lieu de la retenir  
Aussy tost que tu l'as conquise  
Tu ne t'en veux plus souvenir.

18

Hé ! quel honneur peux tu pretendre  
 De tant de cœurs qu'on te voit prendre,  
 Que tu quittes de iour en iour  
 Pour d'autres conquestes nouvelles,  
 Imaginant plustost l'amour  
 Sans des flammes que sans des ælles ?

24

Mais hélas ! ô chere beauté,  
 Te blasme ta legereté,  
 Sans penser que la douce amorce,  
 Dont tu te sers pour m'engager,  
 Me rait l'enuie & la force  
 De me soustraire à ce danger.

30

Car voyant ma perte euidente  
 Sur vne Mer si peu constante,  
 Mon cœur semble s'y preparer,  
 Desirant si fort son naufrage  
 Que de peur de s'en retirer  
 Il n'a peur que d'estre trop sage.

36

Hélas ! Raison, pardonne moy,  
 Si tu vois qu'enfraqnant ta loy,  
 Je fay si peu de resistance  
 Quand on m'oste la liberté,  
 Et si malgré son inconstance  
 Je veux mourir pour sa beauté.

42

Et qui pourrait t'estre fidelle  
Aymant vne chose si belle ?  
Ou bien en voyant seulement  
Ses beaux yeux, dont la douce flame  
Me fait haïr si doucement  
48 Le defaut qu'elle a dedans l'ame ?

Je veux donc aymer ma prison,  
Et croire, pour la guerison  
De la douleur qui me tourmente,  
Ou que ie pourray l'arrester,  
Ou que son humeur inconstante  
54 Me contraindra de l'imiter.

43. DP, R 1627, *etc.*, A, F, n'estre fidelle

---

CLORIS SE DEFFENT CONTRE  
DORINDE

DE LA MORT D'ALCIDON DONT ELLE ESTOIT  
ACCUSÉE

DORINDE, croiriez vous qu'en la fin violente  
D'un berger incensé,  
Accusant ma froideur iamais ie me repente  
4 De ce qui s'est passé ?

C'est bien iniustement que ie suis poursuyue  
De la mort d'un Amant,  
Autant deraisonnable en finissant sa vie  
8 Que vous en m'en blasmant.

Car bien qu'il l'ait finie après l'auoir trainée  
Si long-temps en langueur,  
Il en faut accuser son amour obstinée  
12 Et non pas ma rigueur.

Et vrayment sans raison ie me vois accusée  
De l'auoir tourmenté,  
Quand vous dites sa peine auoir esté causée  
16 D'auoir veu ma beauté.

S'il a receu du mal à cause qu'il l'a veuë,  
 Accusez en ses yeux  
 Et s'il en faut blasmer ceux qui m'en ont pourueuë,  
 20                    Accusez en les Dieux.

Que s'il est mort d'amour, c'est en vain qu'on estime  
 Que ie deuois l'aymer,  
 Et qu'en le dedaignant ie fisse quelque crime  
 24                    Dont on m'ait peu blasmer.

Car si i'ay deu l'aymer par ce qu'on l'oyoit plaindre  
 Qu'il viuoit soubs ma loy,  
 On m'oblige d'aymer tous ceux qui pourront faindre  
 28                    D'auoir du mal pour moy.

Par les souspirs menteurs & par les larmes feintes  
 Des Bergers de ce temps,  
 Les Belles aujourd'huy seroient toutes contraintes  
 32                    De les rendre contents.

Bien serois-ie coupable & la cause certaine  
 De son mal aduenu,  
 Si par quelque promesse en sa poursuite vaine  
 36                    Ie l'eusse entretenu.

Mais sçachant qu'à ses feux mon œil seruoit d'amorce  
 Lorsque ie l'auois veu,  
 Ie ne le voyois plus si ce n'estoit par force  
 40                    Ou bien à l'impourueu.

Aussy croyois-ie bien qu'après vn long martire  
 Il s'estoit peu guerir,  
 Quand ie sceu qu'il viuoit depuis qu'il me vint dire  
 44 Qu'il s'en alloit mourir.

Ingrate (me dit-il) pour t'auoir bien seruie  
 Adorant ta beauté,  
 Je vois bien qu'à la fin tu m'osteras la vie  
 48 Après la liberté.

Le mal qui m'afoiblit me contrainct de me rendre  
 Après vn long effort,  
 Et mes flames des-ja s'estouffent dans leur cendre,  
 52 Et meurent par ma mort.

Ce grand feu dont l'ardeur me sembloit incurable  
 N'a plus tant de vigueur,  
 Et mon sein n'est plus rien qu'un tombeau deplorable  
 56 Des cendres de mon cœur.

Ta rigueur en est cause en me forçant d'esteindre  
 Mon mal par mon trespas,  
 Puisque tu fuis l'amour, que mesme tu veux feindre  
 60 De ne cognoistre pas.

Tes beaux yeux, ô Cloris, te le feront cognoistre,  
 Si tu prens ton miroir,  
 Car c'est dedans tes yeux que ie le vis paroistre  
 64 Lors que ie t'ozay voir.

41-42. P, que son premier martyre

Commençoit à guerir,

— 51. P, desia — 58. P, par mon repas, — évidemment une erreur du typographe. — 64. P, osay

De tels mots Alcidon continuoit sa plainte  
 En pensant m'esbranler,  
 Alors que le desir de voir sa flamme esteinte  
 68 Me fit ainsi parler.

Encor que ta douleur esmeue par tes larmes  
 Les rochers d'alentour,  
 En vain tu fais combattre avec de telles armes  
 72 La pitié pour l'amour.

Puisque tu sçais le mal que mon œil te peut faire  
 Apprens à me laisser,  
 Voyant que ie me cache en ce lieu solitaire  
 76 De peur de te blesser.

Fuis l'ingrate Cloris dont l'ame est plus sauvage  
 Que les Dains qu'elle suit,  
 Et pour viure en repos esloigne ce visage  
 80 Dont la beauté te nuit.

Tu n'aurois pas senti la fleche enuenimée  
 Dont ton cœur est époint,  
 Si i'eusse aussi bien peu m'empescher d'estre aymée,  
 84 Comme de n'aimer point.

N'espere donc iamais qu'Amour te puisse rendre  
 De mon ame vainqueur,  
 Quoy qu'il soit dans mes yeux, ie sçay bien me deffendre  
 88 Qu'il ne passe en mon cœur.

74. P, apprens — 75. P, en vn lieu solitaire — 88. R 1642, Qu'il n'entre dans mon cœur

Car le mal qu'il t'a fait & dont ie te voy plaindre  
 En t'en prenant à moy  
 M'a fait haïr sa flame, & m'a tousiours fait craindre  
 De tomber sous sa loy.

92

Auec de tels discours pouuant finir sa peine  
 S'il eut voulu guerir,  
 Ie luy pensois oster ceste esperance vaine  
 Qui le faisoit mourir.

96

Mais il croyoit qu'amour ayant sur moy victoire  
 Le secourroit vn iour,  
 Et moy d'autre costé ie ne pouuois pas croire  
 Qu'il deut mourir d'Amour.

100

Aussi n'aurois-ie point de blasme de sa perte  
 S'il eut creu mes propos,  
 Et ceste place icy ne seroit pas ouuerte  
 Pour receuoir ses os.

104

Blasmez donc Alcidon de sa perseuerance  
 Sans m'en donner le tort,  
 Cognoissant sa folie en sa longue constance  
 Aussy bien qu'en sa mort.

108

Et l'accusant tout seul de la fin de sa vie  
 Qu'on me veut reprocher,  
 Sçachez qu'aux furieux la mort est vne enuie  
 Qu'on ne peut empescher.

112

91. R 1642, la flame | P, M'a serui de conseil pour m'aduertir de craindre — 103. R 1642, Car cette place — 105. P, de sa longue imprudence — 107. P, Cognoissant son erreur en sa folle constance — 109-112. P, *Cette strophe manque.* — 109. DP, Et l'accusons

## STANCES

PAR l'aide de Venus vn Amant vit vn iour  
L'Idole qu'il aymoît dans son lit animée,  
Au contraire ie voy par le courroux d'Amour  
4 Ma Fillis toute viue en rocher transformée.

Son cœur sembla tousiours vn rocher en rigueur,  
Mais ceste dureté dans ses membres infuse  
En gagnant tout son corps s'escoula de son cœur,  
8 Son cœur contre elle-mesme estant vne Meduse.

Ou ie croy que l'Amour de mes pleurs se seruant,  
Et les rendant pareilz à ces eaux d'Eurimene  
Qui changent en cailloux ce qu'elles vont lauant,  
12 Se soit ainsy seruy de mon mal pour sa peine.

Car autrement son cœur s'amolissant vn iour  
Se fust laissé gagner par ma perseuerance,  
Si contre tous les traits que luy tiroit Amour  
16 Sa seule dureté n'eust esté sa constance.

Ie sçay que l'action & l'apparence aussi  
Peuent faire douter qu'elle soit vne Idole,  
Mais comme on l'oît parler, les Rocs parlent ainsi,  
20 Le bruit & l'air frappé leur donnant la parole.

Je ne m'estonne point quand ie la vois marcher,  
 A cause que ie sçay que dans la mer profonde  
 Tiphis vit autrefois mouuoir vn grand rocher  
 24 Qui choquoit les vaisseaux & couroit dessus l'onde.

Comme dans son visage au lieu de deux beaux yeux  
 On voit des feux ardants où se bruslent nos ames,  
 Ainsi dans la Sicile on voit en diuers lieux  
 28 Au sommet des rochers luire de grandes flames.

Comme sur les rochers on voit naistre des fleurs  
 Ainsi de mille fleurs on voit sa face pleine,  
 Et ses beaux yeux encor' se fondre tout en pleurs  
 32 Comme on voit d'vn rocher couler vne fontaine.

Sa bouche a les deux bords de corail rougissant,  
 Et dessus son beau sein la neige est releuée,  
 Ainsi sur les rochers le corail va croissant,  
 36 Ainsi sur les rochers la neige est conseruée.

Laisant donc les raisons que ie pourrois chercher  
 Pour prouuer ce miracle aduenu de nostre age,  
 Il suffit de sçavoir qu'elle fut vn rocher  
 40 Contre qui sa rigueur me fit faire naufrage.

---

## RESPONCE AV CARTEL

DE FLORIODORANTS QVI SOVSTENOIT LE  
DEDAIN DES DAMES

CHEVALIER de Dedain, qui faisant trop de gloire  
De te voir dédaigné, nous penses faire accroire  
Qu'à l'Amour le Dedain n'est pas vne poison,  
Sçache que nous venons t'apprendre à ton dommage  
Qu'endurer le Dedain c'est manquer de courage,  
6 Et que le soustenir c'est manquer de raison.

Car par quelle raison se pourroit-il bien faire  
Qu'Amour changeant d'humeur viue par son contraire,  
Et qu'avec des glaçons il se puisse nourrir  
Puis qu'enuers vn Amant le Dedain d'une Dame  
N'est pas tant vn essay pour connoistre sa flame,  
12 Qu'un outrage insolent pour la faire mourir ?

Et comme la Beauté dont notre ame est éprise,  
Et qui par la douceur nous priue de franchise,  
Acquiert par le Dedain le nom de cruauté,  
Tout de mesme l'amour, qui souffre sans vengeance  
Que l'iniuste Dedain d'une ingrante l'offence,  
18 Ne peut plus estre Amour, mais vne lascheté.

2. DP, nous penses faire accroire

Que si quelque Orgueilleuse avec de l'artifice  
Sans respect de l'amour dédaigne ton seruice,  
Empeschant que ton cœur ne puisse estre contant,  
Quittes-en le dessain, non pas comme impossible,  
Mais de peur de montrer d'auoir l'ame insensible,  
24 En pensant acquerir l'honneur d'estre constant.

Ou consens pour le moins qu'à faute de merite  
La gloire d'estre aymé te doit estre interdite,  
Et qu'avec le Dedain l'Amour te fait punir,  
Car nous venons expres pour faire reconnoistre  
Aux yeux de ceste Cour, que tu te fais paroistre  
30 Bien digne de Dedain de l'oser soustenir.

POVR LE BALET DES AMOVREVV  
VESTVS DE VENTS

AVX DAMES

6 HE ! pourquoy, nous voyant paroistre,  
Feindrez-vous de ne pas connoistre  
Ces Amants reuestus de vents ?  
Belles causes de nostre flame,  
Nous sommes les portraits viuants  
De l'inconstance de vostre ame.

12 Si pour auoir tousiours porté  
Dans le cœur la fidelité,  
Nous sommes vn peu dissemblables  
Maintenant que nous la quittons,  
Nous sommes donc mesconnoissables  
Parce que nous vous imitons.

18 Car le seul desir de vous plaire  
Contre nostre humeur ordinaire  
Cause en nous vn tel changement,  
Sachans que sans la Sympatie  
De l'aymée avec son amant,  
L'amour est bien-tost amortie.

Toutesfois si ne pouuons-nous  
Nous transformer si bien en vous  
Que nostre art se change en nature,  
Et quoy qu'en fin nous ayons fait  
Nous ne pouuons qu'estre en peinture  
Ce que vous estes en effait.

---

POVR LE BALET DES  
DIEVX MARINS

AVX DAMES

L'HVMEVR de nos cœurs inconstans  
Nous a fait plaie si long-tans  
Parmy l'inconstance de l'onde,  
Que nous pensions que Iupiter  
Auoit fait la Mer en ce Monde  
6 Seulement pour nous arrester.

Mais après vn si long plaisir,  
Comme nous la voulions choisir  
Pour nostre demeure éternelle,  
Vn iour de calme seulement  
12 Nous a fait dépiter contre elle  
Et chercher vn autre Element.

Desià nous luy disions Adieu,  
Et choisissans quelque autre lieu  
Selon nostre humeur inégale,  
Afin de viure dedans l'ær  
18 Nous allions visiter Dedale  
Pour apprendre l'art de voler.

14. DP, R 1627, *etc.*, Et choisissans vn autre lieu

24 Mais comme nous gaignions le bort,  
Allants chercher tout d'vn accord  
Quelque demeure plus certaine,  
Nous fusmes aussi-tost suiuis  
Par vne Nimphe de la Seine  
Qui nous fit prendre vn autre aduis.

30 Si tost qu'elle fut près de nous,  
Grands Dieux (dit-elle) arrestez-vous,  
Car sçachant l'humeur infidelle  
Dont vos esprits sont possédez,  
Je vous apporte vne nouvelle  
Telle que vous la demandez.

36 Suyuez-moi donc assurement,  
Puis que vous cherchez seulement  
Le vray seiour de l'inconstance,  
Je vous meine dans vne Cour  
Où vous aduot'erez que la France  
Luy sert d'ordinaire seiour.

42 C'est en ce lieu qu'elle fait voir  
Les miracles de son pouuoir,  
Je vous en parle par l'espreuue  
Du temps present & du passé,  
Comme estant Nimphe de ce Fleuue  
Par qui Paris est trauersé.

Vous y verrez de tous costez  
 De toutes sortes de beautez,  
 Dont l'ame sans cesse agitée  
 Ne se peut comparer qu'au vent,  
 Et ie croy que vostre Protée  
 Ne se change pas si souuent.

48

Leurs pensers sans paix ny repos  
 Sont occupez à tout propos  
 A trouuer quelque amour nouvelle :  
 On ne voit rien de si changeant,  
 Et semble qu'au lieu de ceruelle  
 Elles n'ont que du vif-argent.

54

Par ces mots nos legers Esprits  
 Se virent tellement épris  
 De voir vn si volage Empire,  
 Que seulement depuis ce temps  
 En ce point seul nous pouuons dire  
 Que nous auons esté constants.

60

Mais la Nymphe en nous amenant  
 Pour nous monstrer incontinant  
 Quelle est son humeur, & la vostre,  
 En mesme iour nous ayma tous,  
 Nous hayt tous l'vn après l'autre,  
 Et puis se desroba de nous.

66

72      Aussy iugeans ceste façon  
Pour vn trait de quelque leçon  
Qu'elle auoit euë en vostre escole,  
Nous en fusmes si satisfaits,  
Que nous creusmes en sa parole  
En voyant de si bons effets.

78      Prenants donc pour nostre Element  
Ce lieu si propre au changement,  
Nous croyons que vostre inconstance  
Nous peut assurer desormais  
De nous plaire si fort en France  
Que nous n'en sortirons iamais.

---

## ODE A LA REYNE <sup>1</sup>

GRANDS Arbitres de toutes choses,  
Iusques à quand souffrirez-vous  
Que l'Aurore avec tant de roses  
Se vienne montrer deuant nous :  
5 Et que par la route ordonnee  
Pour les plus beaux iours de l'annee  
Le Soleil venant tant de fois,  
Ramene le Mois execrable  
Qu'vn Attentat abominable  
10 Doit rayer du nombre des mois ?

O Destins, il y va du vostre  
De permettre ainsi sans raison  
Qu'ils se facent voir l'vn & l'autre  
Si parez en cette saison,  
15 Et qu'avecques tant de licence  
Durant l'extrême violence  
Du plus grand mal que nous ayons,  
Ils paroissent sur nostre teste  
Comme à quelque beau iour de feste  
20 Couronnez de tant de rayons.

<sup>1</sup> L'Ode à la Reyne parut, avec les dix-huit pièces du Recueil de 1609, dans *Les Delices de la poesie françoise*, 1615, et dans les réimpressions qu'on donna de ce Recueil en 1618 et 1620. Le poëme ne se trouve dans aucun des autres Recueils poétiques, sans doute à cause de sa longueur, mais l'abbé Goujet en signale une édition indépendante (1611) que nous n'avons pu retrouver.

Voir à la Bibliographie, pp. xxxi et xxxvi.

Las ! avec quel meilleur visage  
Eussent-ils peu nous obliger  
Si les vents du dernier orage  
Se fussent passez sans danger,  
25 Et que nostre fameux Alcide  
Guaranty d'un fer parricide,  
En dépit de ses ennemis  
Eut acheué tant de miracles  
Que la voix de tous les Oracles  
30 Nous auoit si souuent promis.

Mais de les reuoir à cett' heure,  
Tels qu'ils nous souloyent esclairer  
Quand la fortune estoit meilleure,  
Cela ne se peut endurer :  
35 Vangez-vous donc de ceste iniure  
Et faisant qu'une Nuict obscure  
Pour un Mois retarde leurs cours,  
Fermez-leur à tous deux l'entree  
Par où ceste triste Contree  
40 Les voit arriuer tous les iours.

Car hélas ! quelle est ta pensee,  
Chere Compagne du Soleil,  
Si tu n'es du tout insensee,  
De luire avec tant d'apareil ?  
45 Il vaudroit bien mieux, claire Aurore,  
Pour toy mesme, & pour nous encore  
Nous laisser en obscurité,  
Et ne bouger des bords du Gange  
En ce temps qu'un malheur estrange,  
50 Nous fait tant haïr la clarté.

Retourne, retourne en arriere,  
 O belle Reine du Leuant,  
 Et rompant icy ta carriere  
 Ne t'engage point plus avant,  
 55 Pren cependant vn peu d'aleine,  
 Et souffrant, sans te mettre en peine,  
 Que la Nuit auant ton retour  
 Regne ce Mois sans interuale,  
 Demeure avecques ton Cefale  
 60 Tout ce temps à faire l'Amour.

Et toy, grand Flambeau de ce Monde,  
 Ne te sieroit-il pas bien mieux  
 De passer tout ce Mois sous l'onde  
 Que paroistre ainsi dans les Cieux :  
 65 Et prouoquer toute la France  
 Par vne si grande insolance  
 A te maudire desormais  
 Avec plus de haine, & de rage,  
 Que l'on ne fait en ceste Plage  
 70 Où les gens ne songent iamais.

Et vrayment tu deurois bien craindre,  
 Qu'ayans plus de pitié de nous,  
 Les Dieux laissez de nous voir plaindre  
 Contre toy n'entrent en courroux,  
 75 Et qu'oyans comme on te deteste,  
 Ils ne t'ostent le Char celeste,  
 Ainsi qu'ils firent autrefois,  
 Quand tu vins avec la houlette  
 Te louer aux Vachers d'Admette  
 80 Pour mener leurs troupeaux aux bois.

Ou qu'eux-mesme à nostre priere  
 Tous les iours ne facent monter  
 Des broüillas contre ta lumiere  
 Comme fit le grand Iupiter,  
 85 Lors que tenant la Tessalie  
 Dans les ombres enseuelie,  
 Il disparut d'entre les Dieux  
 Pour voir ceste Nimphe d'Inache,  
 Qui depuis en forme de Vache  
 90 Fut gardeee avecques cent yeux.

Aussy sans aigrir d'auantage,  
 Les Dieux tous prests à nous vanger,  
 Tu deurois d'vn aduis plus sage  
 Auoir peur de nous affliger :  
 95 Et durant cet Anniuersere  
 Cachant sous vn autre Emisfere  
 Ce fascheux flambeau qui nous luit,  
 Faire en sorte par ton absence,  
 Que sur l'Orison de la France  
 100 Tout ce Mois ne soit qu'vne Nuit.

Mais vne Nuit aussi confuse  
 Qu'elle estoit au commencement,  
 Auant que la lumiere infuse  
 Eust distingué chaque Element,  
 105 Et telle qu'elle pouuoit estre  
 Quand ce fol qui se fit parestre  
 Si mauuais Cocher à son dan,  
 Ayant bruslé toute la terre,  
 Cheut frappé d'vn trait de tonnerre  
 110 Avec ton Char dans l'Eridan.

Ha ! Soleil, que toute l'histoire  
 Te fit autrefois vn grand tort  
 De loüer ceste robbe noire  
 Que tu pris quand Cesar fut mort .  
 115 Car qui ne te croira coupable  
 De cet accident lamentable  
 Dont la France s'afflige tant ;  
 S'il aduient iamais qu'on remarque  
 En la mort de nostre Monarque  
 120 Que tu n'en as pas fait autant ?

Qui ne croira voyant sa vie  
 Sous qui cét Empire éclatoit,  
 Qu'en ton cœur tu mourois d'enuie  
 De le voir si grand qu'il estoit ?  
 125 Ayant despit que ses loüanges  
 Obligeoient les peuples estranges  
 De le desirer pour leur Roy,  
 Et que sa gloire vagabonde  
 Auoit tant couru par le Monde  
 130 Qu'il estoit mieux connu que toy.

Mais qu'est-il besoin que ie treuue  
 Des raisons d'vn autre costé,  
 Pour montrer vne entiere preuue  
 De ta mauuaise volonté,  
 135 Puis que sans me donner la peine  
 De chercher plus auant la haine  
 Que nous te voulons reprocher,  
 Personne ne peut contredire  
 Que l'Espagne ne te retire  
 140 Tous les soirs chez elle à coucher ?

Autrement n'est-il pas croyable  
 Sans quelque grande inimitié,  
 Qu'en ce malheur si pitoyable  
 Ton cœur n'ait point eu de pitié :  
 145 Voyant la France toute preste  
 De se perdre en ceste tempeste,  
 Ainsi que l'on voit loin du port  
 Vne Nef des vents agitee  
 Dessus vne Mer irritee  
 150 Apres que son Pilote est mort ?

Helas ! non, il n'est pas possible  
 Qu'une autre que toy seulement  
 En ce desastre si sensible  
 N'ait point eu de ressentiment,  
 155 Ny pleuré de voir tant de larmes,  
 Dont ainsi qu'avecques des charmes  
 Les Mutins furent amollis  
 Par ceste grand' Reyne exploree,  
 A qui nous deuons la duree  
 160 De l'Empire des Fleurs de Lis.

O digne, & celeste Princesse,  
 N'est-il pas vray qu'il eut gemy  
 Vous voyant si fort en detresse  
 S'il n'eust esté nostre ennemy ?  
 165 Et qu'il n'eust pas eu le courage  
 De voir vn si parfaict visage,  
 Des beautez l'unique sejour,  
 De frayeur deuenir plus blesme  
 Et plus troublé qu'il n'est luy mesme,  
 170 Alors qu'il s'eclipse en plain iour ?

N'auoürez-vous pas, ô grand' Reine,  
 Que les Rochers plus doux que luy  
 Prirent alors vne Ame humaine  
 Pour compatir à vostre ennuy,  
 175 Et qu'il faut conclure à sa honte,  
 Qu'ayant tenu si peu de conte  
 De vous plaindre en cet accident,  
 Il doit estre plus dur encore  
 Que ne pensoit Anaxagore  
 180 Qui le creut vn cailloux ardent ?

Que si la Muse qui m'inspire  
 A depeindre icy vos douleurs,  
 Me permettoit de les decrire  
 Avec d'assez viues couleurs,  
 185 En ceste ardeur qui me transporte,  
 Je les peindrois de telle sorte,  
 Qu'un iour ceux qui liroient mes vers  
 Croiroient qu'apres ceste auanture,  
 C'est en dépit de la Nature  
 190 Qu'il luit encore à l'Vniuers.

Car on verroit par vostre plainte,  
 Avec de secrets mouuemens,  
 Tout vostre Louure en son enceinte  
 S'esbranler en ses fondemens,  
 195 Et se détacher de sa place,  
 Comme sous ce chantre de Thrace  
 Qui perdit sa femme deux fois,  
 On vit les montagnes voisines  
 Se déprenans de leurs racines  
 200 Se laisser mener à sa voix.

Vous mesmes y seriez portraicte  
 Non plus avecques vos attraits  
 De qui pour quelque grand' défaite  
 Les amours empruntent leurs traits :  
 205 Mais telle qu'Appelle, ou Tymante  
 Eussent peint ceste chaste Amante,  
 Qui se pasmant à tous les coups  
 Sans pouuoir estre consolee  
 Fit dans soy mesme vn Mausolee  
 210 Aux cendres de son cher Espoux.

Ces belles roses incarnates  
 Dont le Ciel, ouurier nompareil,  
 Forma vos léures delicates  
 N'auroient plus l'éclat si vermeil,  
 215 Ceste belle face adoree  
 D'vn long ennuy décolorée  
 N'auroit plus de si viues fleurs :  
 Et de vos beaux yeux tous humides  
 Deux sources de perles liquides  
 220 Couleroyent en guise de pleurs.

En apres peignant ces grands voiles,  
 Tristé & piteux habillement  
 De ce beau Chef, dont les Estoiles  
 Seroient vn plus iuste ornement,  
 225 Vous sembleriez ceste Courriere  
 Qui de iour cachans sa lumiere  
 N'éclaire iamais que le soir,  
 Quand durant les nuicts plus funebres,  
 S'affublant toute de tenebres,  
 230 Elle n'ose se faire voir.

Et telle que dans vn nuage  
 Qui la couuroit toute à l'entour,  
 A regret faisant son voyage  
 L'Aurore ramena le iour,  
 235 Lors qu'en ceste iniuste querelle  
 Où pour vne femme infidelle  
 Les Troyens furent deconfis,  
 Toute pasle, & toute changee  
 Elle eut veu les bords de Sigee  
 240 Tous rouges du sang de son fils.

Les Graces toutes desolees  
 De voir vos plaisirs au cercueil,  
 Seroient peintes décheueeles  
 Auec de longs habits de dueil :  
 245 Les Amours pleurans auec elles,  
 Et s'arrachans toutes leurs aisles  
 Prés de vous seroient peincts encor',  
 Et de vos larmes respanduës  
 Trop belles pour estre perduës  
 250 Ils rempliroient des vases d'or.

La pauure France en agonie,  
 Pourtraite en ce mesme dessein,  
 D'vn teint de mort toute ternie  
 Auroit vn couteau dans le sein,  
 255 Les yeux mourans, la bouche perse,  
 On la verroit à la renuerse,  
 Aussi loing d'espoir de salut  
 Qu'elle estoit, lors que sur sa riuie  
 Le Clain la vit presque captive  
 260 Perdre le meilleur sang qu'elle eut.

Mais bien qu'on la peut croire morte  
Selon tout iugement humain,  
Je voudrois pourtant faire en sorte  
Qu'elle vous peut tendre la main,  
265 Et vous donner quelque assurance  
De ceste infaillible esperance  
Qu'elle auroit de pouuoir guerir  
De ceste blesseure mortelle,  
Pourueu qu'ayant quelque soin d'elle  
270 Il vous pleust de la secourir.

Hé ! que pouuoit-elle mieux faire  
Sentant desia faillir son poux,  
Et qu'elle auoit le sort contraire  
Que recourir du tout à vous,  
275 Qui par vn miracle visible  
Auez fait, que tout inuincible  
De sa cheute se releuant  
A la façon de quelque Anthee,  
On la voit aussi redoutee  
280 Comme elle estoit auparauant ?

Car il est vray que nostre histoire  
Ne sçauroit avecque raison  
Vous refuser l'entiere gloire  
De son entiere guerison,  
285 Ny taire d'vn iuste silence  
Que c'est vostre seule prudence  
Qui retient encor' dans les fers  
Les sanglans Demons de la guerre,  
Qui pour desoler nostre terre  
290 Se déchainoient dans les Enfers.

Aussi ne le peut elle taire,  
 Au contraire elle dit par tout  
 Que c'est vostre soin tutelaire  
 Qui tient cet Empire debout,  
 295 Et qu'à vostre seule requeste  
 La faueur du Ciel toute preste  
 De complaire à vos volontez,  
 Desormais ne lairra plus luire  
 Tous les Astres qui peuuent nuire  
 300 Au cours de nos prosperitez.

Face le Destin fauorable  
 Qu'vn si grand bon-heur esperé,  
 Par vne issuë indubitable  
 Rende vostre Nom adoré,  
 305 Et qu'en la bonace asseuree  
 D'vne Paix de longue duree,  
 Le François doucement nourry  
 Esgale vn iour sans manterie  
 La Regence de sa MARIE  
 310 Au regne de son grand HENRY.

Ainsi par la bouche des hommes  
 Receuant des vœux Immortels,  
 Puissiez-vous au siècle où nous sommes  
 Toute seule auoir des Autelz :  
 315 Ainsi le Temps puisse sans cesse,  
 Par vne Immortelle Ieunesse  
 Conseruer la pure blancheur  
 De ce beau teint, où dans la nege  
 Les Roses ont le Priuilege  
 320 De se nourrir en leur frescheur.

Ainsi tousiours d'vn soin propice  
Puissiez-vous voir les Elemens  
Conspirans pour vostre service  
Obeir à vos mandemens,  
325 Et sans que rien vous importune,  
Tenant la mauuaise Fortune  
Dans vne eternelle prison,  
Rendre vostre gloire si grande  
Qu'à tout iamais elle commande  
330 Dessous l'vn & l'autre Orison.

## CHANSON <sup>1</sup>

Si c'est vn crime que l'aymer  
L'on n'en doit iustement blâmer  
Que les beautés qui sont en elle,  
La faute en est aux dieux  
Qui la firent si belle :  
Mais non pas à mes yeux.

6

Car elle rend par sa beauté  
Les regards, & la liberté  
Incomparables deuant elle.  
La faute en est aux dieux  
Qui la firent si belle :  
Mais non pas à mes yeux.

12

1 & 2. *Bibl. Nat., Ms. 12724 fr.*—

Si c'est vn Crime de l'aimer  
Il n'en faut } iustement blâmer  
On n'en doit }

— 2. AC porte : L'on en doit. *Le sens exige la particule négative, que nous trouvons du reste dans les deux autres recueils qui reproduisent ce couplet.* RECUEIL 1680, On n'en doit — 4. *Nous rejetons les vers formant refrain vers la droite avec le RECUEIL de 1680.* — 6, 12, etc. RECUEIL 1680 et Ms. cité, Et non pas à mes yeux.

7-12. *Dans le RECUEIL de 1680 — le seul des recueils poétiques outre AC qui contient cette chanson — la deuxième strophe manque.*

---

<sup>1</sup> Sur cette chanson voir Introduction, pages xxxii, xxxiv, xxxix et xl.

Je suis coupable seulement  
D'auoir beaucoup de iugement  
Ayant beaucoup d'amour pour elle.

La faute en est aux dieux  
Qui la firent si belle :  
Mais non pas à mes yeux.

18

Qu'on accuse donc leur pouuoir,  
Je ne puis viure sans la voir,  
Ni la voir sans mourir pour elle.

La faute en est aux dieux  
Qui la firent si belle :  
Mais non pas à mes yeux.

24

## AV BERGER SIREINE <sup>1</sup>

6 C'EST trop celé les traicts piquans  
Qui te blessent depuis cinq ans  
Par l'oubly de ton infidèle,  
Ton silence accroist ton malheur,  
Pourquoy caches-tu ta douleur  
Si tu l'aimes pour l'amour d'elle ?

12 Muet tu te laisses bruler  
Voulant encor' dissimuler  
De sentir le mal qui te touche,  
Craignant qu'en soupirant vn peu  
Dans toy ne s'esteigne ton feu  
En luy donnant air par la bouche.

18 Aussi n'as-tu versé tes pleurs  
Afin qu'Amour vit tes douleurs,  
Bien plustost par la seule craincte  
Que dans toy leur humidité,  
Comme contraire qualité  
Ne rendit ceste flamme esteincte.

17. *Le texte porte* : contraindre

---

<sup>1</sup> Pour les œuvres d'écrivains du temps dont les dix pièces suivantes sont tirées, voir la Bibliographie, pages xxxvi et xxxvii.

24

Erreur contraire à ce dessein,  
 Car voulant garder en ton sein  
 Par ta foy ta flamme immortelle,  
 Tu l'esteins par ta propre foy,  
 C'est la laisser mourir par toy  
 Que te laisser mourir par elle.

30

Commence donc de soupirer,  
 Sireine, pour luy donner air  
 Sans auoir craincte de l'esteindre,  
 Plains-toy cessant de tant pleurer,  
 La foy t'ayant faict endurer,  
 La raison t'en doit faire plaindre.

36

Si l'Amour eut deu voir ton mal,  
 Mieux qu'en tes pleurs ton cœur loyal  
 Eut desia peu luy faire apprendre,  
 Mais aueugle il ne peut sçauoir  
 Ce qu'en tes pleurs il ne peut voir  
 Si ta voix ne luy fait entendre.

42

Ne crains point, Berger, qu'aujourd'huy  
 Tes souspirs n'aillent iusque à luy,  
 La pitié t'oste ceste craincte,  
 Et croy qu'oyant ton amitié  
 L'Vniuers esmeu de pitié  
 Se fera l'Echo de ta plaincte.

48

Je sçay qu'Amour em-malicé  
De mille flesches t'a percé,  
Tes blessures me l'ont faict croire,  
Mais tous les traicts de ton malheur  
Qui t'ont causé tant de douleur,  
Seront seuls les traicts de ta gloire.

54

Car le fer de ces Traicts poinctus  
Au Ciel grauera tes vertus,  
Le Bois prenant fueilles nouvelles  
S'ira changeant en lauriers verts,  
Et pour voler par l'vniuers  
Les Empennons seront tes ailes.

---

LE BERGER PHILENE  
A MONSEIGNEVR D'VRFÉ

STANCES

Soucy du Ciel, cœur genereux,  
Qui dans ces beaux vers amoureux  
Fais plaindre le Berger Sireine,  
Ces vers rendent son mal si doux  
Qu'vn chacun peut estre ialoux  
De n'auoir enduré sa peine.

6

Pour m'esiouyr en mon tourment,  
Le vay quelquesfois presumant  
Qu'en ces vers tu m'as voulu peindre,  
Et m'estime bien fortuné  
Du mal que l'Amour m'a donné  
Puis que par eux ie puis m'en plaindre.

12

Ie me pense heureux aujourd'huy  
De ce qu'il m'a tant faict d'ennuy  
Pour vne infidele que i'aime,  
Et parmy mes malheurs diuers  
I'aime tant ma peine en ces vers  
Que pour eux ie l'aime en moy-mesme.

18

Aussi dans ce triste discours  
 Il m'y semble voir mes amours  
 En l'oubly de ma belle ingratte,  
 Ce m'est trop de presumption,  
 Mais las ! en telle affliction  
 24 Permits moy qu'ainsi ie me flatte.

I'y voy Sireine plein de foy,  
 Non pas plus fidele que moy,  
 I'y voy son cœur remply de flamme,  
 Le mien est autant enflammé,  
 30 Ie l'y vois encor bien aimé,  
 Ie le fus autant de ma Dame.

Tout d'un coup il est affligé,  
 Ie fus tout de mesme outragé,  
 Oublié de celle qu'il aime,  
 Pareil subiect de mes ennuis,  
 Et bref ce Sireine ie suis  
 36 Autant que Sireine luy mesme.

Ie me mire en luy cependant  
 Que ie vay le iour attendant,  
 Car pour accuser la meurtrière  
 Qui fut aueugle à mes amours,  
 Et mit en tenebres mes iours,  
 42 Ie verray bien tost la lumiere.

Lors ceux qui verront mes tourmens  
 Nous iugeront egaux Amans  
 En subiect, ainsi qu'en martyr,  
 Et que l'esgalant en malheur,  
 Vray compagnon de sa douleur,  
 48     Je ne luy cede qu'en bien dire.

En ce point il fait mieux que moy,  
 Mais ce bien-dire vient de toy,  
 De toy l'Apollon de nostre aage :  
 Que Sireine est heureux Amant,  
 Puis qu'Apollon plaint son tourment  
 54     Quand le traict de l'Amour l'outrage.

---

[A IEAN AVBERRI

SVR SON LIVRE : LES BAINS DE BOVRBON LANCY  
ET LARCHANBAVT]

STANCES

AINSI (docte Aubery) Venus sortit de l'onde  
Pour auoir comme toy son rang parmy les Dieux :  
Ainsi fait le Soleil le clair Astre du Monde,  
4 Qui descend sous les Eaux pour monter sur les Cieux.

Quelle route incogneue aux humains veux tu prendre,  
Dans ces Cachots brulants, & de souphre embrarez ?  
Si ce n'est toutesfois dans les Enfers descendre,  
8 Pour aller comme Ænée aux vergers Elizez.

Aussi là, d'Esculape eus-tu la cognoissance  
De pouruoir à nos maux par de si doux moyens,  
Comme d'Anchise Ænée apprint quelle prudance  
12 Il deuoit apporter aux dangers des Troyens.

Tu sceus que la Santé dans ces Bains establee,  
Maintient si bien les Vieux qui sont pres du Tombeau,  
Que de leurs Iours failants la chaleur affoiblie  
16 Comme au Soir le Soleil, se repare dans l'Eau.

Et que contre la Mort la Nature nous donne,  
Pour secourir nos ans de maladie atteints,  
Du secours dedans l'Eau, qui vraye Eau de Dodonne  
20 Peut r'allumer nos iours, quand ils sont presque étaints.

Tout de mesme apprins-tu que tant de Lits steriles,  
Dedans ces tiedes Bains plus feconds deuenus,  
Ne laissent les baizers de l'Hymen infertiles,  
24 Monstrant qu'en l'Eau salée a peu naistre Venus.

De là tu sceus encor, que tant de Capitaines  
Impuissants par la guerre, ou par vn autre effort,  
Reprennent leur vigueur en ces Eaux souterraines,  
28 Qui peurent autresfois randre Achille plus fort.

Mais outre tels secrets, randant inuiolable  
Ton nom contre les Ans par vn secret nouveau,  
Tu monstres en ce point par vn effect semblable  
32 Que Glauque s'est peu randre immortel dedans l'Eau.

---

# A MONSIEVR DV LAVRENS

CONSEILLER DV ROY

SON MEDECIN ORDINAIRE & PREMIER DE LA  
REINE

## STANCES

Vous par qui cet Auteur entreprit son ourage,  
Empruntant du dessein autant que du courage,  
En sa perfection monstrez vous son appuy,  
L'Ourier instruit par vous à ce soing vous oblige,  
Et luy mesme vous croit la racine & la Tige  
6 Des Lauriers que l'honneur plante & cueille pour luy.

Vous les plantez vous mesme, aussi peut-il bien estre  
Que dans l'eau de ses Bains ses Lauriers puissent naistre,  
Vous estant l'Appollon qui l'avez là réduit,  
Pres de son eau natale ainsi fut transformée  
En vn Laurier Daphné d'Appollon bien aymée,  
12 Encor le fuyoit elle & celui-cy vous fuit.

Isis dit autrefois à Teletuse enceinte,  
Quoy qu'il naisse de toy ne l'estouffe de crainte,  
Ne crains point le trauail, ie te le randray doux,  
Vous donniez ce courage ains bien cette assurance  
A l'Auteur qui doutoit de l'heureuse naissance  
18 De l'Enfant né de luy, qui doit viure par vous.

Aussi vient-il à vous tant pour auoir la vie  
Qu'il espere de vous, que pour la sainte enuie  
De voir ce grande Esprit de vertus ennobly,  
Croyez aussi de luy qu'aux sources souterraines,  
Ayant cherché par vous tant d'Eaux dedans leurs veines,  
24 Il n'a touché pour vous à celles de l'Oubly.

---

## A MONSIEVR BERTAUT

SVR SES CANTIQUES

### SONET

MODELLE inimitable à la Postérité,  
Beaux vers, d'un bel esprit la durable merueille,  
Dissemblable à toute autre, à soy mesme pareille,  
4 Chef d'œuvre de nos ans, honte à l'antiquité.

Beaux vers, charmes puissans, par qui la Pieté  
D'un merueilleux effect par les yeux se reueille,  
Et retient quant & quant ce grand Dieu par l'oreille  
8 Lors que par nos pechez il se sent irrité.

Je croy que quelques vns de la troupe des Anges,  
Pour t'apprendre ces vers, ces souspirs, ces louanges,  
11 Quitterent leur demeure, & vindrent en ces lieux :

Mais, Bertaut, quel besoin leur fut-il de descendre  
De leurs cieux icy bas, pour ces beaux vers t'apprendre,  
14 Puis que tousiours ton ame est entr'eux dans les Cieux ?

---

14. LES ŒUVRES POÉTIQUES DE MONSIEUR BERTAUT, dernière (troisième) édition, 1620, ton ame est entree dans les Cieux. (*Voir Introduction, p. xxxviii.*)

## A L'AVTHEVR DE CE RECVEIL

[RECVEIL DE QVELQVES VERS AMOVREUX  
*de Jean Bertaut*]

### SONET

BELLE ame, clair miroir des ames les plus nettes,  
Tes vers me font penser à ces deux ieunes Dieux  
Qu'on nous dépeint armez de feux, & de sassettes,  
4 Si puissantz en la terre & si grands dans les Cieux.

L'vn est l'honneur de Cypre, & l'autre des Planettes,  
L'vn enflame les cœurs, l'autre éclaire les yeux,  
L'vn est Dieu des Amants, & l'autre des Poëtes,  
8 Que d'vn semblable accez ilz rendent furieux.

Aussi par ces beaux vers, en qui l'on voit paroistre  
Leur Deité commune, on peut bien reconnoistre  
11 Que ton cœur à tous deux est vn Temple commun.

Et bien que de tout temps, avec de l'aparence  
On ayt deu mettre entr'eux beaucoup de difference,  
14 Ces vers montrent qu'en toy tous deux ilz ne sont qu'vn.

*Ce sonnet est signé DE L'INGENDES (sic).*

[*Sur* LE JUGEMENT DE PARIS *de N. Renouard*]

## A L'AVTHEVR

EN ouurant ce discours, où la vieille querelle  
Du prix de la beauté se renouuelle encor,  
On voit bien qu'en donnant ton liure à la plus Belle  
Tu fais ce que Pâris fit de la pomme d'or :  
Et ie croy qu'aujourd'huy tout le monde confesse  
Que si contre Venus ceste belle Princesse  
Eust alors debattu l'honneur de la Beauté,  
Elle l'eust emporté.

---

# SVR LA MORT DV SIEVR DE MONT-GAILLARD

A SON LIVRE

4  
IEVNE Orphelin, ne peux tu pas comprendre  
Que nous pleurons sans espoir de retour  
Ton Pere absant bien loing de nostre iour,  
Et qu'au Tombeau nous auons veu descendre ?

8  
Couure ses feux puis qu'il n'est plus que cendre,  
Et regrettant sa mort non son Amour,  
Connois ta perte, & pleurant à ton tour  
Cache les pleurs qu'Amour luy fit épandre.

11  
Ou bien d'autant que c'est pleurer en vain,  
Puis que la loy du sort trop inhumain  
Pour la mort seule aux hommes donne l'estre,

14  
Vange sa mort, & forçant ceste loy  
Rends immortel celuy qui t'a fait naistre,  
Faisant pour luy ce qu'il a fait pour toy.

---

TOMBEAV DV FEV MESSIRE  
LAVRENS DE GALLES

SEIGNEVR DV MESTRAIL, VOIRON,  
ET VIVIERS

6  
Icy du grand Mestrail repose  
La cendre en ce cercueil enclose,  
Dessous l'ombre de ses lauriers,  
Qu'auéc sa valeureuse espee  
Pour les Lis de France occupee  
Il rait aux plus grands guerriers.

12  
Ses lauriers exempts de la foudre  
Qui le renuersa sur la poudre  
Empeschent aussi que le sort  
Dessus son nom n'ayt la victoire,  
Et font pour conseruer sa gloire  
Ce que fait le cedre au corps mort.

18  
Il eut la teste outrepercée  
Du coup d'vne foudre eslancée,  
Dont l'ardeur peut estre eut bruslé  
Sur son front la couronne verte,  
Si le sang de sa playe ouuerte  
Pour l'empescher ne fut coulé.

S'il eust deu mourir comme meurent  
 Ceux qui dessous le ciel demeurent  
 Il n'eut pas la mort esprouué :  
 Mais contre vne foudre seure  
 Qui tousiours les lauriers reure  
 Tous les siens ne l'ont pas sauué.

Pouuoit il defendre sa vie  
 Par le sort ialoux poursuiuie  
 Le voyant tousiours triompher,  
 Et puis que de souffre animées  
 Contre luy voloyent enflammées  
 Tant de morts de plomb & de fer ?

Mourant dans sa terre natale,  
 De son front ouuert d'une bale  
 La valeur est montée aux cieux,  
 Ayant sa cendre abandonnée ;  
 Comme on dit que Minerue est née  
 Du front du grand Maistre des Dieux.

---

# POVR MADAME DE ROHAN

EN LA MORT DE MADAME LA DVCHESSE  
DE DEVX-PONTS

## STANSES

NE penses pas triste Amarante,  
Que ces vers que ie te presante  
Vueillent aliger tes douleurs,  
Car au contraire ie desire  
Que l'abondance de tes pleurs  
T'empesche de les pouuoir lire.

6

Aussi ne les ecris-ie pas  
Pour te consoler du trespas  
Qui te rait ta Clorimenne,  
Moy qui ne pourrois endurer  
Qu'apres la mort de Polixenne  
Sa mere cessast de pleurer.

12

Car son heureuse renommee,  
Par toute l'Europe semee,  
Ne me rend pas si peu discret,  
Ny si peu ialoux de sa gloire,  
Que pour t'en oster le regret  
Ie t'en vueille oster la memoire.

18

24  
Ses beaux yeux qui donnoient le iour,  
Et ses beaux cheueux d'où l'Amour  
Empruntoit si souuent des armes  
Et des chaines pour nous lier,  
Auroient-ils eu si peu de charmes  
Qu'on te les peust faire oublier ?

30  
Aussi ne le veux-ie pas faire,  
Ny par vne erreur volontaire  
Encourir le iuste remord  
Dont i'aurois l'Ame trauersee,  
Si par vne seconde mort  
Ie l'esteignois en ta pensee.

36  
Tu dois donc avec iugement  
Refuser tout allegement,  
Et croire que tout le remede,  
Qui t'offre de la guarison  
En la douleur qui te possede,  
Ne peut estre que du poison.

---



## APPENDICES



## APPENDICE I

---

### RECIT D'AMPHYON <sup>1</sup>

IE suis cét Amphyon, la merueille du monde,  
Si vous doutés quelle est la douceur de mes sons,  
Consultés ces escueils sortis du sein de l'onde

4 Pour suiure mes chansons.

Quelle honte, ô mortels, que le Ciel qui contemple  
Des belles actions le courage abatu,  
Suscite des rochers pour vous servir d'exemple

8 A cherir la vertu.

Ma lire violant les loix de la nature,  
Anime ces escueils charmés de ses appas,  
Voudriés vous reuestus d'vne escorce plus dure,

12 Ne les imiter pas ?

Dieux est-ce enchantement ! ou chose veritable,  
Quel miracle est-ce cy ! mes accends les plus doux  
Attirent des rochers, dont le chant est capable

16 De me rendre ialoux.

2. *Le texte porte qu'elle est* — 9. *Texte* : violent

---

<sup>1</sup> Voir Introduction, pages xli, xlii et xliii.

Maintenant que leur corps reçoit vn meilleur estre,  
Aux accords de ma Lyre en sont ils obligés ?

Non, c'est d'vn grand Soleil, qu'ils ont la gloire d'estre  
20 En Sereines changés.

Tu n'as plus à douter, ô merueille des Reynes !

Que ton plus beau desir n'ait vne heureuse fin :

Veux-tu scauoir pourquoy ? qui fait bien des Sereines,  
24 Sçaura faire vn Dauphin.

---

## RECIT DE LA NAIADE

PORTÉE SVR VN DAVPHIN <sup>1</sup>

6      CES Ninfes pleines de mespris,  
Voyant tant de pauures esprits  
Qui bruslent d'une ardeur profane,  
Quittent leurs antres & leurs bois,  
Et viennent avec leur Diane  
Vous donner de meilleures loix.

12      Leurs cœurs qui ne sçauent qu'aymer  
Apprendront à se reformer  
Avec de si chastes exemples,  
Et desormais dedans la Cour  
On ne trouuera plus de Temples  
Où l'on sacrifie à l'Amour.

18      Car elles iront detruisant  
Ce Dieu qui va vous seduisant,  
Et le faisant brusler encore  
Au feu de son propre flambeau,  
De l'autel mesme où l'on l'adore  
Elles en feront son tombeau.

<sup>1</sup> Voir Introduction, pages xli, xlii et xliii.

Apres vn coup si glorieux  
 Elles s'en iront dans les Cieux,  
 Pour commencer vne autre guerre ;  
 Et ne croy pas que les mortels  
 Les puissent retenir en terre,  
 Si ce n'est avec des Autelz.

24

Aussi bien, ne voyons nous pas  
 Qu'elles puissent rien icy bas  
 De toutes les choses mortelles ?  
 Les hommes les aiment en vain,  
 Et la fierté d'estre si belles  
 Est cause de tout leur dedain.

30

Car le iuste orgueil de se voir  
 Si parfaites dans leur miroir,  
 Endurcit si fort leur courage,  
 Qu'il faut croire que leur beauté,  
 Qui tient les ames en seruage,  
 Maintient les leurs en liberté.

36

Et tant s'en faut qu'en vous blessant  
 Elles s'aillent ejouissant  
 De ce que leur trait vous surmonte ;  
 Qu'au contraire en blasmant leurs coups,  
 Leurs beaux yeux semblent auoir honte  
 D'vser leurs armes contre vous.

42

48 Mais rien ne les irrite tant  
Que de voir qu'on s'aïlle flattant  
En sa vaine perseuerance,  
Et qu'un homme puisse esperer  
Par ses pleurs vne recompense  
Que les Dieux n'osent desirer.

54 Reglez donc si bien vos souspirs,  
Que mesme en vos plus grands desirs  
Vostre cœur demeure insensible,  
Et cessant de vous enflammer,  
Si c'est quelque chose possible,  
Adorez les sans les aymer.

## COMPLAINTE

DE LEANDRE <sup>1</sup>

HERO du plus haut de la tour  
Contemploit le corps de Leandre :  
Que la mer, la mort, & l'amour,  
4 Dedans son port auoit fait rendre.

Ses yeux frappez des aussi tôt,  
De l'horreur du triste spectacle,  
Font que sa bouche ne dit mot,  
8 Mais son cœur se fait vn oracle.

Cœur qui ne seruant plus au corps,  
Sert au moins de bouche à son Ame :  
Pour verser sur ses membres morts,  
12 Tous les reliques de sa flame,

O Dieus ! quel image trompeur,  
Voir vn Amant en ce riuage,  
Portant les traits d'Amour au cœur,  
16 Ceux de la mort en son visage.

<sup>1</sup> Voir Introduction, page xliii.

20 Plus dit-elle pleurant tousiour,  
Charon prestat il bien, sa barque  
Pour passer ce butin d'amour,  
Ainsi que celui de la Parque ?

24 Mais las ! pendant que ie le voys,  
P'entens que sa derniere haleine,  
Faict naistre ses mourantes voix  
Pour perdre sa naissante pleine.

28 Mon Hero, dit-il, quel Amant  
Hors de moy dedans tout le monde,  
Va plus de flames allumant  
Dessous ce froid amas de l'onde ?

32 Regarde si iamais humain  
Eut tant de faueurs de Neptune ?  
De sortir de son large sein,  
Pour te monstrier son infortune.

36 Ha ! non, ce n'estoit pas mon vœu,  
De te voir ainsi cher Leandre :  
Ie ne demandois que ton feu ;  
Tu ne m'apportes que ta cendre.

40 Mais quoy ! c'est mon flambeau fatal  
De qui l'innocent lumiere,  
Te donne pour lict coniugal,  
Cher amant, cête humide bierre.

22. B, D, haleine : E *porte haine*

44            Le me figure ton trepas  
               Et me semble voir ton courage,  
               Luitter avec tes foibles bras,  
               Contre la fureur de l'orage.

48            Le croy que tu disois tousiour,  
               O Mer rends ta rage moins forte :  
               Mon cœur est la nef de l'amour,  
               Adore le Dieu que tu porte.

52            Voudrois tu cruel Element  
               En te montrant ainsi contraire  
               Perdre au mesme gouffre l'enfant  
               Dont tu as fait naistre la Mere ?

56            Sauvez ces brandons amoureux,  
               Saints chœurs des Deitez marines ?  
               Depuis qu'un iour les mesmes feux  
               Peuvent eschauffer vos poitrines.

60            Alors inexorable mer  
               N'ayant ny des yeux, ny d'oreilles :  
               Tu ne vulus point calmer,  
               Pour tant d'amoureuses merueilles.

64            Ains aueugle à ses deux ruisseaux  
               Et sourde à son dernier langage,  
               Tu perds ses pleurs dedans tes eaux,  
               Et sa voix au bruit de l'orage.

68 Ainsi trahissant mon espoir,  
De l'inconstance de ton onde ;  
Tu fais vn iniuste manoir,  
Au plus constant amant du monde.

72 Mais, que nous vas tu separant,  
O mer, si l'amour nous empare ?  
Ou, pour quoy nous serre tu tant  
Amour, si la mort nous separe ?

76 Non, non, fay parade à noz yeux,  
O mer d'vne infame victoire :  
Amour portera dans les Cieux,  
L'heur de nostre innocente gloire.

80 Borne ça bas noz ieunes ans  
O mer, contre nous animee :  
Amour sur les aisles du temps,  
Estandra nostre renommee.

84 Bref figure nostre malheur,  
Sur ton foible Tableau de verre :  
Amour engrauera nostre heur :  
Au plus fort airain de la terre.

88 Ainsi par les flots trop osez  
Nous serons soubs l'onde mortelle :  
Et par ceux d'amour opposez,  
Nous entrerons dans ta nacelle.

Semblables à ce matelot  
 Qui courant ton humide empire  
 Fut précipité par vn flot,  
 92 Par l'autre remis au Nauire ;

En vain doncques toy, & le sort,  
 Vous armez pour nous de furie :  
 Leandre m'a donné sa mort  
 96 Et ie luy donneray ma vie.

Immortel Phœnix des amans,  
 Approche tes closes paupieres ;  
 Faits naistre des rayons viuants  
 100 Dedans mes mourantes lumieres.

Brusle le bucher de tes os,  
 Au Soleil que ton Ame adore ;  
 A fin qu'en dépit d'Atropos,  
 104 Ie te puisse baiser encore.

Bref, renouuelle ton ardeur,  
 Dans cête flame non commune :  
 Faits vn prodige de bonheur,  
 108 Du monstre de ton infortune.

Mais las ! suis-ie aueugle à mes maux ?  
 Suis-ie insensible à ses atteintes ?  
 Flattant mes assurez trauaux  
 112 Auec des prosperitez faintes ?

116 Faire naistre Leandre mort,  
Sont ce pas des vœux temeraires ?  
L'arrachant des mains de la mort,  
Par des effects Imaginaires ?

120 Accuser la mer, & les vents,  
Excuser l'amour, & l'orage ;  
D'où s'originent mes torments,  
N'est ce pas cherir mon dommage ?

124 O Dieux ! qui aviez fait pour nous  
L'heur d'une si belle aduventure :  
Pourquoy si tost le portez vous,  
Du berceau à la sepulture ?

128 Vous pouuiez donner presageant  
Le naufrage de ma fortune ;  
Ou plus de crainte a mon amant,  
Ou moins de courage à Neptune.

32 Pendant qu'elle parloit aux Dieux,  
Amour d'une façon diuine,  
Faict sortir vn nil de ses yeux,  
Vn mont Gibel de sa poitrine.

36 Ce fleuve va noyant sa voix,  
Et ses yeux s'embrasent d'enuie :  
D'aller toucher avec ses doigts,  
Si ce beau corps n'a point de vie.

Alors portee de fureur,  
Les creneaux de la tour eschelle :  
Cherchant à dessain la hauteur,  
140 Pour rendre sa cheute immortelle.

Ou bien peut estre qu'à son tour  
Elle veut qu'en la terre ronde,  
Le miracle de son amour,  
144 Paroisse aussi bien que dans l'onde.

Montee donc sur cêt Autel,  
Son cœur faict le dernier office ;  
Quand avec vn dueil immortel,  
148 Acheue ainsi son sacrifice.

O mer, cache mes membres morts,  
O Ciel, monstre ma viue flame,  
Et toy Leandre de ton corps,  
152 Faicts vn sepulcre de mon Ame.

Haletant ces derniers sanglots  
Comme elle eust la teste baissee :  
Sauta pour amour dans les flots  
156 Auant que la mort l'eust poussee.

---

## APPENDICE II

---

### NOTES

P. 141. L'*Elegie pour Ovide* a été souvent réimprimée, et fut l'objet de remarquables éloges. Ainsi Chapelain, écrivant à M. Heinsius, le célèbre érudit hollandais, « Résident de M.M. les Etats de Hollande en Suède », mentionne cette production de « nostre Delingendes », et l'estime « une des plus élégantes pièces de vers que nous ayons ». (LETTRES DE JEAN CHAPELAIN, éd. Tamizey de Larroque, II, 192.)

Urbain Chevreau également cite l'*Elegie pour Ovide*, tout en s'efforçant de lui trouver des analogies soit en latin, soit en italien. Voici de son curieux commentaire ce qui nous intéresse plus particulièrement : « Ces vers ne coulent pas d'une même source : Scaliger avait fait parler Ovide à Auguste, —

A me utinam inciperes ferus esse, cruenta, &c.

Non te divinum ingenium, non candida tangunt  
Pectora, non Clario lingua secunda Deo,

Cum te laudarem, tunc sum mentitus, ob unum hoc  
Exili fuerat debita poena mihi.

Ce que de Lingendes dit encore des regrets du Tibre, & de ses Nymphes, sur l'exil d'Ovide ; de l'Amour qui n'avoit plus son carquois, ses fleches, ni son flambeau ; qui étoit changé jusqu'à n'être plus reconnoissable, est un rayon de lumiere que lui a fourni Politien dans une Elegie sur le bannissement du même Poëte ; est une idée que lui a pu donner Sannazare dans une

Epigramme sur la mort de Laure ; ou n'est peut-être qu'une Paraphrase des premiers vers de l'Elegie dans laquelle Ovide pleure la mort de Tibulle ». (Urbain Chevreau, ŒUVRES MESLÉES, La Haye M.DC.XCVII, pp. 258 et 291.)

On connaît le jugement si favorable de Colletet sur l'Élégie de De Lingendes. D'autres éloges se lisent aux poésies liminaires des *Changemens d'Iris* ; au Dictionnaire de Moréri, etc. M. de Quirielle (*op. cit.*) a commis une singulière méprise en décrivant le poème comme écrit en latin.

P. 163. Charlotte des Ursins, Vicomtesse d'Ochy.

Les paroles de Tallemant des Réaux touchant la Vicomtesse d'Ochy sont fort à propos ici, et valent bien d'être citées :

« Comme elle estoit fort vaine, tous les auteurs, et principalement les poètes, estoient reçus à luy en conter. Lingendes fit des vers sur sa voix : mais il ne faut prendre cela que poétiquement, car elle n'a jamais eu la réputation de bien chanter. » (*Les Historiettes*, éd. citée, I, 326.)

Ailleurs on lit : « Elle avait un teint de malade, et ses yeux furent toujours les moins brillans et les moins clairvoyans du monde ». (I, 325.)

Cela pourtant n'empêche pas Malherbe de chanter :

Amour est dans ses yeux, il y trempe ses dards.

Dans le même sonnet Malherbe loue également sa voix :

Le baume est dans sa bouche et les roses dehors,  
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts.

P. 165. L'éditeur du *Recueil* de 1643 avait vu juste : le poème est en effet imité de la *Diane*. Voici le passage qui a inspiré à De Lingendes sa belle chanson :

Sobre el arena sentada  
de aquel río la ví yo  
do con el dedo escribió :  
antes muerta que mudada.  
Mira el amor lo que ordena,

que os viene hazer creer  
 cosas dichas por muger  
 y escritas en el arena.

*Diana*, Libro I., Canción de Sireno, dernière stance.

Mr. Walther Fischer fait remarquer (*Modern Language Notes*, juin 1913) qu'Honoré d'Urfé a traduit ce même passage de la *Diane* dans le *Sireine* :

[Diane] sur le sable escriuoit  
 Du doigt : « Morte avant que changée » ...  
 Mon cœur a pu croire en effect  
 Pour vne chose veritable,  
 Sans que ma raison l'en desdist,  
 Ce qu'alors vne femme dist  
 Et qui fut escrit sur le sable.

(*Le Sireine*, éd. 1618. Retour, 213-219).

Il est possible que De Lingendes ait connu également le madrigal suivant de Marino qui, lui aussi, l'avait sans doute puisé dans la *Diane*. En tout cas, le développement parallèle de l'idée originale chez les deux poètes le ferait supposer : —

### MADRIGALE XLIII

FEDE ROTTA

Sovra l' humida arena  
 De le Latine sponde  
 Di propria man Thirrena  
 Vn di scriuer vid' io :  
 Mirtio è sol l' amor mio.  
 Ahi fù ben degna di sì fral parolo  
 Crudel l' arena sola ; onde poi l' onde  
 E del Tebro in vn punto, è de l' oblio  
 Mirtio, ch' era il tu' amore  
 Radessero dal lido, e dal suo core.

Marino, *La Lira*, Parte Seconda, p. 34,  
*Rime*, éd. de Venise, 1647.

P. 180. Le « Ballet des dieux marins » eut lieu vers la fin de l'été de 1608, à l'occasion de la visite du Duc de Mantoue à Paris. Bassompierre qui y prit part, en parle en des termes fort élogieux :

« Août, 1608 ... le roi revint peu de jours après à Paris, où Mr. de Mantoue, beau-frère du roy, arriva. Le roy le receut avecques toute la bonne chere possible ; et comme il estoit grand joueur, il fut ravy de se mettre dans ce grand jeu, qui luy estoit extraordinaire. Nous le festoyames tous, l'un après l'autre (septembre). Nous fismes devant lui le ballet des Dieux marins ... »

*Mémoires* de Bassompierre, éd. M<sup>is</sup> de Chantérac,  
Paris, 1870, I, 201-202.

P. 184. *L'attentat abominable* auquel fait allusion l'avant-dernier vers de la première stance de l'*Ode à la Reyne*—assassinat de Henri IV par le fanatique Ravaillac—est du vendredi 14 mai, 1610. C'est donc le mois de mai, cher aux poètes, que notre poète, dans sa douleur de la mort de son roi, propose délibérément de *raier du nombre des mois* !

---

## APPENDICE III

---

### POÈMES A LA LOUANGE DE JEAN DE LINGENDES

#### POVR PHILENE

#### SONNET

Iamais d'vne Nimphe plus belle  
Vn Amant ne se vit estraint,  
Que de la Bergere cruelle  
Qu'en ces vers Philene depeint.

De mesme vn amant plus fidelle  
N'ayma iamais vn cœur si feint,  
Que celuy de ceste rebelle  
Qui l'oublie, & dont il se plaint.

Il chante pourtant ses loüanges,  
Bien qu'apres mille maux estranges  
En fin il meure en la seruant.

Et poussé d'vne belle enuie  
Par ces vers il donne la vie  
A celle qui l'en va priuant.

AVBERRI <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sur Jean Aubery ou Auberry voir à l'Introduction.  
Le sonnet figure en tête des *Changemens* dans O, B, B<sup>2</sup>, D, E.

## A PHILENE

De ton Iris la puissance est depeinte  
Avec tant d'art & de grace en tes vers,  
Que celui-là qui de tout l'Vniuers,  
Dessous ses loix tient la grandeur etrainte  
De son Amour se verroit l'Ame atteinte,  
Si pour les voir cet Archer glorieux  
Daignoit oster le bandeau de ses yeux.

BERTHELOT<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nicolas Berthelot, poëte satirique de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, connu surtout par son opposition acharnée à Malherbe, et par l'amitié qui l'unissait à Mathurin Régnier. Les amusantes parodies qu'il fit des vers de Malherbe, dans lesquels celui-ci vantait les beautés de Madame de Bellegarde et de la Vicomtesse d'Auchy, sont devenues célèbres. La méchanceté de ses satires fut telle que Malherbe crut devoir s'en venger en lui faisant donner des coups de bâton par un gentilhomme de Caen. Ses vers l'entraînèrent dans d'autres embarras. Par un arrêt du 19 août, 1623, Berthelot, en compagnie de ses amis Théophile de Viau, Colletet, et Frénicle, « auteurs de sonnets et vers contenant les impietez, blasphemes et abominations mentionnées au livre tres pernicieux intitulé le *Parnasse Satyrique*, » fut l'objet de poursuites judiciaires. Berthelot et Théophile furent condamnés par contumace à être brûlés vifs avec leurs livres. Théophile vit sa peine commuée en celle du bannissement. Rien ne permet de supposer que Berthelot n'ait pas échappé de même aux suprêmes rigueurs de la loi.

Les vers à De Lingendes se trouvent dans toutes les éditions des *Changemens*.

---

## AD CALLIOPEN

VT AMICVM LINGENDVM MOLINENSEM  
COMMEMORET <sup>1</sup>

Chara cura animi mei sororum  
Decus Calliope rogo tenellis  
Lingendi modulis tuis perenne  
Nomen commemorato, qui per orbem  
Micans Burboniæ decus iuventæ  
Audet mellifluo sonare versu.  
Tu diserte nepos Amoris Orfe  
Amphion quoque tu parens Apollo,  
Vos Musæ comites meæ fideles  
Clio, Calliope, modis venustis  
Per valles, sylvasque, perque montes  
Vestræ vox stipulæ canat Poetam :  
Vos ô prateolum atque sylvarum  
Nymphæ, texite lauream coronam  
Huic, cuius Phylomela vere aperto  
Gloriam tenui canit cicuta.

<sup>1</sup> Ces vers figurent à la page 87 de : *Hortulus Apollinis et Clementiæ*. Stephano Bourniero Molinensi Authore. A Molins, Chez Pierre Vernoy, Marchant Libraire, M.DC.VI.

L'œuvre est divisée en deux « livres » dont le premier est dédié à Gilbert de Chazeron, « Equiti torquato, consiliario Regio, Mareschallo et Seneschallo Borboniorum, meritissimo musarum alumno, » et le second à Honoré d'Urfé. L'ouvrage est en français aussi bien qu'en latin. La traduction française (l'auteur l'appelle « imitation »), qui dans l'exemplaire de la Bibliothèque de l' Arsenal [B.-L. 8614] précède le texte latin, a une pagination indépendante ainsi qu'une page de titre spéciale : « *Le Jardin d'Apollon et de Clémence, divisé en deux livres*, Par Estienne Bournier, Molinois Bourbonnois ». Les vers français « pour célébrer Delingendes » figurent à la page 84.

Voir sur Bournier, Roger de Quirielle, *Bio-Bibliographie des écrivains anciens du Bourbonnais*, Moulins et Paris, 1899 ; et H. Faure, *Antoine de Laval et les écrivains bourbonnais de son temps*, Moulins, 1870.

Est vestrum fidibus lyræ canoris  
Honores modularier sorores,  
Nam nimis sterilis mea est auena  
Ni tanti vt memor & decus poetæ  
Det fides lyrulæ meæ canoras  
Versuum dator & parens Apollo.

ESTIENNE BOVRNIER.

---

## A CALLIOPE

POVR CELEBRER DELINGENDES <sup>1</sup>

*Ghara cura animi mei*

Calliope, mon cher esmoy,  
Celebre pour l'amour de moy  
La memoire de Delingendes,  
Qui dans le doux miel de ses vers  
Faict distiler par l'vniuers  
L'honneur des Molinoises bandes.

Orphee, Apollon, Amphion,  
Calliope, Euterpe, Clyon,  
Muses mes fideles compaignes,  
Faictes qu'aux accents de vos vois  
Son loz retentissent les bois,  
Les monts, les valons, les compaignes.

Nymphes des forets & des prez  
En diuers esmail diaprez,  
Venez luy tistre vne couronne :  
Cependant que le Rosignol  
Aux dous accords de son flageol  
Sa gloire au mois d'Apuril entonne.

Muses, c'est à vous de chanter  
Ses loüanges, & les vanter  
Sur les cordes de vostre lyre :  
Trop sterile est l'air & la vois  
Du lut qui bruit en Bourbonnois  
Pour son honneur & gloire dire.

ESTIENNE BOVRNIER.

<sup>1</sup> Voir la note à la pièce précédente.

# SVR LE TRESPAS DV SIEVR DE LINGENDES

AVTHEVR DV CHANGEMENT D'IRIS

## SONNET

Pline que dittes vous ? que le Cigne n'a pas  
Coustume de chanter aux riues de Meandre,  
D'vn chant doux & piteux, la mort qui le vient prendre  
Et quasi reclamer par sa voix son trespas.

Ce doux Cigne François qui d'vn nombreux compas  
Le changement d'Iris nous fit si bien entendre  
Nous faict par son trespas tout le contraire apprendre,  
Le semblant presager sous ses coulants appas.

Car ceste Iris à qui tout le monde a refuge,  
Pour signe que iamais on n'aura le deluge,  
Reçoit apres sa mort vn entier changement

Qui va renouellant noz antiques alarmes.  
Car elle ne veut plus paroistre au firmament  
Sinon pour annoncer vn deluge de larmes.

LE SIEVR BRVN <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Anthoine Brun, écrivain et diplomate, né à Dôle en 1600, mort à La Haye en 1654. Balzac l'appelait le « Démosthène de Dôle ». Ses poésies, qu'il écrivit dans sa jeunesse, parurent dans un supplément de 18 feuillets ajoutés au *Parnasse* de 1618, édition de Lyon (chez Barthélémy Ancelin), et dans les *Delices de la Poesie françoise*, dernier recueil, 1620. Le sonnet sur la mort de De Lingendes se trouve parmi les 32 pièces de Brun composant le supplément au *Parnasse* de 1618. On voit que l'auteur avait à peine dix-huit ans à cette époque.

Nous ne savons si le poëme figure en tête de la réimpression des *Changemens de la bergere Iris* que publia Barthélémy Ancelin à Lyon, en 1618, alors que Brun se trouvait dans cette ville.

Sur Brun voir Lachèvre, *Bibliographie des Recueils collectifs*, tome I.

## A IRIS

Si pour preuue de ses douleurs,  
Belle Iris, tu ne vis des pleurs  
Découler des yeux de Philene  
Lors qu'insensible à la pitié  
Tu dedaignois son amitié,  
C'estoit qu'il souffroit trop de peine.

L'exces de son mal vehement  
Le priuoit de tout sentiment,  
Si bien que ne le pouuant dire,  
Ny par ses pleurs le declarer,  
Ne sçachant rien plus qu'esperer,  
Il se resolut de l'escrire.

Afin que la Posterité  
Sceust de quelle fidelité  
Il auoit si long-temps seruie  
Vne Beauté dont les desdains,  
Après mille coups inhumains,  
Luy rauissoient ainsi la vie.

Estimant aussi que tes yeux  
Pourroient estre si curieux,  
Venant un jour à repentance  
De voir son tourment en ces vers  
Qui vont chantant par l'Vniuers,  
Et tes Beutez & sa Constance.

DE CORLIEU<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> François de Corlieu, historien et poëte, est l'auteur d'un *Recueil en forme d'histoire de ce qui se trouue par escrit de la ville et des comtes d'Angoulesme* (1576), divisé en trois livres et comprenant l'histoire d'Angoulême, depuis les origines jusqu'à François I<sup>er</sup>. On ne sait à peu près rien sur la vie de cet écrivain.

Cette pièce de De Corlieu, non signée dans B, B<sup>2</sup>, D, E, où en outre il manque la dernière strophe, figure dans toutes les éditions des *Changemens*. O, A, C, F l'ont complète, et la font signer du nom de l'auteur.

## A LVY-MESME

### STANCES

Berger, tous ces maux que tu peins  
Sont bien rigoureux, mais bien feints :  
Car puis que blasmant l'inhumaine,  
Dont le beau feu te vint saisir,  
Tu nous donnes tant de plaisir  
L'Amour te donne peu de peine.

Ou ce Dieu marry de t'oster  
La douceur qu'il te fit gouster,  
Et dont le regret te consume,  
Comme pitoyable vainqueur  
En la rauissant à ton cœur  
L'a voulu donner à ta plume.

Confesse-toy son obligé,  
Puis qu'après t'auoir affligé  
Il ne rend ta douleur muette,  
Et ne veut par ce changement  
Te faire mal-heureux Amant  
Que pour te rendre heureux Poëte.

Quitte donc ceste affliction,  
Car si mesme perfection  
Naissoit de mesme ingratitude,  
Tu ferois desirer à tous,  
Pour auoir vn discours si doux  
D'auoir vn traitement si rude.

D'ailleurs ne pense de pouoir  
Par ton Iris nous esmouoir,  
Car plaignant l'estat de ta vie,  
Et de sa volage amitié  
Tes maux sont dignes de pitié,  
Mes tes vers plus dignes d'enuie.

Ha non, plains toy de tes douleurs,  
 Et si tu manques de mal-heurs  
 Cherche des subiects de te plaindre :  
 Car sçachant si bien soupïrer  
 Tu deurois tousiours desïrer  
 Ce que les autres doyuent craindre.

D'AVITY<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pierre D'Avity ou Davity, poëte, historien et hérauldique, né à Tournon en 1573, mort à Paris en 1635. On a de lui (1<sup>o</sup>) un recueil de pièces, en prose et en vers, publié en 1599 et réimprimé en 1602 et en 1619 sous le titre : *Les Travaux sans travail* (Paris, Gilles Robinot); (2<sup>o</sup>) un *Panegyrique à M. Desdiguières, Maréchal de France* (Lyon, Guil. Linocier, 1611, in-8); (3<sup>o</sup>) le *Bannissement des folles amours* (Lyon, Barthélemy Vincent, 1618, in-12); (4<sup>o</sup>) *Les Etats, empires, royaumes du monde...*, ouvrage publié à Saint-Omer en 1621-1622, et réimprimé à Paris plusieurs fois sous différents titres; (5<sup>o</sup>) huit pièces de vers dans le *Nouveau Recueil* de 1609; et enfin (6<sup>o</sup>) de nombreuses pièces liminaires insérées dans les œuvres de ses amis.

Voir Lachèvre, *Bibliographie des Recueils collectifs*, t. I.

Pour cette pièce nous nous servons du texte qu'en donne le *Nouveau Recueil* de 1609, et qui présente moins de fautes typographiques qu'aucune des éditions des *Changemens* que nous avons eues entre les mains.

AV MESME PHILENE

Je croi, Berger, que tes malheurs,  
Que tes amoureuses douleurs,  
T'ont iadis causé du martire :  
Tu en as resseny l'effort  
Philene (ce croi ie) plus fort  
Mais non mieux que tu l'as sceu dire.

Celle qui causoit ton tourment,  
Avoit le cœur de diamant,  
Ou de quelque chose plus dure,  
Si le premier iour qu'elle lust  
Tes regrets, elle ne voulust  
Guerir pleinement ta blesseure.

Si ce n'est qu'afin de ioüir  
Du contentement de t'oüir  
Plaindre si doucement ta peine  
La fiere fist alors dessain,  
Pour ne voir iamais ton cœur sain,  
De t'estre tousiours inhumaine.

N'accuse plus sa cruauté,  
Ne blasme sa desloyauté,  
Cause du mal qui te consume,  
Mais en l'excez de ta douleur,  
Si tu en veux blasmer l'auteur,  
Blasme la douceur de ta plume.

Tu es en ton malheur heureux,  
Puis que des traits plus rigoureux  
Qui t'ont du sein l'ame ravie,  
Est nay ce qui te peut guerir,  
Car si ton mal t'a fait mourir  
Tes plaintes te rendent la vie.

H. FAGOT <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous ne savons rien sur ce poëte. La pièce ne se trouve que dans E.

## A IRIS

Des beautez la honte & la gloire  
Iris par l'heureuse victoire,  
Dont tes yeux te font renommer,  
Ie te coniuere de le dire,  
Si ton amant sçait bien aimer  
Autant comme il sçait bien escrire.

S'il est vray, ta douce licence  
En l'amoureuse iouyssance  
Mille fois l'a rendu content,  
Si cela n'est pas veritable,  
Iris il t'oblige d'autant  
Que moins il t'en est redeuable.

Si sa foy ses beaux vers esgale  
La femme au superbe fatale  
Eust pour lui de vouloir changé,  
Sans tirer le poignard sur elle,  
Sinon pour n'auoir engagé  
Plustost vn Amant si fidelle.

Vne autre Iris qui te ressemble  
De merite & d'humeur ensemble  
Triomphe de mon amitié,  
Bien qu'elle ait suiui l'inconstance,  
Mon courroux se tourne en pitié,  
Comme son crime en repentance.

Ainsi d'vne belle ame & haute  
Ton Amant mesprise ta faute  
Qui veut par ses vers t'obliger,  
Pour luy le destin fauorable  
Tire d'vn subiect si leger  
Vne gloire à iamais durable.

MOTIN <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pierre Motin, poëte satirique et souvent licencieux, ami de Régnier

et de Nicolas Renouard. Boileau l'a pris à partie dans un passage de l'*Art Poétique* :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace  
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Le jugement sévère de Boileau n'influença point l'opinion collective des membres de l'Académie, qui estimèrent Motin l'« un des auteurs sachant le mieux leur langue, et dont les exemples auraient force de loi ».

Le XXXI<sup>e</sup> volume du « Cabinet du Bibliophile » est un recueil des : *Œuvres inédites de Pierre Motin*, publiées avec une notice et des notes par Paul d'Estrée. Paris, Librairie des Bibliophiles (Jouaust), M.DCCC.LXXXII. In-16, 6, xxxi & 117 pp.

Dans la notice sur Motin, sa vie et ses œuvres, Paul d'Estrée fait naître le poète vers 1566 à Bourges, et le fait mourir en 1610, d'après une mention des *Antiquités de la ville de Bourges* par l'avocat Chenu.

Les Œuvres inédites se composent de 53 sonnets, de Stances et Odes (16 pièces), de Chansons (5 pièces), et, enfin de Poésies diverses (10 quatrains seulement).

Sur Motin voir aussi Lachèvre, *op. cit.* t. 1<sup>er</sup> ; Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIV.

Les stances à *Iris* figurent parmi les pièces liminaires de O, B, B<sup>2</sup>, D, E.

## ODE A LA LOVANGE

DE MONSIEVR DELINGENDES

Quand ie lis tes fluides vers  
Chantant les changemens diuers  
D'vne Iris par trop inconstante :  
Delingendes, vn feu soudain  
Se vient allumer dans mon sein,  
Qui par trop mon esprit contente.

Et de fait tes vers ne vont pas,  
Suiuant du commun l'entrepas,  
Ce nous sont autant de merueilles :  
Tes pointes, tes naifs discours,  
Sont des miracles de nos iours,  
Qui ne sortent de nos oreilles.

Qu'on vante tant que l'on sçaura,  
Qu'on chante tant que l'on pourra,  
Du chantre de Thebes la gloire :  
Pour moy ie ne puis denier,  
La coronne d'vn verd Laurier—  
A Delingendes pour victoire.

Resiouy toy, peuple François,  
Que le pays du Bourbonnois  
T'ait produit vn tel personnage :  
Vn du Bartas a eu renom,  
Ronsard a exalté son nom,  
Mais Delingendes d'auantage.

Aussi ces deux disant Adieu  
Lors qu'ils quitterent ce bas lieu  
Dirent d'vn esprit Prophetique :  
Nous voyons venir apres nous  
Vn chantre qui chante plus doux  
Que n'a fait le chantre Delphique

Ia pour luy le neufuain tropeau  
 Enlace vn verdoyant chapeau  
 Pour luy poser dessus la teste :  
 Desia par tout son nom s'estend,  
 Desia ce vers par tout s'entend,  
 Qu'on fasse à Delingendes feste.

Car que peut-on voir de mieux fait,  
 De plus naif, de plus parfait  
 (Traits parfaits de son eloquence)  
 Que de sortir ce grand Naason  
 De sa maternelle maison,  
 Pour en faire don à la France ?

Tant plus mon desir brusle & ard,  
 Quand ie veux lire en Renotard  
 Delingendes, ton Elegie :  
 Plus i'admire l'inuention  
 Plus me saisit l'affection  
 D'admirer aussi l'industrie.

Poursuis donc, braue Champion  
 D'estre des François l'Amphion,  
 Puis que ta Muse te caresse :  
 Fay nous reuoir dans peu de temps  
 Quelques beaux fruicts de ton printemps,  
 Rouller sous le faix de la presse.

P. MOYSSON<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous n'avons aucune indication sur cet admirateur zélé de notre poëte.

Les vers figurent en tête des *Changemens* dans B, B<sup>2</sup>, D, E.

## AV BERGER PHILENE

### STANCES

Chaque chose toujours engendre son semblable,  
Ceste ingrante vn ingrat qui ne recognoist pas  
Que l'honneur peut sortir d'une chose blasmable,  
Et l'immortalité des feintes du trespas.

Philene tu te plains à tort de ta Maistresse,  
De ses traicts, de ses yeux, de ses cruels desdains,  
Et ne t'aduises pas outré de ta detresse,  
Que tu te dois louer de ce que tu te plains.

Car où seroient ces vers de ta Muse diuine,  
Qui naissans des plus vieux vont la gloire estouffant,  
Si tu ne ressemblois la mere en sa gesine  
Qui pleure de son mal, & rit de son enfant ?

Non, ie croy balançant ton loz, & ton martire,  
L'un qui vit dans le Ciel, l'autre qui meurt icy,  
Que nous choisirions tous sous le hazard du pire,  
D'estre ainsi mal-traitez, & de nous plaindre ainsi.

P. DE NANCEL<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pierre de Nancel, poète et dramaturge, né à Tours en 1570, mort vers 1641. Fils de l'érudit Nicolas de Nancel. Il a publié un *Théâtre Sacré* (Paris, 1606, in-12) qui contient trois tragédies, représentées avec grand succès dans l'amphithéâtre romain de Doué en Anjou : (1<sup>o</sup>) *Dina, ou le rapt*, (2<sup>o</sup>) *Josué ou le sac de Jericho*, (3<sup>o</sup>) *Debora ou la délivrance*. De Nancel se targuait évidemment de la facilité avec laquelle il composait ses œuvres, car on lit, dans la préface, que ces tragédies ont été écrites « en si peu de temps qu'il n'est pas quasi vraisemblable, la plus longue et la plus forte n'ayant pas passé dix-sept jours et sans grand effort d'esprit ».

En 1610 De Nancel occupait les fonctions de suppléant au procureur du roi à Paris.

Voir plus loin notes, p. 256.

Les stances *au berger Philene* figurent aux pièces liminaires de O, A, C, F.

A PHILENE SVR SES AMOVRS

Tu peins si bien l'humeur legere  
D'Iris ceste aymable Bergere,  
Que ie croy que tu fis l'amour  
A la Cour plustost qu'au bocage,  
Car vous n'eussiez appris autre part qu'en la Cour  
A mettre tous deux en vsage,  
Elle ceste inconstance, & toy ce doux langage.

Mais puis que c'est ton doux martire  
Qui te fait ainsi bien escrire  
Ne te plains plus de la rigueur  
Ni des changemens de ta belle,  
Elle te fait mourir pour vn temps en langueur,  
Mais ceste morte cruelle  
Fera viure ton nom d'vne vie eternelle.

Que tu fais renommer l'adresse  
De la belle main qui te blesse :  
Diomedes naurant vn iour  
Son cri qui preside à la guerre,  
Son cri ne fust ouy qu'au pays d'alentour,  
Mais la belle main qui t'enferme  
Fera voler tes cris iusqu'aux bouts de la terre.

Quelle ame ne seroit atteinte  
Des traits amoureux de ta plainte ?  
Ainsi qu'Orphee avec sa voix,  
Par vne merueille infinie  
Attiroit apres soy les animaux des bois,  
Tes beaux vers par leur harmonie  
Captiueroient le cœur d'vn Tigre d'Hircanie.

Or puis que les morts peuuent viure  
 Par la memoire de ton liure,  
 Et que tes vers peuuent toucher  
 Le cœur d'un Tigre inexorable,  
 Le meurs pour aimer trop vne dame de rocher,  
 Helas par ton Liure admirable  
 Redonne moi la vie, ou la rends pitoyable.

Le m'arresterois d'auantage  
 A discourir de ton ouurage  
 Et du bien que nous va donnant  
 Iris par l'effect de son change,  
 Mais vn plus beau subiect me force maintenant  
 Par vne passion estrange,  
 A chanter sa beauté, plustost que ta loüange.

INFRAINVILLE TOUVANT<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Charles de Pyard, sieur d'Infrainville et de Touvant, écolier de Malherbe, suivant l'expression de Racan. Nous ne possédons sur sa vie aucun détail, sauf qu'il est mort avant 1615, puisque des poésies de lui figurent avec cette mention : « de feu Ch. de Pyard » dans les *Delices* de 1615, dont le privilège est du 27 novembre, 1614.

Voir Lachèvre, *op. cit.* t. I, p. 319.

Ses poésies, non compris les vers épars dans les œuvres de ses amis, se trouvent, au nombre de dix-sept pièces, dans les *Fleurs des plus excellents poètes*, 1601, dans les deux volumes du *Parnasse*, 1607, et dans les *Delices* de 1615 et de 1620 (dernier recueil).

Les stances à *Philene* se trouvent dans O, B, B<sup>2</sup>, D, E.

## AV BERGER PHILENE

### STANCES

Amant qui d'une Iris regrettes l'inconstance,  
Et qui de son erreur vas les autres blasant,  
Ayes ou plus de cœur, ou moins de sentiment,  
Te servant du despit, ou de la patience.

Oublie ton Amour, ou souffre son outrage,  
L'un est de vray Amant, l'autre de genereux,  
Si tu n'es courageux, sois au moins amoureux,  
Et si tu n'es Amant, sois homme de courage.

Profonde dans ton cœur ne fut onq ta blessure,  
Car dès lors que d'Iris tu sentis le desdain,  
Si vray'ment tu l'aimois deuois tu pas soudain  
Ou guarir de despit, ou mourir de l'iniure ?

Cet insensible Amour t'a rendu plus coupable  
En Amour, que n'est pas l'inconstance d'Iris,  
N'es-tu point, ô Amant, encor' assez appris  
Le change estre accident du sexe inseparable ?

Mais d'amour offensé ne chercher la vengeance,  
C'est estre par ses Loix complice du forfait,  
Et qui s'estonnera si cet Amour t'a fait  
Partager à la peine aussi bien qu'à l'offence ?

Cesse donc, ô Berger, cesse donc de te plaindre,  
Soit pour iamais ton feu dans le despit estaint,  
Si tu plains toutesfois, plains-toy de t'estre plaint,  
Et d'allumer ton feu quand tu le dois estaindre.

HONORÉ DURFÉ<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sur les rapports entre D'Urfé et De Lingendes voir à l'Introduction.  
Les stances laudatives de D'Urfé sur les *Changemens* figurent dans toutes les éditions du poëme.

## A PHILENE

Pourquoy te plains tu si souent  
Que tu meurs pour vne Cruelle ?  
Tu n'as iamais esté viuant  
Que lors que tu mourus pour elle.

Heureux Philene à qui le sort  
T'esleuant pardessus l'enuie,  
Fit esprouuer si belle mort,  
Pour iouïr de si belle vie.

Heureux de mourir par les yeux  
Qui te font immortel renaistre,  
Et qui ne tuent que les Dieux,  
Ou ceux qui ont le cœur de l'estre.

Ainsi mourut de tels flambeaux  
Icare que tu voulus suiure,  
Car vous vivez par vos tombeaux  
Luy par la mer, toy par ton Liure.

DE VOYON<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous ne savons rien sur ce poëte. Les vers à *Philene* figurent dans O, B, B<sup>2</sup>, D, E.

---

A IRIS <sup>1</sup>

Que i'aime ces vers & ces yeux  
Où l'amour tant de feux assemble  
Qu'ils seruent d'attraits pour les Dieux  
Et de traits pour les vaincre ensemble,  
Capables mesme d'allumer  
Ce qui n'a point de cœur, ny d'ame pour aimer.

Tes yeux Iris ont peu brusler  
Cest esprit qui passe la nûe,  
Mais ta rigueur l'a fait parler,  
Pour rendre ta beauté cognüe,  
Qui ne s'anime que des cris  
Dont sa plume diserte enrichit ses escrits.

Ainsi tout l'vniuers sçaura  
Que tu fus belle sur les belles,  
Et sous ses plaintes redira  
Qu'amour de qui tu prins les aisles  
Te fit comme vn portrait viuant,  
Que la folle inconstance emeut au premier vent.

S'il fust pris de si doux appas  
Son erreur est digne de grace,  
Amour ne s'en garantit pas,  
Bien qu'il eust crayonné ta face,  
Et blessé de son mesme traict  
Deuot il adora l'œuure qu'il auoit fait.

<sup>1</sup> Nous n'avons pas pu découvrir l'auteur de ces vers, non signés dans les quatre éditions des *Changemens* où ils figurent : O, B, D, E.

Tes soupirs l'vnique plaisir  
Qui le faisoit mourir & viure,  
Sont estouffez dans son desir,  
Pour respirer dedans son liure,  
Qui se plaint au destin, pourquoi  
Tu vins si belle au monde avec si peu de foi.

Non, tu l'aimes fidèlement,  
S'il ne le dit c'est qu'il est sage,  
Son mal n'est qu'un feint sentiment,  
Et sa douleur vn doux langage,  
Qui porte dans l'eternité  
Ses flammes qui n'ont rien d'égal que ta beauté.

---

Pièces insérées en tête de : LES EPISTRES D'OVIDE  
traduites en prose par les sieurs DV PERRON, DE LA  
BROSSE, DE LINGENDES ... (1616).

IN PRÆMATVRVM AVCTORIS VERE VT QUON-  
DAM SIC ÆTERNVM AMICI SVI ABITVM

N. P. EPIG.<sup>1</sup>

Si non perpetuos vitam produxit in annos  
Et quæ debuerat tempora, Musa, negat,  
Ipsa tui saltem melior pars viuet, amorque,  
Quo tibi iunctus eram nesciet vsque mori.

LES MANES DE L'AVTHEVR A SON LIVRE<sup>2</sup>

Va postume à la Cour, où le sort & l'enuie  
Ne t'ebransleront pas : car estant vray François  
Pour t'immortaliser il suffit que tu sois  
D'un sçauant pere issu qui te donna la vie.

SVR LE TRESPAS DE L'AVTHEVR DECEDÉ  
SVR L'IMPRESSION DE SON LIVRE<sup>2</sup>

Posthume, celui-là qui te donna la vie  
Marqua ton iour natal de son triste trespas :  
Mais comme vn bon enfant, tu ne laisseras pas  
D'éterniser son nom d'une gloire infinie.

<sup>1</sup> Ce N.P. qui a signé cette épigramme latine, et qui se déclare ami fidèle de l'auteur, ne peut guère être un autre que Pierre de Nancel [N.P. = Nancelli Petri], qui fut en effet, comme nous l'avons déjà fait remarquer, étroitement lié avec Jean de Lingendes. D'ailleurs on sait que Nancel écrivait le latin avec facilité et non sans grâce. Il composa notamment une pièce de vers latins en témoignage de sa reconnaissance à Marc-Antoine Memmo, Doge de Venise, au sujet d'une chaîne d'or que celui-ci lui avait donnée, et une élégie latine sur la mort de Henri IV : *Querimonia super acerbo funere Henrici IV.*

<sup>2</sup> Les deux quatrains français sont manifestement l'œuvre d'un seul et même poète : la forme métrique, la disposition des rimes, la répétition de l'hémistiche « qui te donna la vie » en sont la preuve. Serait-il trop téméraire d'attribuer ces deux pièces également à Pierre de Nancel, qui avait déjà, nous l'avons vu, adressé des vers « au berger Philène » ?

Voir p. 249, et note.

## ÉPITAPHE

Dans son édition des *Historiettes* de Tallemant des Réaux (Paris, 1854, t. VII, p. 439, note) Paulin Paris cite l'épithaphe suivante qu'on fit aux trois représentants les plus distingués de la famille de Lingendes, « Janus, Claude, et Jean ; le premier poëte ; le second prédicateur ; le troisième évêque ». C'est à tort cependant qu'il les qualifie de « frères ».

Ianus apollineo devincit carmine mentes,  
Dum fluit ausonium gallico ab ore melos ;  
Alter melliflua demulcet pectora lingua,  
Dum populo expandit mystica verba Dei ;  
Tertius alterutri nequicquam cedit, et illos  
Divini præit jure ministerii.

---



## TABLE

|   | PAGE |
|---|------|
| INTRODUCTION . . . . .  | V    |
| LES CHANGEMENS DE LA BERGERE IRIS . . . . .                     | 1    |
| LES VANITEZ DE FLORIDE  |      |
| Floride ayant les yeux sur son miroir fidelle . . . . .         | 121  |
| STANCES   |      |
| D'où vient que sans effort i'ay rompu tous mes fers . . . . .   | 125  |
| POVR LA NAISSANCE DE MONSIEVR LE DVC DE<br>RETELOIS             |      |
| Les portes d'Orient ne s'ouuroyent point encore . . . . .       | 128  |
| TIRSIS  |      |
| Tirsis près d'un ruisseau de ses larmes troublé . . . . .       | 134  |
| ELEGIE POVR OVIDE   |      |
| Ovide, c'est à tort que tu veux mettre <u>Auguste</u> . . . . . | 141  |
| STANSES   |      |
| Cognoissant vostre humeur ie veux bien ma Siluie . . . . .      | 152  |
| STANCES   |      |
| O Dieux ! qui vit iamais d'Amant si deplorable . . . . .        | 157  |
| SONNET POVR MADAMOYSELLE DV MAYNE                               |      |
| Toy qui lis dans le cœur des hommes & des Dieux . . . . .       | 159  |
| POVR VN BRACELET D'AMBRE ET DE PERLES                           |      |
| Si c'est quelque chose certaine . . . . .                       | 160  |
| POVR CLORIS   |      |
| Vous qui pour le prix d'une pomme . . . . .                     | 161  |

|   | PAGE |
|---|------|
| CHANSON POVR MADAME LA VICONTESSE D'OCHI                  |      |
| Amour, quitte tes armes . . . . .                         | 163  |
| SONNET  |      |
| Si faut-il se resoudre à faire quelque effort . . . . .   | 164  |
| ALCIDON PARLE   |      |
| Fillis, auprès de cet ormeau . . . . .                    | 165  |
| STANCES   |      |
| Belle Armide, à quelle raison . . . . .                   | 166  |
| CLORIS SE DEFFENT CONTRE DORINDE                          |      |
| Dorinde, croiriez vous qu'en la fin violente . . . . .    | 169  |
| STANCES   |      |
| Par l'aide de Venus vn Amant vit vn iour . . . . .        | 174  |
| RESPONCE AV CARTEL DE FLORIODORANTS                       |      |
| Cheualier de Dedain, qui faisant trop de gloire . . . . . | 176  |
| POVR LE BALET DES AMOVREUX VESTVS DE VENTS                |      |
| Hé ! pourquoy, nous voyant paroistre . . . . .            | 178  |
| POVR LE BALET DES DIEVX MARINS                            |      |
| L'humeur de nos cœurs inconstans . . . . .                | 180  |
| ODE A LA REYNE  |      |
| Grands Arbitres de toutes choses . . . . .                | 184  |
| CHANSON   |      |
| Si c'est vn crime que l'aymer . . . . .                   | 196  |
| AV BERGER SIREINE   |      |
| C'est trop celé les traicts piquans . . . . .             | 198  |
| LE BERGER PHILENE A MONSEIGNEVR D'VRFÉ. —                 |      |
| STANCES   |      |
| Soucy du Ciel, cœur genereux . . . . .                    | 201  |
| A IEAN AVBERRI. — STANCES                                 |      |
| Ainsi (docte Aubery) Venus sortit de l'onde . . . . .     | 204  |

|  | PAGE |
|--|------|
| A MONSIEUR DV LAVRENS. — STANCES                       |      |
| Vous par qui cet Autheur entreprit son ourage . . .    | 206  |
| A MONSIEUR BERTAVT SVR SES CANTIQUES. — SONET          |      |
| Modelle inimitable à la Postérité. . . . .             | 208  |
| A L'AVTHEVR DE CE RECVEIL. — SONET                     |      |
| Belle ame, clair miroir des ames les plus nettes . . . | 209  |
| SVR LE <i>IVGEMENT DE PARIS</i> . A L'AVTHEVR          |      |
| En ourant ce discours, où la vieille querelle . . . .  | 210  |
| SVR LA MORT DV SIEVR DE MONT-GAILLARD                  |      |
| Jeune Orphelin ne peux tu pas comprendre . . . . .     | 211  |
| TOMBEAV DV FEV MESSIRE LAVRENS DE GALLES               |      |
| Icy du grand Mestrail repose . . . . .                 | 212  |
| POVR MADAME DE ROHAN                                   |      |
| Ne penses pas triste Amarante . . . . .                | 214  |
| RECIT D'AMPHYON  |      |
| Je suis cét Amphyon, la merueille du monde. . . . .    | 219  |
| RECIT DE LA NIAIDE                                     |      |
| Ces Ninfes pleines de mespris . . . . .                | 221  |
| COMPLAINTTE DE LEANDRE                                 |      |
| Hero du plus haut de la tour . . . . .                 | 224  |
| NOTES . . . . .  | 231  |
| POÈMES À LA LOUANGE DE JEAN DE LINGENDES . . . . .     | 235  |

---



---

EDIMBOURG. — R. & R. CLARK, LTD., *Imprimeurs.*

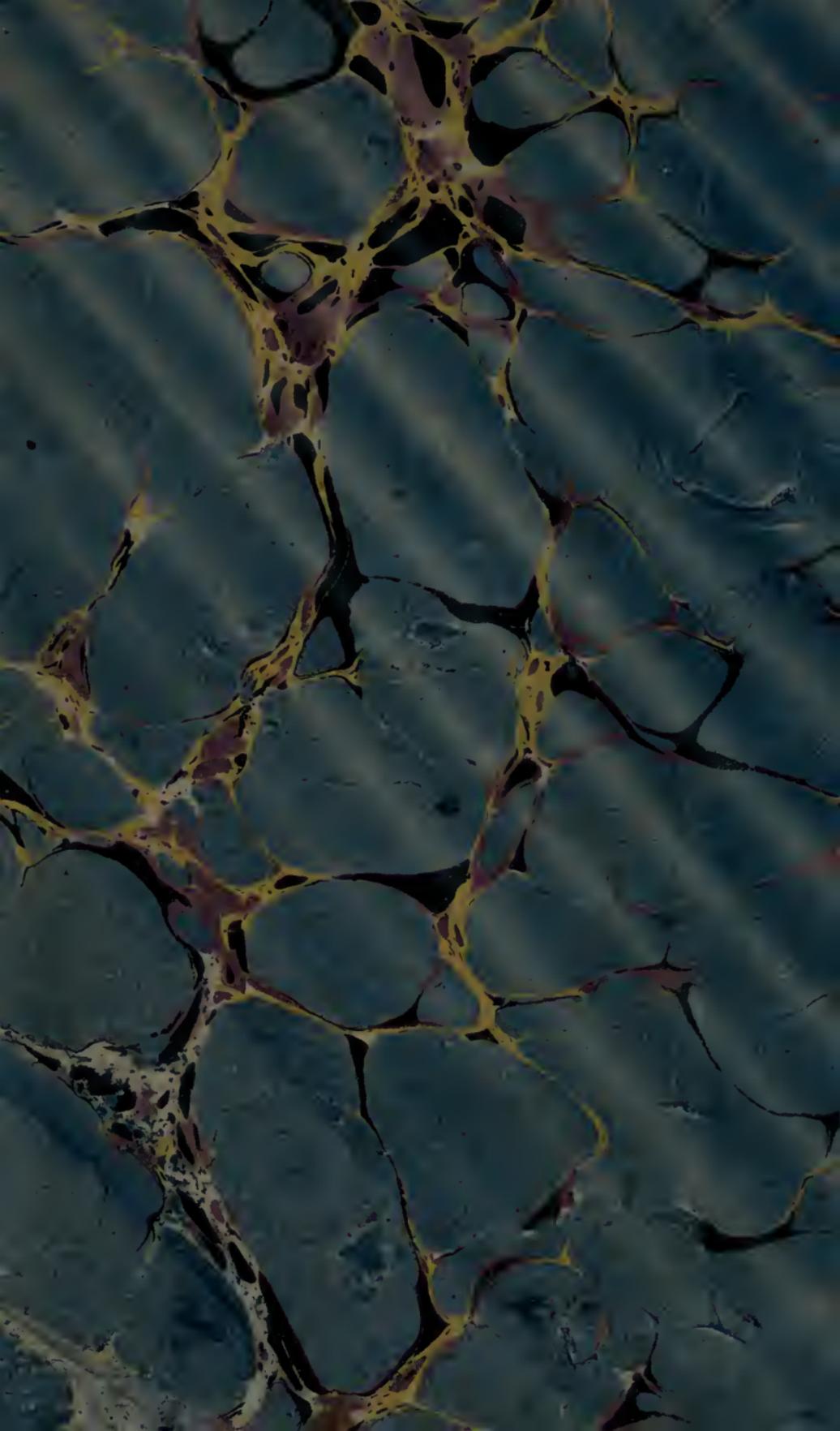












PQ  
1628  
L65  
1916

Lingendes, Jean de  
Oeuvres poétiques

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

